CTE LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

XVIII

ANNA KARÉNINE

1873-1876

TOME QUATRIÈME

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en février 1908.

Cette édition définitive des Œuvres Complètes du C^TE *LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par M. J.-W. Bienstock.*

Cette traduction littérale et intégrale est revisée et annotée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.

Ce volume est orné d'un portrait du C^TE *TOLSTOÏ, pris en 1876.*

ÉMILE COLIN ET C^IE — Imprimerie de Lagny.
E. GREVIN, Succr.

C^te^ Léon TOLSTOÏ

(1876)

Ouvrage honoré d'une souscription du ministère
de l'Instruction Publique.

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

Cte LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

XVIII

Donatio Stui Lig.
Nicolae P. Adrian

ANNA KARÉNINE

1873-1876

TOME QUATRIÈME

128463

PARIS. — Ier ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1908

1961
1956
Ec 123/06
1784 Dublet
128463

Il a été tiré à part de cet ouvrage dix exemplaires sur papier de Hollande, numérotés et paraphés par l'éditeur.

B.C.U. Bucuresti
C128463

ANNA KARÉNINE

ROMAN EN HUIT PARTIES

(1873-1876)

SEPTIÈME PARTIE

I

Les Lévine étaient à Moscou depuis trois mois. Le terme fixé pour l'accouchement de Kitty d'après les calculs des personnes compétentes en ces sortes de choses, était dépassé depuis longtemps et cependant elle était toujours dans la même situation, et il n'y avait aucun indice qu'elle fût plus près du terme que deux mois auparavant. Le docteur, la sage-femme, Dolly, la mère, et surtout Lévine qui ne pouvait penser sans horreur à l'événement attendu, commençaient à ressentir de l'impatience et de l'inquiétude. Kitty seule se sentait heureuse et tranquille.

Maintenant elle sentait naître en elle un nouveau sentiment : l'amour pour l'enfant qu'elle attendait, et elle écoutait ce sentiment avec délices. L'enfant n'était déjà plus complètement une partie d'elle-même; il manifestait parfois une vie indépendante; souvent elle en ressentait des douleurs, mais en même temps elle exultait de cette nouvelle joie étrange.

Tous ceux qu'elle aimait étaient près d'elle ; tous étaient si tendres pour elle, et la soignaient si bien. Elle ne voyait en tout que le côté agréable, de sorte que si elle n'eût pas su et senti que cela devait bientôt finir, elle n'eût pas désiré une vie meilleure ni plus agréable. Une seule chose lui gâtait la joie de cette vie : son mari n'était pas tel qu'elle l'aimait, tel qu'il était à la campagne.

Elle aimait le ton calme, affectueux, toujours égal, qu'il avait à la campagne ; tandis qu'en ville il paraissait inquiet, comme s'il se fût tenu sur ses gardes par crainte que quelqu'un ne l'offensât et surtout n'offensât sa femme.

Là-bas, à la campagne, se sentant évidemment dans son élément, il ne se hâtait nulle part, et n'était jamais préoccupé. Ici, en ville, il se pressait toujours, et semblait avoir peur de laisser échapper quelque chose, alors qu'il n'avait rien à faire. Et elle le plaignait. Elle savait que pour les autres il ne paraissait pas à plaindre; au contraire, quand en société, il arrivait à Kitty de le regarder comme

on regarde une personne aimée, en tâchant de la voir comme un étranger pour se rendre compte de l'impression qu'elle produit sur les autres, elle constatait, même avec une crainte jalouse, que non seulement il n'était pas à plaindre, mais qu'il était très attrayant par sa distinction, sa politesse un peu surannée, sa gêne avec les femmes, par toute sa personne robuste et surtout par son visage particulièrement expressif. Mais elle le voyait non seulement extérieurement mais intérieurement. Elle remarquait qu'ici il n'était pas le même Lévine qu'à la campagne; elle ne pouvait se définir autrement son état.

Parfois, dans son âme, elle lui reprochait de ne pas savoir vivre en ville; parfois elle reconnaissait qu'il lui était vraiment difficile d'arranger sa vie de façon à en être content. En effet que pouvait-on faire en ville? Jouer aux cartes? Il n'aimait pas le jeu, il ne fréquentait pas les clubs; tenir compagnie aux hommes gais, genre Oblonski, elle savait maintenant en quoi cela consistait : à boire et aller ensuite en certains endroits... auxquels elle ne pouvait penser sans horreur. Aller dans le monde? Elle savait qu'il fallait pour cela éprouver du plaisir en la société des femmes jeunes, elle ne pouvait donc le désirer. Rester à la maison avec elle, avec sa mère, ses sœurs? Quelque agréables et gaies qu'elles fussent, c'était un peu monotone; toujours « Aline-Nadine », comme le prince appe-

lait leurs conversations. Elle savait que cela l'ennuyait. Que lui restait-il donc à faire? Continuer d'écrire son livre? Il l'avait essayé. Au commencement, il allait à la bibliothèque prendre des notes et des renseignements pour son livre, mais, comme il lui disait, moins il avait à faire moins il avait de temps. En outre, il se plaignait d'avoir trop parlé à Moscou de son ouvrage, ce qui avait embrouillé ses idées et lui avait enlevé tout l'intérêt de son travail.

Le seul avantage de la vie en ville c'était qu'entre eux ils ne se querellaient jamais. Soit que les conditions de la ville fussent autres, soit que tous deux se montrassent plus circonspects, il n'y avait entre eux, à Moscou, aucune de ces querelles de jalousie qu'ils avaient tant redoutées en venant s'installer en ville.

Sous ce rapport il se produisit un incident très important pour tous deux : la rencontre de Kitty avec Vronskï.

La vieille princesse Marie Borissovna, marraine de Kitty, qui l'avait toujours chérie, désirait vivement la voir.

Kitty, qui cependant n'allait nulle part à cause de sa situation, se rendit avec son père chez cette respectable personne. Elle y rencontra Vronskï.

Elle n'eut à se reprocher qu'un instant : quand elle reconnut, en ce civil, celui dont les traits lui étaient autrefois si familiers, la respiration lui

manqua, son sang lui afflua au cœur, et elle sentit son visage se colorer vivement. Ce fut seulement l'affaire de quelques secondes. Son père qui, intentionnellement, s'était mis à parler à Vronskï, n'avait pas fini sa phrase que déjà elle pouvait le regarder tranquillement, lui parler au besoin et aussi librement qu'elle le faisait avec la princesse Marie Borissovna, de telle façon que tout, même jusqu'à son intonation et son sourire, eût été approuvé par son mari dont elle paraissait sentir en ce moment la présence invisible.

Elle lui dit quelques mots, sourit même avec aisance à sa plaisanterie sur les élections, qu'il appelait « notre parlement ». Il fallait sourire pour montrer qu'elle comprenait la plaisanterie. Mais aussitôt elle se détourna vers la princesse Marie Borissovna et ne le regarda pas une seule fois jusqu'à ce qu'il se levât pour prendre congé. Alors elle le regarda, mais uniquement parce qu'il eût été impoli de ne pas regarder la personne qui vous saluait.

Elle fut très reconnaissante à son père de ne pas lui parler de leur rencontre avec Vronskï; et à sa tendresse particulière, après la visite, pendant leur promenade habituelle, elle comprit qu'il était content d'elle. Elle-même se sentait satisfaite. Elle n'aurait pas cru qu'elle aurait eu la force de retenir au fond de son âme tous les souvenirs de son ancien amour pour Vronskï, et non seulement de

paraître mais d'être absolument libre et calme.

Lévine rougit beaucoup plus qu'elle quand elle lui raconta qu'elle avait rencontré Vronskï chez la princesse Marie Borissovna. Il lui était très difficile de raconter et encore plus de donner des détails sur leur rencontre, car Lévine sans l'interroger la regardait les sourcils froncés.

— Je regrette beaucoup que tu n'aies pas été là... pas dans la chambre, j'eusse été alors moins naturelle; maintenant, devant toi, je rougis beaucoup plus, ajouta-t-elle en rougissant jusqu'aux larmes. Mais je regrette que tu n'aies pas pu me voir à travers une fente.

Ses yeux sincères disaient à Lévine qu'elle était contente d'elle-même, et, malgré sa rougeur, il se rassura aussitôt et se mit enfin à lui demander ce que précisément il voulait. Quand il sut tout, jusqu'à ce détail, qu'elle n'avait pu contenir son trouble pendant la première seconde seulement mais qu'ensuite elle s'était sentie à l'aise comme avec n'importe qui, Lévine se montra tout à fait gai, déclara qu'il était très heureux et que, dorénavant, il ne se conduirait pas aussi sottement qu'aux élections mais qu'il profiterait de la première occasion pour en finir avec lui.

— C'est si pénible de penser qu'il existe un homme, presque un ennemi, avec qui il est désagréable de se rencontrer, dit Lévine. Je suis très heureux, très heureux.

II

— Alors, fais-moi plaisir, va chez les Bole, dit Kitty à son mari, quand celui-ci, à onze heures du matin, vint la trouver avant de sortir. Je sais que tu dînes au cercle, papa t'y a inscrit. Et ce matin que fais-tu?

— J'irai chez Katavassov.

— Pourquoi si tôt?

— Il m'a promis de me faire faire la connaissance de Métrov. Je voudrais causer avec lui de mon ouvrage. C'est un savant très connu.

— Oui, c'est son article que tu trouvais si bien. Et après? demanda Kitty.

— J'irai peut-être aussi au tribunal pour l'affaire de ma sœur.

— Et au concert? fit-elle.

— Pourquoi irais-je, seul?

— Non, vas-y; on jouera de ces nouveaux mor-

ceaux ; cela t'intéressera beaucoup. A ta place, j'irais.

— Eh bien, en tout cas je rentrerai à la maison avant le dîner, dit-il en regardant sa montre.

— Mets donc ta redingote pour aller directement chez la princesse Bole.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Indispensable. Qu'est-ce que cela te fait ? Tu iras, tu resteras cinq minutes, tu parleras du beau temps, tu te lèveras et tu partiras.

Kitty se mit à rire.

— Tu leur faisais bien visite quand tu étais célibataire, ajouta-t-elle.

— Oui, mais je me sentais toujours mal à l'aise, et maintenant, je suis si déshabitué que j'aimerais mieux, je te le jure, rester deux jours sans dîner que de faire cette visite. Il me semble tout le temps qu'ils seront mécontents et se diront : « Pourquoi est-il venu ? il n'a rien à faire ici. »

— Non, ils ne s'offenseront pas, je m'en porte garante, dit Kitty en riant et le regardant en face. Et lui prenant la main :

— Eh bien, au revoir.

Il allait partir après avoir mis un baiser sur sa main ; mais Kitty l'arrêta :

— Kostia, tu sais, il ne me reste plus que cinquante roubles.

— Bien, je passerai à la banque. Combien ? fit-il avec une expression de mécontentement qu'elle connaissait bien.

— Non, attends.

Elle retint sa main.

— Causons; cela m'inquiète, il me semble que je ne dépense rien de trop, et l'argent file; il y a quelque chose qui cloche.

— Nullement, dit-il en toussotant et en la regardant en-dessous.

Elle connaissait ce toussotement. C'était l'indice d'un vif mécontentement de lui-même. En effet, il était mécontent, non des dépenses faites, mais de s'entendre rappeler ce qu'il savait et désirait oublier : que quelque chose ne marchait pas.

— J'ai donné l'ordre à Sokolov de vendre le blé et de prendre une avance au moulin. En tout cas, l'argent sera là.

— Non, moi je crains qu'en général nous ne dépensions trop...

— Nullement, nullement... Eh bien, au revoir, ma chérie.

— Non, vraiment, parfois je regrette d'avoir suivi les conseils de maman. C'eût été très bien à la campagne. Ici, je vous dérange tous et je dépense de l'argent.

— Pas du tout, pas du tout. Depuis que nous sommes mariés, je ne t'ai pas dit une seule fois que les choses allaient mieux qu'elles n'étaient en réalité.

— C'est vrai ? fit-elle, le regardant dans les yeux.

Il avait prononcé ces paroles sans réfléchir, seulement pour la consoler. Mais quand il vit se fixer sur lui ses yeux charmants, sincères, il les répéta cette fois de tout son cœur : « Je l'oublie tout à fait », pensa-t-il, et il se rappela l'événement attendu.

— Eh bien, est-ce bientôt? Comment te sens-tu? demanda-t-il en lui prenant les deux mains.

— J'y ai pensé tant de fois que maintenant je ne pense rien et ne sens rien.

— Tu n'as pas peur?

Elle sourit.

— Nullement.

— Dans tous les cas, s'il arrive quelque chose, je suis chez Katavassov.

— Non, il n'y aura rien ; je ne le crois pas. J'irai me promener avec papa sur le boulevard. Nous irons chez Dolly. Je l'attends avant le dîner. Ah oui! Tu sais que la situation de Dolly est absolument impossible? Elle a des dettes de tous les côtés, elle n'a pas d'argent. Hier nous en avons causé avec maman et Arsène (elle appelait ainsi le mari de sa sœur, Lvov) et nous avons décidé de le lancer avec toi sur Stiva. Cela ne peut pas durer. Avec papa il n'y a pas moyen d'en causer. Mais si toi et lui...

— Mais que pouvons-nous faire?

— Cependant, va chez Arsène, cause avec lui, il te dira ce que nous avons décidé.

— Je suis d'avance de l'avis d'Arsène sur tous

les points. Enfin, j'irai chez lui. A propos, si je vais au concert, j'irai avec Natalie. Allons, au revoir.

Sur le perron, le vieux Kouzma, qui servait Lévine quand il était encore célibataire et gérait son ménage de garçon en ville, arrêta Lévine.

— On a referré Krassavtchik (le cheval de gauche qu'on avait amené de la campagne) et il boite toujours, dit-il. Qu'ordonnez-vous de faire?

Les premiers temps de leur séjour à Moscou, Lévine s'était intéressé à ses chevaux, qu'il avait amenés de la campagne. Il voulait s'arranger sur ce point de la façon la plus commode et la plus avantageuse, mais avec cette combinaison les chevaux lui revenaient plus cher que des chevaux de louage et il fallait quand même prendre des fiacres.

— Va chercher le vétérinaire, c'est peut-être un effort.

— Et comment faire pour Catherine Alexandrovna? demanda Kouzma.

Maintenant, Lévine n'était plus frappé comme aux premiers temps de sa vie à Moscou, lorsque, pour aller de Vozdvijenka à Sivtsev-Vrajek, il fallait atteler une lourde voiture d'une paire de forts chevaux et payer cinq roubles pour ce parcours d'un quart de *verste*, sur la neige, et quatre heures d'attente. Maintenant cela lui semblait tout naturel.

— Dis au cocher d'amener une paire de chevaux pour notre voiture, répondit-il.

— Bien, monsieur.

Ayant résolu si aisément, grâce aux commodités de la ville, une difficulté qui, à la campagne, aurait causé tant de tracas et d'ennuis, Lévine descendit le perron, appela un cocher, monta en voiture et se fit conduire rue Niktzkaia.

En route il ne pensait plus à l'argent; il se demandait comment aurait lieu l'entrevue avec le savant Pétersbourgeois, qui s'occupait de sociologie, et comment il lui parlerait de son livre. Les premiers temps de leur arrivée à Moscou, ces dépenses étranges pour un habitant de la campagne, ces dépenses inutiles mais inévitables qu'on exigeait de lui de tous côtés, avaient étonné Lévine. Maintenant il y était habitué. Avec lui, sous ce rapport, il arriva ce que, dit-on, arrive aux ivrognes : « le premier verre entre avec difficulté, comme une perche; après le second on se sent courageux; après le troisième on ne compte plus. » (1) Quand Lévine avait changé le premier billet de 100 roubles pour payer les livrées du valet et du portier, il avait pensé malgré lui que ces livrées n'étaient utiles à personne, — cependant, à en juger par l'étonnement de la princesse et de Kitty lorsqu'il émit l'opinion qu'on pouvait se passer de

(1) Dicton russe populaire.

livrées, elles devaient être nécessaires, — qu'elles coûtaient le salaire de deux ouvriers pendant l'été, c'est-à-dire près de trois cent jours de travail, et d'un travail pénible, de l'aube à la nuit. Ce billet de cent roubles fut dur à tirer. Le billet suivant, changé pour l'achat du dîner de la famille, dîner qui coûtait 28 roubles — ce qui représentait à Lévine 9 *tchetvert* d'avoine fauchée, bottelée, mise en meule, battue au prix d'un travail écrasant — ce billet, cependant, fut plus facile à changer. Depuis, les billets se transformaient en monnaie sans éveiller de semblables considérations et volaient comme des petits oiseaux. La comparaison du travail nécessaire pour produire l'argent, avec le plaisir obtenu, depuis longtemps ne se faisait plus. Le principe qu'il y a un certain prix au-dessous duquel on ne peut vendre un certain blé était également oublié. Le froment dont il avait tenu le prix si longtemps, il le donnait maintenant à 50 kopeks de moins par *tchetvert* qu'il l'avait refusé un mois auparavant. Même le calcul qu'en allant de ce train on ne pourrait vivre une année sans faire de dettes, même ce calcul n'avait plus pour lui d'importance. L'important, c'était d'avoir de l'argent à la banque, sans se demander d'où il venait, pour être toujours sûr d'avoir de quoi acheter la viande le lendemain.

Et cela il l'observait toujours. Il avait toujours de l'argent à la banque. Mais maintenant le compte

de la banque était épuisé et il ne savait trop où trouver de l'argent, c'est pourquoi la demande de Kitty l'avait agacé. Mais il n'avait pas le temps d'y penser. Il partit en songeant à Katavassov et à Métrov dont il allait faire la connaissance.

III

Lévine, pendant ce séjour, s'était rapproché de nouveau de son ancien camarade de l'Université, le professeur Katavassov, qu'il n'avait pas vu depuis son mariage. Katavassov lui plaisait par la clarté et la simplicité de sa conception du monde. Lévine y voyait une preuve de pauvreté spirituelle dans la nature de son ami; tandis que pour Katavassov, les fluctuations de pensée de Lévine étaient l'indice du manque de discipline de son esprit. Mais la clarté de Katavassov plaisait à Lévine, et l'abondance des idées indisciplinées de Lévine plaisait à Katavassov. Aussi aimaient-ils à se trouver ensemble et à discuter.

Lévine avait lu quelques passages de son livre, à Katavassov, qui les avait approuvés. La veille, ayant rencontré Lévine à une conférence, Katavassov lui avait dit que Métrov, le savant réputé,

dont l'article avait beaucoup plu à Lévine, était à Moscou et s'était beaucoup intéressé à ce qu'il lui avait dit de son travail et que, s'il voulait faire sa connaissance, il pourrait le rencontrer chez lui le lendemain à onze heures.

— Décidément, mon cher, vous vous corrigez. Enchanté de vous voir, dit Katavassov rencontrant Lévine dans le petit salon. En entendant la sonnette, je me suis dit : « Pas possible qu'il soit exact... » Eh bien! comment trouvez-vous les Monténégrins? Des soldats de naissance !

— Eh quoi? demanda Lévine.

Katavassov, en quelques mots, lui raconta les dernières nouvelles, et, l'introduisant dans le cabinet, il le présenta à un monsieur de taille moyenne, trapu, d'un extérieur agréable. C'était Métrov. La conversation s'arrêta pour un moment sur la politique, sur l'impression, dans les hautes sphères de Pétersbourg, des derniers événements. Métrov répétait des propos, qu'il disait venir de source sûre, soi-disant tenus par l'empereur à un de ses ministres. Mais Katavassov affirmait, de source non moins sûre, que l'empereur avait dit tout le contraire.

Lévine essayait de trouver telle ou telle situation où les uns et les autres propos eussent pu être tenus, mais la conversation changea de sujet.

— Voilà... Il a presque terminé son ouvrage sur

les conditions naturelles de l'ouvrier vis-à-vis de la terre, commença Katavassov. Je ne suis pas très compétent, mais ce qui m'a plu beaucoup, comme naturaliste, c'est qu'il n'envisage pas l'humanité comme quelque chose en dehors des lois zoologiques ; au contraire, il voit sa dépendance du milieu et, dans cette dépendance, il cherche les lois du développement.

— C'est très intéressant, fit Métrov.

— J'avais commencé un ouvrage sur l'agriculture, intervint Lévine, mais, malgré moi, en m'occupant de l'arme principale de l'agriculture, de l'ouvrier, je suis arrivé à un résultat tout à fait imprévu.

Et, prudemment, comme s'il tâtait le terrain, Lévine se mit à exprimer son opinion.

Il savait que Métrov avait écrit un article contre la doctrine économique généralement admise, mais jusqu'à quel point pouvait-il espérer trouver en lui l'approbation de ses opinions, cela il l'ignorait et ne pouvait le deviner au visage intelligent mais calme du savant.

— En quoi voyez-vous les qualités particulières de l'ouvrier russe ? demanda Métrov. Dans ses qualités zoologiques, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou dans les conditions de sa situation ?

Lévine entrevit dans cette question une idée sur laquelle il n'était pas d'accord ; mais il continua à développer sa pensée ; pour lui, l'ouvrier russe

BIBLIOTECA CENTRAL

avait de la terre une conception toute particulière lui appartenant en propre. Pour renforcer cette assertion, il se hâta d'ajouter qu'à son avis cette opinion du peuple russe découlait de la conscience de sa vocation qui est de peupler les immenses solitudes de l'Orient.

— Il est facile de tomber dans l'erreur en concluant de la destination générale du peuple, objecta Métrov, interrompant Lévine. La situation de l'ouvrier dépend toujours de son rapport envers la terre et le capital.

Et sans laisser à Lévine le temps d'achever sa pensée, Métrov commença à lui exposer l'originalité de ses théories.

En quoi consistait cette originalité, Lévine ne le comprit point, car il ne se donna pas la peine de le comprendre. Il voyait que Métrov, comme les autres, malgré son article dans lequel il critiquait la doctrine des économistes, envisageait néanmoins la situation de l'ouvrier russe exclusivement au point de vue du capital, du salaire, de la rente. Bien qu'il dût avouer que dans la plus grande partie de la Russie d'Orient la rente fût encore nulle, que le salaire, pour les neuf dixièmes du peuple russe, pour quatre-vingt-dix millions d'êtres, s'exprimât uniquement par la nourriture, et que le capital n'existât que sous les formes les plus primitives, néanmoins, il n'examinait l'ouvrier que de ce seul point de vue ; divergeant sur quelques

points d'avec les économistes, il avait sa théorie à lui sur le salaire, qu'il exposa à Lévine.

Lévine écoutait sans grand intérêt. Au commencement il fit quelques objections ; il voulait interrompre Métrov et exposer son idée qui, selon lui, devait rendre inutile la discussion. Mais ensuite, se rendant compte qu'ils étaient d'avis si opposés qu'ils ne se comprendraient jamais, il ne fit plus d'objections et se contenta d'écouter. Il ne trouvait plus aucun intérêt aux paroles de Métrov, cependant il éprouvait un certain plaisir à l'entendre. Son amour-propre était flatté de ce qu'un tel savant lui exposât si volontiers ses idées, avec tant de foi en sa compétence que parfois il se contentait d'une allusion pour indiquer tout un point de la question. Lévine attribuait cela à sa propre valeur, ignorant que Métrov, après avoir parlé de ce sujet à tous ses intimes, en causait volontiers à chaque nouvelle connaissance, et, en général, aimait à discourir avec n'importe qui sur le thème qui l'occupait, et qui n'était pas encore très clair à lui-même.

— Je crains que nous ne soyons en retard, dit Katavassov en regardant l'heure, dès que Métrov eut terminé son exposé.

— Oui, aujourd'hui il y a séance à la Société des Amateurs, à cause du jubilé en l'honneur des cinquante ans de Svintitch, répondit-il à la question de Lévine. Nous devons y aller avec Pierre Ivano-

vitch. J'ai promis une conférence sur des travaux de zoologie. Venez avec nous. Ce sera très intéressant.

— Oui, en effet, il est temps, dit Métrov. Allons, et de là, si vous le voulez bien, nous irons chez moi; je voudrais bien prendre connaissance de votre travail.

— Oh! c'est encore inachevé, c'est un brouillon. Mais à la séance, j'irai volontiers.

— Avez-vous entendu, mon cher, il a donné son avis particulier, dit Katavassov de l'autre chambre, au moment où il revêtait son habit.

Aussitôt la conversation s'engagea sur une question qui, cet hiver, avait intéressé tout Moscou. Trois vieux professeurs, dans le Conseil, n'avaient pas accepté l'avis des jeunes. Les jeunes donnèrent alors leur avis à part. D'après quelques-uns il s'agissait de quelque chose d'épouvantable, d'après les autres l'avis était très juste et très simple. Le clan des professeurs était ainsi partagé en deux partis.

Les uns, auxquels appartenait Katavassov, voyaient dans le parti adverse la dénonciation et le mensonge; les autres, un enfantillage, un manque de respect envers les autorités. Lévine, bien que n'appartenant pas à l'Université, plusieurs fois depuis qu'il était à Moscou avait entendu parler de cette affaire, lui-même en avait causé et s'était fait une opinion. Il prit donc part à la

conversation qui se continua dans la rue jusqu'au moment où tous trois arrivèrent devant les bâtiments de la vieille université.

La séance était déjà commencée. Autour de la table couverte d'un tapis, devant laquelle prirent place Katavassov et Métrov, six personnes étaient assises. L'une d'elles penchée sur un manuscrit lisait quelque chose.

Lévine prit une chaise qui se trouvait près de la table et, à voix basse, demanda à un étudiant assis près de lui, ce qu'on lisait. L'étudiant regarda Lévine d'un air mécontent et répondit :

— La biographie.

Lévine ne s'intéressait guère à la biographie du savant, toutefois, incidemment, il apprit quelque chose d'intéressant et de nouveau sur la vie de l'illustre savant.

Quand le lecteur eut terminé, le président le remercia puis il lut des vers adressés par le poète Mente, à propos du jubilé, et prononça quelques paroles de reconnaissance pour le poète. Ensuite, Katavassov, de sa voix haute et perçante, lut une notice sur les travaux scientifiques du jubilaire.

Quand il eut fini, Lévine regarda l'heure. Il était plus d'une heure; il vit qu'il n'aurait pas le temps de lire son ouvrage à Métrov avant le concert, ce que du reste il ne désirait plus. Pendant la séance il pensait à la conversation qu'il avait eue précédemment. Maintenant il était clair pour lui que si

les idées de Métrov avaient de l'importance, les siennes en avaient aussi.

Les idées peuvent s'éclairer et mener à quelque chose quand chacun travaille dans la voie qu'il s'est choisie, mais de la communication des idées rien ne peut résulter. Résolu à refuser l'invitation de Métrov, Lévine, à la fin de la séance, s'approcha de lui. Métrov présenta Lévine au président avec lequel il venait de causer des dernières nouvelles politiques. Métrov racontait maintenant au président ce qu'il avait dit à Lévine, et celui-ci fit les mêmes objections que le matin, mais pour les varier il exprima aussi la nouvelle idée qui lui était venue en tête.

Après quoi on revint de nouveau à la question universitaire. Comme Lévine avait déjà entendu cela, il s'empressa de dire à Métrov qu'il regrettait de ne pouvoir profiter de son invitation, salua et partit chez les Lvov.

IV

Lvov, le mari de Natalie, sœur de Kitty, avait passé toute sa vie dans les capitales, à l'étranger, où il avait été élevé et où l'avaient retenu ses fonctions diplomatiques.

L'année précédente il avait quitté le service diplomatique (non par suite d'un désagrément quelconque, dans sa carrière il n'avait jamais eu d'ennuis avec personne) et était passé au service du Ministère de la Cour, à Moscou, afin de pouvoir s'occuper mieux de l'éducation de ses deux enfants.

Malgré des différences d'habitudes et d'opinions, et bien que Lvov fût plus âgé que Lévine, cet hiver, ils s'étaient rapprochés beaucoup, et ils avaient de l'amitié l'un pour l'autre.

Lvov était à la maison. Lévine, sans se faire annoncer, entra chez lui.

Lvov, en pijama fermé par une ceinture, en chaussures de peau de daim, un lorgnon bleu sur le nez, était assis dans son fauteuil et lisait un livre posé sur le bureau. Sa belle main tenait avec précaution un cigare à moitié fumé où tenait encore la cendre. Son beau visage fin, encore jeune, auquel des cheveux bouclés, brillants, argentés, donnaient plus de distinction encore, s'éclaira d'un sourire à la vue de Lévine.

— C'est très bien d'être venu! Je voulais envoyer chez vous. Eh bien! comment va Kitty? Asseyez-vous, c'est plus commode...

Il se leva et avança le rocking-chair.

— Avez-vous lu la dernière circulaire dans le *Journal de Saint-Pétersbourg?* Je trouve que c'est très bien, dit-il, avec un léger accent français.

Lévine raconta ce qu'il avait entendu dire à Katavassoy sur l'opinion à Pétersbourg, puis il parla de sa connaissance avec Métrov et de la séance. Lvov était très intéressé de tout cela.

— Voilà! Je vous envie d'avoir vos entrées dans cet intéressant monde des savants, dit-il, et aussitôt, par habitude, il continua en français, ce qui était plus commode pour lui :

— C'est vrai que je n'ai pas le temps. Mon service et l'éducation des enfants m'absorbent, et enfin, je n'ai pas honte à l'avouer, mon instruction est trop insuffisante.

— Je ne le crois pas, dit Lévine avec un sourire,

et comme toujours, s'attendrissant à cette opinion si peu flatteuse, que son beau-frère venait d'émettre sur lui-même, non par pose ni par simple désir d'être modeste, mais tout à fait franchement.

— Ah ! je sens maintenant combien je suis peu instruit ; pour l'éducation des enfants, il me faut souvent me rafraîchir la mémoire, et même apprendre, car c'est peu d'avoir des professeurs, il faut un surveillant. C'est comme dans votre exploitation : il faut des ouvriers et un surveillant. Tenez, regardez ce que je lis.

Il montra la grammaire de Bouslaiev qui était devant lui sur le bureau.

— On demande cela à Micha, et c'est si difficile. Ainsi expliquez-moi ceci. Il dit que...

Lévine voulut lui expliquer que ce n'était pas chose à comprendre, qu'il fallait l'apprendre par cœur, mais Lvov n'était pas de cet avis.

— Oui, vous vous moquez de cela.

— Pas du tout. Vous ne sauriez vous imaginer combien en vous regardant je cherche à m'instruire de ce que j'aurai à faire, à savoir : élever des enfants.

— Oh ! il n'y a ici rien à apprendre, dit Lvov.

— Je ne sais qu'une chose, continua Lévine, que je n'ai jamais vu d'enfants mieux élevés que les vôtres, et je n'en désirerais pas de meilleurs.

Lvov faisait des efforts pour dissimuler sa joie, mais il ne put retenir un sourire qui éclaira son visage.

— Qu'ils soient meilleurs que moi, c'est tout ce que je désire. Vous ne savez pas toute la peine qu'on a avec des enfants comme les miens, gâtés par cette vie à l'étranger.

— Oh ! vous rattraperez tout cela. Ce sont des enfants si capables ! Le principal, c'est l'éducation morale. Voilà ce que j'apprends en regardant vos enfants.

— Vous dites l'éducation morale. On ne peut s'imaginer comme c'est difficile ! Aussitôt que vous avez vaincu une difficulté, il en paraît de nouvelles. Sans l'appui de la religion, — vous vous souvenez, nous en avons causé, — aucun père ne peut mener à bien l'éducation de ses enfants.

Cette conversation qui intéressait toujours Lévine fut interrompue par la belle Natalie Alexandrovna qui rentra tout habillée, prête à sortir.

— Ah ! je ne savais pas que vous étiez ici, dit-elle ; et contente de mettre fin à une conversation souvent reprise, et qui l'ennuyait, elle demanda :

— Et que fait Kitty ? Je dîne chez vous aujourd'hui. Voilà, Arsène, dit-elle à son mari, tu prendras la voiture...

Et le mari et la femme commencèrent à décider de l'emploi de leur journée. Le mari avait besoin de voir quelqu'un pour son service ; la femme devait aller au concert et à la réunion du Comité, il fallait donc discuter assez longuement pour tout arranger. Lévine, comme membre de la famille,

devait prendre part à ces arrangements. Il fut enfin décidé que Lévine accompagnerait Natalie au concert et à la réunion, que de là on enverrait la voiture au bureau, prendre Arsène, qui viendrait chercher sa femme et l'amènerait chez Kitty ; mais s'il n'avait pas terminé son travail, il renverrait la voiture et Lévine l'accompagnerait.

— Voilà, il me gâte, dit Lvov à sa femme. Il affirme que nos enfants sont très bons, et moi, je leur vois tant d'imperfections.

— Arsène exige trop, je le dis toujours, intervint la femme. Si on cherche la perfection, on ne sera jamais content. Papa dit vrai, pour nous autres, c'était l'autre extrémité : nous vivions à l'entresol, nos parents au premier. Maintenant, c'est le contraire : les parents sont en bas et les enfants au premier. Il n'y a plus rien pour les parents, tout est pour les enfants.

— Qu'importe si c'est mieux? dit Lvov avec son joli sourire, en lui prenant la main. Quelqu'un qui ne te connaîtrait pas, te prendrait pour une marâtre.

— Non, l'excès n'est bon en rien, répondit naturellement Natalie en mettant en place le coupe-papier.

— Eh bien, venez ici, enfants parfaits! dit Lévine aux deux jolis garçons qui entraient, et qui, après avoir salué Lévine, s'avançaient vers leur père, désirant évidemment lui demander quelque chose.

Lévine aurait voulu leur parler, écouter ce qu'ils venaient dire à leur père, mais Natalie entama une conversation, et, au même moment, arriva un collègue de Lvov, Makhotine, en uniforme de cour, qui devait aller avec lui saluer le personnage en question. Aussitôt il se mit à parler de l'Herzégovine, de la princesse Korzinski, du conseil municipal, de la mort subite de madame Apraxine.

Lévine oublia complètement la commission dont on l'avait chargé, il ne se la rappela que dans l'antichambre.

— Ah! oui, Kitty m'avait chargé de causer avec vous d'Oblonski, dit-il à Lvov qui les avait accompagnés jusqu'à l'escalier. Oui, oui, maman voudrait que nous, ses beaux-frères, lui fissions la morale, dit-il en rougissant. Mais que puis-je, moi?

— Alors c'est moi qui m'en charge, dit en souriant madame Lvov, qui, dans sa pelisse blanche, attendait la fin de leur conversation. Eh bien, partons!

V

A la matinée musicale on donnait deux choses intéressantes : une fantaisie sur le Roi Lear dans la bruyère, et un quartetto à la mémoire de Bach. Les deux morceaux étaient nouveaux, et écrits d'une façon nouvelle, sur laquelle Lévine tenait à se faire une opinion. Il conduisit sa belle-sœur jusqu'à son fauteuil, et lui-même se tint debout près de la colonne, résolu d'écouter le plus attentivement possible et sans parti pris. Il tâchait de ne pas se distraire, de ne pas gâter son impression en regardant le placeur à cravate blanche, qui agitait la main et troublait si désagréablement l'attention, ou les dames coiffées d'immenses chapeaux qui, pour un concert, se couvraient les oreilles avec des rubans, ou toutes ces personnes qui n'étaient occupées de rien ou de toute autre chose que de la musique.

Il tâchait d'éviter les amateurs et les bavards, et, debout, les yeux baissés, il écoutait.

Mais plus il écoutait la fantaisie du Roi Lear, plus il se sentait incapable de s'en faire une opinion nette. L'expression musicale de ses sentiments tout le temps paraissait se concentrer mais aussitôt se dispersait en morceaux ayant toujours l'air de commencements, et parfois, tout simplement, en sons très compliqués, liés uniquement par le caprice du compositeur. Même les sons de cette expression musicale, parfois très bonne, étaient désagréables parce qu'ils étaient tout à fait inattendus et préparés par rien. La gaîté et la tristesse, le désespoir, la tendresse, le triomphe, paraissaient soudain, sans aucune raison, comme les sentiments d'un fou, et de même que chez un fou, ils se montraient tout à fait inopinément.

Tout le temps de l'exécution, Lévine éprouva l'impression d'un sourd qui regarde des danseurs. Il fut très étonné quand le morceau se termina, et il éprouva une grande fatigue due à une tension d'esprit que rien ne récompensait. Tous se levèrent, se mirent à marcher, à parler. Désirant s'expliquer, d'après l'impression des autres, son étonnement, Lévine se mit à la recherche de connaissances. Il fut très heureux d'apercevoir un amateur très connu en conversation avec une personne de sa connaissance, Pestzov.

— C'est admirable! disait Pestzov d'une voix

grave. Bonjour, Constantin Dmitriévitch. C'est particulièrement imagé, et quelle richesse à ce passage où l'on sent l'approche de Cordelia, où la fille des EWIG WEIBLICHE entre en lutte avec le destin! N'est-ce pas?

— En quoi ici Cordelia? demanda timidement Lévine, oubliant que c'était une fantaisie sur le Roi Lear dans la bruyère.

— Oui, Cordelia paraît!... dit Pestzov frappant sur le programme en papier glacé qu'il tenait, et le tendant à Lévine.

Alors seulement Lévine se rappela le titre de la fantaisie et se hâta de lire, en traduction russe, les vers de Shakspeare insérés sur un côté du programme.

— On ne peut pas suivre autrement, dit Pestzov à Lévine, car son interlocuteur étant parti, il n'avait plus à qui parler.

Pendant l'entr'acte, entre Lévine et Pestzov commença une discussion sur les qualités et les défauts de l'école de Wagner. Lévine tâchait de prouver que le tort de Wagner et de tous ses adeptes était de vouloir faire passer la musique dans le domaine d'un autre art, faute que la poésie commet également quand elle veut décrire les traits du visage, ce que doit faire la peinture. Comme exemple d'une faute pareille, il cita un sculpteur qui avait imaginé de représenter dans le marbre les ombres des images poétiques se dressant autour du poète sur le socle.

— Ces ombres sont si peu des ombres chez le sculpteur qu'elles se tiennent même à l'escalier, dit Lévine.

Cette phrase lui plaisait, mais il ne se rappelait pas s'il ne l'avait dite déjà et précisément à ce même Pestzov; aussi, dès qu'il l'eût prononcée, devint-il confus. Pestzov, lui, tâchait de prouver que l'art est un et ne peut atteindre sa plus haute manifestation que dans l'union de tous les genres.

Le deuxième morceau, Lévine ne pouvait déjà plus l'écouter. Pestzov était venu se mettre près de lui et ne cessait de causer, critiquant ce morceau qu'il trouvait trop simple, trop sucré, inutile, emphatique et le comparant à la naïveté des préraphaélites en peinture.

A la sortie, Lévine rencontra encore beaucoup de connaissances, avec lesquelles il causa politique, musique, etc. Entre autres il rencontra le comte Bole et se rappela la visite qu'il devait faire.

— Alors, allez tout de suite, lui dit madame Lvov quand il lui eut dit cela. On ne recevra peut-être pas, et ensuite venez me chercher à la séance, vous m'y trouverez encore.

VI

— On ne reçoit peut-être pas ? demanda Lévine dans le vestibule de l'hôtel de la comtesse Bole.

— On reçoit, monsieur, répondit le suisse en lui ôtant résolument sa pelisse.

« Quel dommage! » pensa Lévine en soupirant. Il ôta un gant, lissa son chapeau.

« Pourquoi y vais-je? Qu'ai-je à lui dire? »

Dans le premier salon, Lévine rencontra à la porte la comtesse Bole, qui, d'un air soucieux et sévère, donnait un ordre au valet. En l'apercevant, elle sourit, l'invita à passer dans le petit salon suivant d'où arrivaient des bruits de voix. Dans ce salon se trouvaient les deux filles de la comtesse, assises dans des fauteuils, et un colonel de Moscou que connaissait Lévine.

Lévine s'approcha d'elles, salua et s'assit sur le canapé, tenant son chapeau sur ses genoux.

— Comment va votre femme? Vous étiez au concert? Nous n'avons pas pu y aller. Maman devait assister à une messe funéraire.

— Oui, je sais. Quelle mort foudroyante! dit Lévine.

La comtesse rentra, s'assit près de Lévine et l'interrogea aussi sur sa femme et le concert.

Lévine répondit et revint à la mort foudroyante de madame Apraxine.

— D'ailleurs, elle avait toujours eu une santé très précaire.

— Etiez-vous hier à l'Opéra?

— Oui.

— Louka était très belle.

— Oui, très belle, dit-il; et comme il se souciait peu de ce qu'on penserait de lui, il répéta ce qu'il avait entendu dire des centaines de fois sur les particularités du talent de l'actrice. La comtesse Bole feignait d'écouter. Quand il eut parlé assez, il se tut. Le colonel, jusqu'alors silencieux, prit la parole. Il parla aussi de l'Opéra et de l'éclairage. Enfin, après quelques mots sur la folle journée projetée chez les Turine, le colonel sourit, se leva avec bruit et prit congé. Lévine se leva également, mais au visage de la comtesse, il remarqua que pour lui le moment de partir n'était pas encore venu. Il fallait encore attendre deux minutes. Il se rassit. Mais presque tout le temps il pensait que c'était stupide et ne trouvait rien à dire; il se taisait.

— Vous n'allez pas à la réunion publique? On dit que c'est très intéressant, commença la comtesse.

— Je vais y aller ; j'ai promis à ma belle-sœur de passer la prendre, répondit Lévine.

De nouveau le silence. La mère et la fille échangèrent de nouveau un regard.

« Il me semble qu'il est temps », pensa Lévine. Il se leva. Les dames lui serrèrent la main et lui demandèrent de transmettre mille choses aimables à sa femme.

Le suisse lui demanda en lui tendant sa pelisse :

— Où demeure monsieur?

Et il l'inscrivit aussitôt sur un grand livre bien relié.

« Evidemment, cela m'est bien égal, cependant c'est honteux et stupide », pensa Lévine, se consolant à la pensée que tous en font autant. De là, il se rendit à la réunion publique du comité où il devait retrouver sa belle-sœur et rentrer à la maison avec elle.

Presque toute la société se trouvait à cette réunion. Quand Lévine arriva on en était encore au compte rendu qui, disait-on, était très intéressant. Une fois la lecture du compte rendu terminée, les groupes se formèrent et Lévine rencontra Sviajski, qui l'invita pour le soir au cercle d'agriculture où on devait lire un célèbre rapport. Il rencontra aussi Stépan Arkadiévitch qui arrivait des courses, et un

grand nombre d'autres connaissances. Lévine causait et écoutait les diverses discussions sur une réunion quelconque, une nouvelle pièce et un procès célèbre. Mais sans doute à cause de la fatigue qu'il commençait à ressentir, il dit, à propos du procès, une sottise que plusieurs fois, par la suite, il se rappela avec dépit. Au sujet de la condamnation d'un étranger jugé en Russie, quelqu'un ayant dit qu'il serait irrégulier de le punir d'exil à l'étranger, Lévine répéta ce qu'il avait entendu la veille d'une de ses connaissances :

— Je pense que l'exil à l'étranger serait la même chose que de punir un brochet en le mettant dans l'eau.

Il se rappela ensuite que cette phrase qu'il faisait sienne et avait entendu dire à une de ses connaissances se trouvait dans une fable de Krilov ; son ami n'avait fait que répéter ce mot lu dans un journal.

En rentrant à la maison avec sa belle-sœur, il trouva Kitty gaie et bien portante et il partit au cercle.

VII

Lévine arriva au cercle juste au moment où y régnait le plus d'animation. Avec lui arrivaient une foule d'invités et de membres du club. Lévine n'était pas venu au club depuis sa sortie de l'université, alors qu'il vivait à Moscou et allait dans le monde. Il se rappelait le cercle, certains détails de son installation, mais il avait complètement oublié l'impression qu'il y éprouvait jadis. Mais dès en entrant dans la vaste cour circulaire, quand il descendit de voiture, gravit le perron et franchit la porte que le suisse ouvrit sans bruit, en saluant, aussitôt qu'il aperçut dans le premier vestiaire les pelisses et les galoches des membres du cercle, qui préféraient enlever leurs galoches en bas que de monter avec, quand il entendit la sonnette mystérieuse qui le précédait et aperçut en haut de l'escalier couvert d'un tapis la statue qui ornait le

palier, quand il vit devant la porte le troisième suisse qu'il connaissait, qui sans hâte ni lenteur ouvrait la porte et regardait le nouvel arrivant, Lévine retrouva l'ancienne impression du club, une impression de bien-être et de bonne compagnie.

— Donnez-moi, s'il vous plaît, votre chapeau, dit le suisse à Lévine, qui avait oublié l'obligation de laisser son chapeau dans l'antichambre. Il y a longtemps que vous n'êtes venu. Le prince vous a inscrit hier. Le prince Stépan Arkadiévitch n'est pas encore arrivé.

Le suisse connaissait non seulement Lévine, mais ses parents et ses amis, et il lui parlait aussitôt de toutes les personnes de sa connaissance.

Traversant le premier salon, où un paravent fermait une salle, à droite, dans laquelle était assis, sur un banc, l'homme qui vendait des fruits, et dépassant un vieillard à la marche trop lente, Lévine entra dans la salle à manger pleine de monde et où se faisait un grand bruit. Il circula autour des tables, presque toutes occupées, regardant les convives. Parmi ceux-ci il rencontrait, de-çà, de-là, les gens les plus divers, jeunes et vieux, des intimes ou de simples connaissances. On ne voyait pas un seul visage mécontent ou soucieux, tous semblaient avoir laissé chez le suisse, avec leurs chapeaux, leurs ennuis et leurs inquiétudes, pour jouir tranquillement des biens matériels de la vie.

Il y avait là Sviajskï et Stcherbatzkï, Nevédovskï, le vieux prince, Vronskï, Serge Ivanovitch.

— Hé! pourquoi viens-tu en retard? lui dit en souriant le vieux prince, en lui tendant la main. Comment va Kitty? ajouta-t-il en rajustant sa serviette passée dans une boutonnière du gilet.

— Elle va bien. Elles dînent toutes trois chez nous.

— Ah! Aline-Nadine! Il n'y a pas de place à nótre table. Va à celle-ci et prends vite la place, dit le vieux prince.

Et se détournant de Lévine, il prit avec précaution l'assiette d'*oukha*.

— Lévine, par ici! cria un peu plus loin une voix agréable.

C'était Tourovtzine.

Il était assis avec un jeune officier, et près d'eux il y avait deux chaises réservées. Lévine se rendit avec joie à cet appel. Il avait toujours eu beaucoup de sympathie pour Tourovtzine. A lui était lié le souvenir de sa déclaration à Kitty, et aujourd'hui, après toutes ces conversations transcendantes, l'air bonasse de Tourovtzine lui était particulièrement agréable.

— Ces chaises sont pour vous et Oblonskï qui va venir tout de suite.

L'officier aux yeux souriants qui se tenait là très raide, était Pierre Gaguine. Tourovtzine le présenta.

— Oblonskï est toujours en retard!

— Ah! le voici!

— Tu viens d'arriver? dit Oblonskï s'approchant rapidement d'eux. Bonjour!

— As-tu pris l'apéritif?

— Non.

— Eh bien, allons!

Lévine se leva et tous deux s'approchèrent d'une grande table couverte des hors-d'œuvre des plus variés et de bouteilles d'eau-de-vie. Parmi ces quelques dizaines de hors-d'œuvre, on aurait pu, semble-t-il, trouver à son goût, mais Stépan Arkadiévitch demanda autre chose et un des valets qui se tenaient là apporta aussitôt le mets demandé. Ils prirent chacun un petit verre et retournèrent à la table.

Dès qu'ils eurent mangé l'*oukha*, on donna à Gaguine une bouteille de champagne, dont il remplit quatre coupes. Lévine ne refusa pas le champagne et en demanda une autre bouteille. Il avait faim, aussi mangeait-il et buvait-il avec plaisir. Avec un plaisir plus grand encore, il prenait part à la conversation simple et animée de ses amis.

Gaguine raconta, en baissant la voix, la nouvelle anecdote pétersbourgeoise; bien qu'inconvenante et sotte, elle était si drôle que Lévine éclata de rire, si bien que les voisins le regardèrent.

— C'est du même genre que celle-ci : « C'est précisément ce que je déteste... » tu la connais? de-

manda Stépan Arkadiévitch. Ah ! c'est délicieux ! Donne encore une bouteille, dit-il au valet ; et il se mit à narrer l'anecdote.

— Pierre Ilitch Vinovskï vous présente, dit en l'interrompant le vieux valet qui apportait deux coupes très fines pleines de champagne en s'adressant à lui et à Lévine.

Stépan Arkadiévitch prit le verre, et échangea un regard, à l'autre bout de la table, avec un homme chauve, roux et moustachu, qui lui faisait un signe de tête en souriant.

— Qui est-ce? demanda Lévine.

— Tu l'as rencontré chez moi, tu te souviens? Un brave garçon.

Lévine prit le verre et fit les mêmes signes.

L'anecdote contée par Stépan Arkadiévitch était aussi très drôle. Lévine à son tour en raconta une qui eut également du succès. Ensuite on parla des chevaux, des courses du jour, du cheval de Vronskï, Atlas, le vainqueur du grand prix.

Lévine ne s'aperçut pas de la fin du dîner.

— Ah! le voilà! s'écria Stépan Arkadiévitch, se penchant sur le dossier de sa chaise et tendant la main à Vronskï qu'accompagnait un gigantesque colonel de la garde.

L'impression de gaîté générale qui régnait au cercle, se montrait également sur le visage de Vronskï. Il se pencha gaîment sur l'épaule de Stépan Arkadiévitch en lui murmurant quelques mots, et,

avec le même sourire joyeux, il tendit la main à Lévine.

— Enchanté de vous rencontrer, dit-il. Je vous ai cherché après les élections, mais on m'a dit que vous étiez déjà parti.

— Oui, je suis parti le jour même. Nous causions de votre cheval. Je vous félicite, dit Lévine. C'est un beau trotteur.

— Il me semble que vous avez aussi des chevaux?

— Non, c'était mon père, mais je m'y connais un peu.

— Où as-tu dîné? demanda Stépan Arkadiévitch.

— A la deuxième table, derrière la colonne.

— On l'a fêté, dit le colonel. Le second prix impérial! Si j'étais aussi heureux aux cartes que lui avec ses chevaux!

— Eh bien, ne perdons pas de temps. Je vais dans l'enfer, dit le colonel, et il s'éloigna.

— C'est Iachvine, répondit Vronskï à Tourovtzine; et il s'assit près d'eux à une table devenue libre.

Il but une coupe de champagne qu'on lui offrit et en demanda une bouteille. Était-ce l'influence du cercle ou du vin, mais Lévine se mit à causer avec Vronskï de l'élevage du cheval, et il se sentit tout heureux de ne plus éprouver d'hostilité envers cet homme. Il lui glissa même qu'il savait par sa femme qu'elle l'avait rencontré chez la princesse Marie Borissovna.

— Marie Borissovna, c'est une femme exquise!

dit Stépan Arkadiévitch ; et il raconta sur elle une anecdote qui fit rire tout le monde, surtout Vronskï qui riait avec tant de bonhomie que Lévine se sentait complètement réconcilié avec lui.

— Eh bien, si vous avez terminé, sortons, dit Stépan Arkadiévitch, se levant et scuriant.

VIII

En sortant de table, Lévine éprouvait en marchant une sensation particulière : ses bras se balançaient avec une régularité et une légèreté inaccoutumées. Il traversa la grande salle avec Gaguine pour se rendre dans la salle de billard. Au milieu du grand salon il rencontra son beau-père.

— Eh bien! Comment trouves-tu notre temple de l'oisiveté? dit le prince en passant son bras sous le sien. Faisons un tour.

— C'est ce que je voulais faire. C'est très intéressant à voir.

— Oui, c'est intéressant pour toi. Mon intérêt à moi est tout autre. Tu vois ce vieillard, dit-il en désignant un membre du cercle, voûté, la lèvre pendante, qui remuant à peine ses pieds en chaussures souples, venait à leur rencontre ; on dirait qu'ils sont nés comme ça, *schlupik*.

— Comment *schlupik?*

— Tu ne connais pas même ce mot! C'est un mot de cercle. Tu sais, quand on fait rouler des œufs, si on en prend beaucoup, alors c'est qu'on devient *schlupik*. Ce sera bientôt mon tour. On va au cercle, on va, et on devient *schlupik*. Oui, tu ris toi, tandis que moi je le regarde et pense que je serai bientôt *schlupik*. Tu connais le prince Tchestchenski? demanda le vieux prince; et Lévine comprit à son visage qu'il allait raconter quelque chose de très drôle.

— Non, je ne le connais pas.

— Il est très connu. Mais qu'importe. Il joue toujours au billard ici. Il y a trois ans, il n'était pas encore *schlupik* et faisait le brave et appelait les autres *schlupik*. Un soir, il arrive, et demande à notre suisse, tu le connais, Vassili, un brun, gros, qui dit souvent de bons mots... — « Eh bien, Vassili, qui est arrivé? Y a-t-il des *schlupik*? » et Vassili lui répondit : — « Oui, monsieur, vous êtes le troisième. » Eh oui, mon cher, c'est comme ça!

Tout en causant et saluant les connaissances qu'ils rencontraient, Lévine et le vieux prince traversèrent toutes les salles : le grand salon où les tables étaient déjà ouvertes et où les jeux étaient de peu d'importance ; le divan où l'on jouait aux échecs; là, Serge Ivanovitch causait avec quelqu'un ; la salle de billard où autour du canapé s'était formé un groupe très animé qui buvait du champagne : Gaguine en était.

Ils jetèrent aussi un coup d'œil dans la salle d'enfer, là, près d'une table, où était assis Iachvine, les parieurs étaient déjà massés .En tâchant de ne pas faire de bruit ils entrèrent aussi dans le sombre salon de lecture, où sous des lampes à abat-jour étaient assis un jeune homme à l'air fâché, qui prenait les revues l'une après l'autre, et un général chauve plongé dans sa lecture.

Ils allèrent aussi dans la salle que le vieux prince appelait la « Spirituelle. » Là, trois messieurs discutaient avec animation la dernière nouvelle politique.

— Prince, venez ici, tout est prêt, dit un de ses partenaires en le trouvant ; et le prince quitta Lévine.

Celui-ci prit un siège et écouta. Mais, se rappelant toutes les conversations du matin, il se sentit tout à coup envahi d'un invincible ennui. Il se leva rapidement et partit à la recherche d'Oblonski et de Tourovtzine dont la compagnie était plus gaie.

Tourovtzine était assis sur le grand canapé de la salle de billard, tenant une boisson quelconque, et Stépan Arkadiévitch causait avec Vronski près de la porte, dans un coin de la salle.

— Ce n'est pas qu'elle s'ennuie, mais l'indécision de sa situation... entendit Lévine.

Il voulut s'éloigner rapidement mais Stépan Arkadiévitch l'appela :

— Lévine!

Lévine remarqua qu'il avait les yeux humides comme il les avait toujours après avoir bu ou quand il était ému. Cette fois c'était l'un et l'autre.

— Lévine! ne t'en va pas, dit-il.

Il lui serra fortement le bras, évidemment il ne voulait pas le lâcher.

— C'est un ami sincère, peut-être le meilleur, dit-il à Vronskï. Toi aussi, tu m'es très cher et je veux que vous soyez amis, car vous êtes tous deux de braves gens.

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à nous embrasser, plaisanta Vronskï en lui tendant la main.

Lévine prit vivement la main tendue et la serra fortement en disant :

— Très heureux!

— Garçon! Une bouteille de champagne! commanda Stépan Arkadiévitch.

— Moi aussi, très heureux, dit Vronskï.

Mais malgré le désir de Stépan Arkadiévitch et le leur propre ils n'avaient rien à se dire et tous deux le sentaient.

— Tu sais qu'il ne connaît pas Anna, dit Stépan Arkadiévitch à Vronskï, et je veux à toutes forces l'amener chez elle. Allons, Lévine.

— Vraiment? dit Vronskï. Elle sera très heureuse. Je rentrerais bien à la maison, ajouta-t-il, mais Iachvine m'inquiète et je veux rester ici jusqu'à ce qu'il termine.

— Est-ce que ça va mal?

— Oui, il perd toujours. Moi seul peux le retenir.

— Eh bien, jouons une petite pyramide? Lévine, tu joueras? Allons-y. Arrange les boules, cria Stépan Arkadiévitch au marqueur.

— C'est prêt depuis longtemps, répondit le marqueur, qui déjà avait placé les boules en triangle; et pour se distraire roulait la boule rouge d'un bout du billard à l'autre.

— Eh bien! Allons.

Après la partie Vronskï et Lévine s'assirent à la table de Gaguine, et Lévine continua de jouer avec Stépan Arkadiévitch.

Vronskï tantôt était assis près de la table, entouré de connaissances qui, sans cesse, s'approchaient de lui, tantôt allait dans la salle d'enfer voir ce que faisait Iachvine. Lévine jouissait d'un repos agréable après la fatigue intellectuelle du matin. Il était content d'avoir fait la paix avec Vronskï, et il se trouvait sous une impression de tranquillité et de plaisir qui ne le quittait pas.

Quand la partie fut terminée, Stépan Arkadiévitch prit Lévine sous le bras.

— Eh bien! allons tout de suite chez Anna. Veux-tu? Hein? Elle est chez elle. Depuis longtemps je lui ai promis de t'amener. Quels plans avais-tu pour ce soir?

— Rien de particulier. J'avais promis à Sviajski

d'aller à la Société d'agriculture. Allons, si tu veux, dit Lévine.

— C'est bien, allons! Va voir si ma voiture est là, ordonna-t-il au valet.

Lévine s'approcha de la table, donna quarante roubles qu'il avait perdus, paya d'une façon quelque peu mystérieuse des dépenses connues d'un vieux valet seul, et, en balançant ses bras, traversa toute la salle, se dirigeant vers la sortie.

IX

— Faites avancer la voiture d'Oblonskï! cria le suisse d'une voix grave et mécontente.

La voiture s'avança. Tous deux y montèrent. Tant que la voiture se trouva dans la cour du cercle, Lévine continua d'éprouver l'impression de calme et de plaisir, de contentement général, qui l'avait saisi en entrant, mais dès que la voiture sortit dans la rue, dès qu'il sentit les cahots sur le pavé inégal, entendit les vociférations d'un cocher qui venait à leur rencontre, aperçut l'enseigne rouge d'un débit et d'une boutique, cette impression disparut et il se mit à réfléchir aux conséquences de ses actes et à se demander s'il faisait bien en allant chez Anna. Que dirait Kitty? Mais Stépan Arkadiévitch ne le laissait pas réfléchir et s'il devinait son doute il le dissipa.

— Comme je suis heureux, dit-il, que tu fasses

sa connaissance ! Dolly le désirait depuis longtemps. Lvov vient chez elle. Bien que ce soit ma sœur, continua Stépan Arkadiévitch, je puis dire, la main sur la conscience, que c'est une femme remarquable. Tu la verras. Sa situation est très pénible, surtout maintenant...

— Pourquoi surtout maintenant?

— On a entamé des pourparlers avec son mari en vue du divorce. Il consent, mais il y a des difficultés à cause du fils; et cette affaire qui devrait être terminée il y a longtemps traîne depuis trois mois. Dès que le divorce sera prononcé, elle épousera Vronskï. Comme c'est stupide, ces diverses coutumes de mariage! « Isaïe, réjouis-toi ! » auxquelles personne ne croit et qui entravent le bonheur des hommes! Ainsi après, leur situation sera nette comme la tienne et la mienne.

— En quoi donc consiste la difficulté ? demanda Lévine.

— Oh ! c'est une histoire longue et ennuyeuse ! Tout cela chez nous est si compliqué. Mais, en attendant le divorce, elle habite Moscou où tout le monde les connaît. Elle est là depuis trois mois, ne va nulle part, ne voit aucune femme, sauf Dolly, parce que, comprends-tu, elle ne veut pas qu'on vienne chez elle comme si on lui faisait une grâce. Cette sotte de princesse Barbe, elle-même, l'a quittée, trouvant sa société compromettante. Dans une pareille situation, toute autre femme ne

saurait que faire, tandis qu'elle, tu verras comment elle a arrangé sa vie, combien elle est calme et digne. — A gauche de la petite rue, en face de l'église! — cria Stépan Arkadiévitch au cocher en se penchant à la portière. Ouf! qu'il fait chaud! dit-il, ouvrant davantage sa pelisse déboutonnée, malgré douze degrés de froid.

— Mais elle a une fille; elle doit s'en occuper, dit Lévine.

— Tu as l'air de te représenter la femme uniquement comme une couveuse : si elle s'occupe, ce ne peut être que des enfants, dit Stépan Arkadiévitch. Non, elle élève très bien sa fille, je crois, mais elle n'en parle jamais. Elle travaille, elle écrit. Je vois que tu souris, mais tu as tort. Elle écrit un livre pour les enfants et elle n'en parle à personne; elle ne l'a lu qu'à moi et j'ai donné le manuscrit à Vorkouiev... tu sais, cet éditeur... Lui-même écrit, donc il s'y connaît, eh bien, il m'a dit que c'était un livre remarquable. Mais tu vas penser que c'est un bas-bleu? Nullement! Avant tout c'est une femme de cœur, tu verras. Maintenant, elle a chez elle une jeune Anglaise et elle s'occupe de toute sa famille...

— Une œuvre philanthropique?

— Ah! tu as la manie de chercher la petite bête. Ce n'est pas de la philanthropie, c'est une question de cœur. Chez eux, c'est-à-dire chez Vronskï, il y avait un entraîneur anglais, un homme très ca-

pable mais alcoolique. Il a bu jusqu'au delirium tremens et la famille est restée sans rien. Elle leur est venue en aide et s'y est tellement intéressée qu'elle a fini par prendre toute la famille à sa charge. Mais elle ne fait pas cela d'une façon hautaine... par l'argent... Elle prépare elle-même les garçons pour qu'ils entrent dans une école russe, et elle a pris la petite fille avec elle... Mais tu la verras.

La voiture entra dans la cour. Stépan Arkadiévitch sonna très fort près du perron devant lequel attendait un traîneau.

Sans demander au domestique qui vint ouvrir si madame était chez elle, Stépan Arkadiévitch entra dans le vestibule. Lévine le suivait se demandant de plus en plus s'il agissait bien ou mal. Il s'aperçut dans une glace ; il vit qu'il était rouge, mais il était convaincu de n'être pas ivre, et il monta l'escalier couvert d'un tapis, derrière Stépan Arkadiévitch. En haut, celui-ci demanda au valet qui était chez Anna Arkadievna. Le valet répondit que c'était M. Vorkouiev.

— Où sont-ils?

— Dans le cabinet de travail.

Ils traversèrent la petite salle à manger aux murs sombres, boisés, et entrèrent, marchant sur un tapis moelleux, dans le cabinet, demi-obscur, éclairé par une seule lampe à abat-jour sombre. Une autre lampe à réflecteur brûlait près du mur, éclairant un portrait de femme, auquel Lévine,

malgré lui, fit attention. C'était le portrait d'Anna fait en Italie par Mikhaïlov. Pendant que Stépan Arkadiévitch contournait la jardinière et que cessait la conversation, Lévine regardait sans pouvoir s'en détacher, le portrait qui semblait sortir du cadre. Il oubliait même où il était et sans écouter ce qu'on disait, il ne pouvait détourner ses regards de cet admirable portrait. Ce n'était pas un tableau, c'était une belle créature vivante, aux cheveux noirs ondulés, les épaules et les bras nus; un demi-sourire pensif glissait sur les lèvres ombrées d'un léger duvet; elle le regardait d'un air triomphant. Elle n'était pas vivante, uniquement parce qu'elle était plus belle que ne peut l'être une personne vivante.

— Je suis très heureuse, lui disait soudain près de lui cette même femme dont il admirait le portrait.

Anna s'avançait à sa rencontre quittant la jardinière, et Lévine aperçut dans la demi-obscurité du cabinet la femme du portrait en robe bleu foncé, mais dans une autre pose, avec une autre expression, mais avec autant de beauté qu'en avait exprimé l'artiste. En réalité, la femme vivante était moins éclatante, mais en revanche, il y avait en elle quelque chose de nouveau, d'attirant, qui ne se trouvait pas dans le portrait.

X

Elle se leva à sa rencontre sans cacher sa joie de le voir, et dans la façon dont elle lui tendit sa main petite, énergique, le présenta à Vorkouiev, et lui indiqua la jolie fillette rousse, qui travaillait, assise, et qu'elle appelait sa pupille, Lévine remarqua l'aisance agréable d'une femme du grand monde toujours maîtresse d'elle-même et naturelle.

— Je suis très, très heureuse, répéta-t-elle, et pour Lévine ces paroles prirent une signification particulière. Je vous connais depuis longtemps et vous estime, et pour votre amitié avec Stiva et à cause de votre femme. Je l'ai très peu vue mais elle m'a laissé l'impression d'une fleur charmante, je dis bien une fleur, et voilà qu'elle sera bientôt maman...

Elle parlait aisément, sans se hâter, regardant

tour à tour Lévine et son frère. Lévine en était agréablement impressionné, et aussitôt il se sentit avec elle aussi à l'aise, aussi bien, que s'il l'eût connue depuis longtemps.

— Nous nous sommes installés avec Ivan Pétrovitch, dans le cabinet d'Alexis, répondit-elle à la question de Stépan Arkadiévitch qui demandait si l'on pouvait fumer, précisément pour fumer.

Et regardant Lévine, au lieu de lui demander s'il fumait, elle attira un porte-cigarettes d'écaille et y prit une cigarette.

— Comment vas-tu aujourd'hui? lui demanda son frère.

— Pas mal; seulement les nerfs comme toujours.

— N'est-ce pas qu'il est extraordinairement beau? dit Stépan Arkadiévitch, remarquant que Lévine examinait le portrait.

— Je n'ai jamais vu portrait mieux réussi.

— La ressemblance est extraordinaire, opina Vorkouiev.

Lévine passa son regard du portrait à l'original. Un éclat particulier éclaira le visage d'Anna pendant qu'elle sentit son regard fixé sur elle. Lévine rougit et, pour cacher sa gêne, voulut lui demander s'il y avait longtemps qu'elle avait vu Daria Alexandrovna. Mais au même moment Anna se mit à parler.

— Nous causions à l'instant, Ivan Petrovitch et

moi, des derniers tableaux de Vastchenkov. Les avez-vous vus?

— Oui, je les ai vus, répondit Lévine.

— Mais, pardon, je vous ai interrompu. Vous vouliez dire...

Lévine lui demanda si elle avait vu Dolly depuis longtemps.

— Elle est venue chez moi hier. Elle est très mécontente du lycée à cause de Gricha ; le professeur de latin s'est montré, paraît-il, injuste envers lui.

— Oui, j'ai vu les tableaux, ils ne m'ont pas plu énormément, dit Lévine, revenant à la conversation entamée par Anna.

Lévine parlait maintenant tout autrement que le matin. Chaque mot qu'il échangeait avec elle prenait pour lui une signification particulière ; il lui était agréable de causer avec elle et encore plus de l'écouter.

Anna causait non seulement d'une façon naturelle et intelligente, mais avec une certaine négligence, n'attribuant aucune valeur à ses idées et donnant un grand prix aux pensées de son interlocuteur.

La conversation s'engagea sur la nouvelle tendance artistique, sur une nouvelle illustration de la Bible due à un peintre français. Vorkouiev accusait le peintre d'un réalisme poussé jusqu'à la grossièreté ; Lévine disait que les Français avaient poussé la convention dans l'art plus loin qu'aucun

autre peuple, et leur faisait un mérite de retourner au réalisme. Du fait seul qu'ils ne mentaient plus, ils voyaient de la poésie.

Jamais encore aucune de ses réflexions intellectuelles n'avait fait à Lévine autant de plaisir que celle-ci. Le visage d'Anna s'éclaira dès qu'elle eut apprécié cette pensée. Elle se mit à rire.

— Je ris, dit-elle, comme on rit devant un portrait très ressemblant. Ce que vous avez dit caractérise parfaitement l'art français contemporain, la peinture et même la littérature, Zola, Daudet. Mais peut-être en est-il toujours ainsi, quand on représente ses conceptions par des figures inventées, conventionnelles ; toutes les combinaisons exprimées on a assez des figures inventées et on revient aux figures plus naturelles, plus vraies.

— C'est tout à fait exact! dit Vorkouiev.

— Alors vous étiez au club? demanda-t-elle à son frère.

« Oui, oui, voilà la femme ! » pensa Lévine, s'oubliant et regardant obstinément son beau visage, immobile, qui tout à coup avait changé d'expression. Lévine n'entendait pas ce qu'elle disait, penchée vers son frère, mais il était frappé de ce changement d'expression. Son visage si beau dans son calme exprimait soudain une curiosité étrange, de la colère et de l'orgueil. Cela ne dura qu'une minute. Elle cligna des yeux, comme si elle cherchait à se rappeler quelque chose.

— D'ailleurs, ce n'est intéressant pour personne, dit-elle, et s'adressant à l'Anglaise :

— PLEASE ORDER THE TEA IN THE DRAWING-ROOM.

La fillette se leva et sortit.

— Eh bien! a-t-elle été reçue à l'examen? demanda Stépan Arkadiévitch.

— Brillamment. C'est une fillette très capable, et d'un caractère charmant.

— Tu finiras par l'aimer mieux que la tienne.

— On voit bien que c'est un homme qui parle. Dans l'amour, le plus et le moins n'existent pas. J'aime ma fille d'un certain amour, celle-ci d'un autre.

— Je disais à Anna Arkadievna que si elle mettait un centième de l'énergie qu'elle consacre à l'éducation de cette Anglaise, à l'œuvre générale de l'instruction des enfants russes, elle ferait une œuvre grande et utile, dit Vorkouiev.

— Peut-être, mais je ne peux pas. Le comte Alexis Kyrilovitch m'encourage beaucoup (en prononçant les mots *comte Alexis Kyrilovitch*, elle regarda timidement et involontairement Lévine, qui répondit par un regard respectueux et approbateur) à m'occuper des écoles, à la campagne. J'y suis allée quelquefois. Les enfants sont charmants; mais je n'ai jamais pu m'intéresser à cette œuvre. Vous dites l'énergie. L'énergie est basée sur l'amour, et l'amour ne se commande pas. Par

exemple, cette fillette, je l'aime, je ne sais moi-même pourquoi.

De nouveau elle regarda Lévine, et son sourire, et son regard, tout lui disait que ses paroles s'adressaient à lui seul, qu'elle n'estimait que son opinion et qu'ils se comprenaient.

— Je vous comprends parfaitement, dit Lévine. Pour l'école, et, en général, pour les institutions de cette sorte, on ne peut agir avec son cœur, et c'est pourquoi, à mon avis, ces institutions philanthropiques donnent toujours de si maigres résultats.

Elle se tut, puis, souriant :

— Oui, oui, confirma-t-elle. Je ne pourrai jamais. JE N'AI PAS LE CŒUR ASSEZ LARGE pour aimer un asile plein de fillettes très sales. CELA NE M'A JAMAIS RÉUSSI. Il y a tant de femmes qui se sont fait de cela une POSITION SOCIALE. D'autant plus maintenant, ajouta-t-elle avec une expression de tristesse et de confusion, s'adressant en apparence à son frère, mais en réalité ne parlant qu'à Lévine. Même maintenant, alors que j'ai tant besoin d'une occupation quelconque, je ne puis pas. Et, tout à coup, elle fronça les sourcils (Lévine comprit qu'elle s'en voulait de parler d'elle-même) puis changea de conversation.

— Je sais, dit-elle à Lévine, que vous êtes un mauvais citoyen, et je vous ai toujours défendu autant que je l'ai pu.

— Et comment m'avez-vous défendu?

— Selon les attaques. Mais, ne voulez-vous pas de thé?

Elle se leva et prit un livre relié en maroquin.

— Donnez-le-moi, Anna Arkadievna, dit Vorkouiev, désignant le livre; c'est une belle chose.

— Non, c'est très mauvais.

— Je lui en ai parlé, dit Stépan Arkadiévitch à sa sœur en désignant Lévine.

— C'est le tort que tu as eu; mes écrits sont comme ces paniers et ces sculptures, faits dans les prisons, que me vendait parfois Lise Merkhalov. C'était elle qui était chargée des prisonniers dans cette société, dit-elle s'adressant à Lévine, et ces malheureux faisaient des miracles de patience.

Lévine reconnut encore un nouveau trait du caractère de cette femme qui lui plaisait si extraordinairement. Outre l'esprit, la grâce, la beauté, elle était encore très sérieuse. Elle ne voulait pas lui cacher l'état pénible de sa situation. Après avoir prononcé ces paroles, elle soupira et son visage s'immobilisa dans une expression sévère. Ainsi, elle était encore plus belle. Ce n'était plus cette expression d'éclat et de bonheur rayonnant, fixée par le peintre sur son portrait. Lévine regarda encore une fois le portrait et son visage, quand, prenant son frère par le bras, elle passa sous la haute porte, et il ressentit pour elle une tendresse et une pitié dont lui-même s'étonna.

Elle demanda à Lévine et à Vorkouiev de passer au salon, et elle-même resta à causer avec son frère. « Du divorce, de Vronskï, de ce qu'il fait au cercle, de moi? » pensait Lévine; et il était si ému à la pensée de ce qu'elle pouvait dire à Stépan Arkadiévitch qu'il n'entendit pas ce que lui disait Vorkouiev des grandes qualités du roman écrit par Anna Arkadievna pour les enfants.

Pendant le thé, la conversation se poursuivit, également intéressante et agréable. Non seulement il n'était pas nécessaire de chercher des sujets de conversation, mais on sentait qu'on n'avait pas assez de temps pour dire tout ce qu'on voulait et qu'on se retenait malgré soi pour écouter l'autre. Et tout ce qu'ils disaient, non seulement Anna, mais Vorkouiev, et Stépan Arkadiévitch, tout, prenait pour Lévine, grâce à son attention et à ses observations, une signification particulière.

Tout en écoutant la conversation, Lévine ne cessait d'admirer sa beauté, son instruction, et en même temps sa simplicité et sa bonté. Il écoutait, et tout le temps ne pensait qu'à elle, à sa vie intérieure, tâchant de deviner ses sentiments. Lui qui, auparavant, la jugeait si sévèrement, maintenant, par une étrange association d'idées, la justifiait et en même temps la plaignait, et il craignait que Vronskï ne sût pas la comprendre.

A onze heures, quand Stépan Arkadiévitch se

leva pour prendre congé (Vorkouiev était déjà parti), il sembla à Lévine qu'ils venaient à peine d'arriver. Avec regret il se leva aussi.

— Au revoir, lui dit-elle, en retenant sa main, et le regardant dans les yeux d'un air attirant. Je suis très heureuse que la glace soit rompue... Elle cligna des yeux. Dites à votre femme que je l'aime comme auparavant, et que si elle ne peut me pardonner ma situation, je lui souhaite alors de ne me la pardonner jamais. Pour cela il lui faudrait souffrir tout ce que j'ai souffert, que Dieu l'en préserve.

— Certainement... je le lui dirai..., balbutia Lévine en rougissant.

XI

« Quelle femme charmante, admirable et malheureuse! » pensait Lévine, en sortant dans la rue avec Stépan Arkadiévitch.

— Eh bien! que t'avais-je dit? fit Stépan Arkadiévitch voyant Lévine complètement gagné.

— Oui, répondit-il pensivement, une femme extraordinaire; non seulement parce qu'elle est très intelligente, mais parce qu'elle a du cœur. C'est vraiment dommage!

— Enfin, Dieu merci, tout s'arrangera bientôt! C'est bien. A l'avenir ne juge pas sans connaître, lui dit Stépan Arkadiévitch ouvrant la portière de la voiture... Au revoir, nous ne suivons pas le même chemin.

Sans cesser de penser à Anna, se rappelant les propos les plus simples qu'ils avaient échangés, revoyant, sans en omettre un détail, les dernières

expressions de son visage, comprenant de mieux en mieux sa situation et la prenant en pitié, Lévine se trouva chez lui.

En rentrant chez lui, Lévine apprit de Kouzma que Catherine Alexandrovna se portait bien, que ses sœurs venaient de la quitter, et trouva deux lettres. Il les lut dans l'antichambre pour s'en débarrasser tout de suite. L'une était de Sokolov, son intendant. Celui-ci écrivait qu'on ne pouvait vendre le froment, vu qu'on n'en trouvait que cinq roubles cinquante, et qu'il n'y avait où prendre de l'argent. L'autre, était de sa sœur. Elle lui reprochait de n'avoir pas encore arrangé ses affaires.

« Eh bien, on vendra pour cinq roubles cinquante si on n'en trouve pas davantage! » se dit aussitôt Lévine, résolvant avec une facilité extraordinaire une question qui le matin même lui avait paru si difficile.

« C'est incroyable, ici tout le temps est pris, » pensa-t-il en lisant la seconde lettre. Il se sentait coupable envers sa sœur de n'avoir pas encore fait ce qu'elle lui avait demandé.

« Aujourd'hui, je ne suis pas allé au tribunal, c'est vrai, mais je n'avais pas une minute », et décidant de s'en occuper sans faute le lendemain, il alla trouver sa femme.

En s'y rendant Lévine se remémora rapidement toute sa journée. Tous les événements du jour se résumaient en conversations qu'il avait écoutées, et auxquelles il avait pris part; et toutes portaient sur des sujets dont il ne se fût point occupé, s'il eût été seul à la campagne. Cependant, elles étaient intéressantes, même toutes étaient très bonnes. Il n'y avait que deux anicroches : ce qu'il avait dit du brochet, et puis encore quelque chose qui n'était *pas ça* dans la sympathie qu'il éprouvait pour Anna.

Lévine trouva sa femme triste et ennuyée.

Le dîner des trois sœurs avait été très gai, mais ensuite on l'avait attendu, attendu, et tout le monde s'était assombri; enfin les sœurs étaient parties laissant Kitty seule.

— Et toi, qu'as tu fait? lui demanda-t-elle, le regardant droit dans ses yeux qui brillaient d'un éclat inquiétant. Mais pour ne pas l'empêcher de tout dire, elle dissimula son attention et, avec un sourire approbateur, écouta le récit de sa soirée.

— J'ai été très heureux de rencontrer Vronskï. Je me suis senti très à l'aise devant lui; j'ai été très simple. Tu comprends que désormais je ferai mon possible pour l'éviter, mais je suis très heureux que le malaise soit passé, dit-il, et se rappelant que, *pour l'éviter*, il était allé aussitôt chez Anna, il rougit... Voilà, nous disons que le peuple boit, je ne sais qui boit davantage du peuple ou de notre so-

ciété; le peuple, lui, boit aux jours de fête, mais...

Kitty ne s'intéressait nullement à la beuverie du peuple. Elle avait remarqué sa rougeur et désirait en savoir la cause.

— Eh bien, après, où es-tu allé?

— Stiva m'a beaucoup prié d'aller voir Anna Arkadievna.

En disant ces mots, Lévine rougit encore davantage et l'incertitude de bien ou de mal agir qu'il avait éprouvée en allant chez Anna fut définitivement dissipée : il savait maintenant qu'il n'aurait pas dû y aller.

Au nom d'Anna, les yeux de Kitty brillèrent d'un éclat particulier, mais faisant un effort sur elle-même, elle cacha son émotion et dit seulement : Ah!

— Je pense que tu n'en seras pas fâchée? Stiva me l'a demandé si instamment et Dolly le désirait, continua Lévine.

— Nullement, dit-elle, mais dans son regard il lut une tension dont il n'augura rien de bon.

— C'est une femme charmante, très malheureuse et très belle, dit-il, et il parla des occupations d'Anna et répéta ce qu'elle l'avait chargé de lui dire.

— Sans doute, elle est très malheureuse, dit Kitty, quand il s'arrêta... De qui les lettres?

Il lui répondit, et trompé par son ton calme il alla se déshabiller.

Quand il revint, il trouva Kitty à la même place.

Il s'approcha d'elle, elle le regarda et se mit à sangloter.

— Quoi? Qu'as-tu? demanda-t-il, sachant d'avance de quoi il s'agissait.

— Tu t'es amouraché de cette vilaine femme; elle t'a séduit; je l'ai vu à tes yeux... oui; et il n'en saurait être autrement... Tu as bu au cercle, tu as joué et ensuite tu es allé chez qui? Non, partons d'ici... Demain, je partirai...

Lévine eut beaucoup de peine à calmer sa femme, enfin elle s'apaisa quand il lui avoua que les sentiments d'attendrissement unis au vin l'avaient troublé et qu'il avait subi les ruses d'Anna, mais que dorénavant il l'éviterait. Une chose qu'il reconnaissait plus sincèrement, c'était qu'en vivant si longtemps à Moscou, où il ne faisait que causer, boire et manger, il devenait presque idiot. Ils causèrent ainsi jusqu'à trois heures du matin; alors seulement la réconciliation fut assez complète pour qu'ils pussent s'endormir.

XII

Après avoir reconduit ses hôtes, Anna se mit à marcher d'un bout à l'autre de la chambre. Bien qu'inconsciemment (comme elle le faisait ces derniers temps avec tous les jeunes gens), toute la soirée, elle avait fait son possible pour plaire à Lévine, et elle savait avoir atteint son but, autant que cela est possible avec un honnête homme marié, après une seule rencontre; en outre, Lévine lui avait plu beaucoup (malgré les différences qui existaient entre Vronskï et Lévine, en sa qualité de femme, elle voyait en tous deux les traits communs qui expliquaient que Kitty eût pu être amoureuse de l'un et de l'autre); cependant dès qu'il fut sorti elle cessa de penser à lui.

Une seule pensée, sous diverses formes, la poursuivait :

« Si j'agis ainsi sur les autres, sur cet homme

honnête qui aime sa famille, pourquoi lui, est-il si indifférent à mon égard?... Non, pas indifférent, il m'aime, je le sais... mais quelque chose de nouveau nous sépare maintenant. Pourquoi n'est-il pas là de toute la soirée? Il m'a fait dire par Stiva qu'il ne pouvait pas quitter Iachvine, qu'il devait surveiller son jeu? Mais est-ce donc un enfant, ce Iachvine?... Admettons que ce soit vrai, il ne ment pas... dans cette vérité il y a autre chose... Il est content de l'occasion de me montrer qu'il a d'autres devoirs... Je le sais, j'en conviens... mais pourquoi me le prouver? Il veut me montrer que son amour pour moi ne doit pas porter atteinte à sa liberté. Mais ce ne sont pas des preuves qu'il me faut, c'est de l'amour... Il devrait comprendre combien cette vie à Moscou m'est pénible! Est-ce que je vis? Je ne vis pas. J'attends le dénouement qui s'éloigne... Pas encore de réponse!... Et Stiva dit qu'il ne peut aller chez Alexis Alexandrovitch... Moi, je ne puis pas lui écrire; je ne puis rien faire, rien commencer, rien changer... Je reste là, j'attends, en inventant des passe-temps : cette famille anglaise, la littérature, la lecture, mais tout cela ce n'est qu'une tromperie, quelque chose comme la morphine... Il devrait avoir pitié de moi », se disait-elle sentant dans ses yeux des larmes de pitié pour elle-même.

Elle entendit le coup de sonnette sec de Vronskï. Hâtivement elle essuya ses larmes, s'assit près de

la lampe et ouvrit un livre, feignant d'être calme. Il fallait lui montrer du mécontentement pour ce fait de n'être pas rentré comme il l'avait promis, mais seulement du mécontentement, pas de la douleur, et, principalement, ne pas inspirer de pitié. Elle pouvait avoir pitié d'elle-même, lui pas.

Elle ne voulait pas lutter; elle lui reprochait de ne pas vouloir la lutte, et involontairement elle-même se mettait en posture de lutter.

— Eh bien! tu ne t'es pas ennuyée? lui demanda-t-il, l'air animé et joyeux, en s'approchant d'elle. Quelle terrible passion que le jeu!

— Non, je ne me suis pas ennuyée. Du reste, depuis longtemps j'ai appris à ne pas m'ennuyer. Stiva est venu avec Lévine.

— Oui, ils voulaient venir dès ce soir. Eh bien, comment trouves-tu Lévine? demanda-t-il, s'asseyant près d'elle.

— Très bien. Il n'y a pas longtemps qu'ils sont partis. Et que fait Iachvine?

— Il avait gagné dix-sept mille roubles; je lui conseillais de partir, il y consentait presque, mais il retourna au jeu et perdit.

— Alors, pourquoi es-tu resté? demanda-t-elle tout à coup levant les yeux sur lui.

L'expression de son visage était hostile et froide.

— Tu as dit à Stiva que tu restais pour surveiller Iachvine, cependant tu l'as quitté!...

La même expression de froide préparation à la lutte parut également sur son visage.

— Primo, je ne l'ai chargé d'aucune commission; secundo, je ne mens jamais; et enfin, je suis resté parce que je l'ai voulu; dit-il en fronçant les sourcils. Anna! pourquoi, pourquoi? fit-il après un moment de silence, se penchant vers elle, et lui tendant sa main ouverte, pour qu'elle y mît la sienne.

Elle était heureuse de cet appel à la tendresse, mais une force mauvaise ne lui permit pas de s'abandonner à ce sentiment; on eût dit que les conditions de la lutte ne lui permettaient pas de se soumettre.

— Cela se comprend : tu as voulu rester, et tu es resté. Tu fais tout ce que tu veux... mais pourquoi me le dis-tu? Pourquoi? dit-elle s'enflammant de plus en plus. Est-ce que quelqu'un discute tes droits? Mais si tu veux avoir raison, eh bien, soit!

Sa main se ferma. Il se recula, et l'expression de son visage devint encore plus hostile.

— Pour toi ce n'est que de l'obstination, dit-elle le regardant fixement et trouvant tout d'un coup un nom à cette expression du visage qui l'agaçait. Oui, précisément de l'obstination. Pour toi il ne s'agit que de savoir si tu resteras vainqueur dans la lutte contre moi, et pour moi...

De nouveau, elle ressentit de la pitié pour elle-même et faillit pleurer.

— Si tu savais ce que c'est pour moi, quand je sens, comme maintenant, que tu m'es hostile, oui, précisément hostile... Si tu savais ce que c'est pour moi? Si tu savais combien en ce moment je suis prête à un terrible malheur, je le crains moi-même... Et elle se détourna, cachant ses sanglots.

— Mais pourquoi pleures-tu? dit-il effrayé de ce désespoir; et se penchant de nouveau vers elle il lui prit la main, et l'embrassa. — Pourquoi? Est-ce que je cherche des distractions en dehors de la maison? Est-ce que je n'évite pas la société des femmes?

— Sans doute, dit-elle.

— Eh bien, dis-moi ce que je dois faire pour que tu sois tranquille? Je suis prêt à faire tout pour que tu sois heureuse, dit-il touché de son désespoir. Alors que ne ferais-je pas pour te délivrer d'un chagrin comme celui que tu éprouves maintenant, Anna?

— Rien, rien, dit-elle, je ne le sais pas moi-même... Peut-être la vie isolée, les nerfs... N'en parlons plus... Comment se sont passées les courses? tu ne me l'as pas raconté, demanda-t-elle tâchant de cacher le triomphe de la victoire.

Il se fit servir à souper et se mit à lui raconter des détails sur les courses, mais à son ton, à ses regards qui devenaient de plus en plus froids, elle voyait qu'il ne lui pardonnait pas sa victoire, et que le sentiment d'obstination contre lequel elle

luttait, se montrait de nouveau en lui. Il était plus froid avec elle qu'auparavant, comme s'il regrettait de s'être soumis. Et elle, se rappelant les paroles qui lui avaient valu la victoire : « Je suis prête à un terrible malheur, je le crains moi-même... » comprit que cette arme était dangereuse et ne pouvait servir une deuxième fois. Elle sentit qu'à côté de l'amour qui les unissait, s'établissait un esprit malin de lutte qu'elle ne pouvait chasser du cœur de Vronskï et encore moins du sien.

XIII

Il n'existe pas de conditions auxquelles l'homme ne puisse s'habituer, surtout s'il voit que tous ceux qui l'entourent vivent de la même façon.

Trois mois auparavant, Lévine n'aurait pu croire qu'il pourrait s'endormir tranquille, dans les conditions où il se trouvait actuellement. Il n'aurait pu croire qu'en menant une vie absurde, inerte, dispendieuse pour ses moyens, une vie de beuverie (il ne pouvait appeler autrement ce qui s'était passé au cercle), avec des relations faussement amicales avec l'homme jadis aimé par sa femme, et sa visite encore plus absurde chez une femme qu'il ne pouvait qualifier autrement que de perdue, par laquelle il s'était laissé séduire, attristant par cela même sa propre femme; il n'aurait pu croire qu'il lui fût possible, dans ces conditions, de s'endormir tranquillement. Néanmoins, sous l'influence

de la fatigue, de l'insouciance et du vin, il s'endormit profondément et tranquillement.

A cinq heures du matin, le grincement de la porte qui s'ouvrait, l'éveilla. Il se dressa brusquement et regarda autour de lui. Kitty n'était pas près de lui, mais, de l'autre côté de la cloison, il y avait de la lumière, et il entendit ses pas.

— Quoi! Qu'y a-t-il? Kitty, qu'y a-t-il? prononça-t-il à demi endormi.

— Rien, répondit-elle, paraissant dans la chambre la bougie à la main. Je me suis sentie un peu mal à l'aise, ajouta-t-elle avec un sourire particulier et charmant.

— Quoi! Est-ce que cela commence? demanda-t-il d'un ton quelque peu effrayé. Il faut envoyer chercher le médecin. Et il se mit à s'habiller hâtivement.

— Non, non, fit-elle en souriant et le retenant par la main. Ce n'est sûrement rien; c'était un simple malaise, c'est déjà passé.

Elle s'approcha du lit, éteignit la bougie, se recoucha et se tint tranquille. Lévine était inquiet du silence de sa respiration qu'elle semblait retenir, et surtout de son expression particulièrement tendre, et de l'excitation avec laquelle en se montrant dans la chambre elle lui avait dit : « rien » ; néanmoins, il avait un tel sommeil, qu'il se rendormit aussitôt.

Ce ne fut qu'après qu'il se rappela la douceur de

sa respiration, et comprit tout ce qui s'était passé dans sa chère âme pendant que sans bouger, dans l'attente de l'événement le plus grand de la vie d'une femme, elle était couchée près de lui.

A sept heures, il fut éveillé par le contact de sa main sur son épaule. Elle paraissait lutter entre le regret de l'éveiller, et le désir de causer avec lui.

— Kostia, ne t'effraye pas... Ce n'est rien... mais il me semble... Il faut envoyer chercher Élisabeth Petrovna.

De nouveau la bougie était allumée. Elle était assise sur le lit, et tenait à la main un tricot, ouvrage qui l'occupait ces derniers jours.

— Je t'en prie, ne t'effraye pas. Ce n'est rien. Je n'ai pas peur, dit-elle en voyant son visage effrayé; et elle serra sa main contre sa poitrine, puis la porta à ses lèvres.

Lévine se leva hâtivement, plein d'épouvante, et ne la quittant pas des yeux. Il endossa sa robe de chambre, et s'arrêta, toujours la regardant. Il fallait agir, mais il ne pouvait détacher d'elle son regard. Lui qui aimait tant son visage, lui qui connaissait si bien l'expression de son regard ne l'avait jamais vue ainsi. Comme il se trouvait ignoble et misérable au souvenir du chagrin qu'il lui avait causé la veille, en la voyant maintenant: son visage coloré, entouré de ses cheveux fins qui sortaient du bonnet de nuit, brillait de joie et de résolution.

Si naturel et si égal que fût le caractère de Kitty, Lévine était cependant frappé de ce qu'il voyait maintenant, quand tout ce qui enveloppait cette âme était enlevé, et que le fond même de son âme resplendissait à ses yeux. Et dans cette simplicité, dans cette nudité, celle qu'il aimait était encore plus pure.

Elle le regardait en souriant, mais tout d'un coup ses sourcils tremblèrent. Elle leva la tête, se rapprocha vivement de lui, le prit par le bras et se serra contre lui, l'enveloppant de son souffle brûlant. Elle souffrait et paraissait se plaindre de ses souffrances.

Au premier moment, par habitude, il se crut coupable; mais le regard si tendre de Kitty disait que non seulement elle ne lui reprochait rien, mais qu'elle l'aimait. « Si ce n'est moi, alors quel est le coupable? » pensa-t-il involontairement, cherchant pour le punir l'auteur de ses souffrances. Mais il ne trouvait pas. Elle souffrait, se plaignait, mais triomphait de ses souffrances, s'en réjouissait, les aimait. Il voyait que dans son âme se passait quelque chose de très beau, mais quoi? Il ne pouvait le comprendre. C'était au-dessus de sa compréhension.

— J'ai fait prévenir maman; toi, va plus vite chercher Élisabeth Petrovna... Kostia, ce n'est rien, c'est passé!

Elle s'éloignait de lui et souriait :

— Eh bien! maintenant, va. Voici Pacha qui vient. Je vais mieux.

Et, à son étonnement, Lévine la vit prendre son tricot qu'elle avait apporté pour la nuit, et se mettre à tricoter.

Pendant que Lévine sortait par une porte, il entendit la femme de chambre entrer par l'autre. Il s'arrêta et entendit Kitty donner des ordres détaillés à la femme de chambre et se mettre avec elle à déplacer le lit.

Il s'habilla et, pendant qu'on attelait, car il n'y avait pas encore de fiacres, il retourna dans la chambre à coucher, moins sur la pointe des pieds que sur des ailes, lui semblait-il.

Deux bonnes, avec prudence, déplaçaient quelque chose dans la chambre à coucher. Kitty marchait, tricotait rapidement et donnait des ordres.

— Je vais tout de suite chez le docteur. On a déjà envoyé chez Élisabeth Petrovna, mais j'y passerai moi-même. Faut-il encore autre chose?... Oui, prévenir Dolly.

Elle le regardait avidement, n'écoutant pas ce qu'il lui disait.

— Oui, oui, va, prononça-t-elle en fronçant les sourcils et faisant un geste de la main.

Il était déjà dans le salon quand un gémissement plaintif, qui s'éteignit aussitôt, arriva de la chambre à coucher. Il s'arrêta un moment sans pouvoir comprendre.

« Oui, c'est elle! » se dit-il; et se prenant la tête à deux mains, il courut en bas.

« Seigneur Dieu, ayez pitié de nous! Seigneur ayez pitié! » Il répétait ces mots qui, tout d'un coup, lui étaient venus en tête. Et lui, cet incrédule, ne répétait pas ces paroles uniquement des lèvres. En ce moment, il savait que tous ses doutes et cette impossibilité de croire qu'il ressentait ne l'empêchaient nullement de s'adresser à Dieu. Maintenant tout cela, comme une poussière, tombait de son âme. A qui donc pouvait-il s'adresser, sinon à Celui entre les mains de qui il sentait son âme et son amour ?

Le cheval n'était pas encore attelé; mais sentant ses forces physiques se décupler en même temps que son désir de faire ce qu'il fallait, pour ne pas perdre un seul instant, sans attendre la voiture, il sortit à pied et ordonna à Kouzma de le rejoindre.

Au coin de la rue il croisa un attelage de nuit qui se hâtait. Dans le petit traîneau était assise Élisabeth Petrovna, en manteau de velours, emmitouflée de châles. « Grâce à Dieu! Grâce à Dieu! » prononça-t-il en la reconnaissant avec joie. Sans même faire arrêter le cocher, il courut à côté du traîneau.

— Alors c'est commencé depuis deux heures, pas plus? Allez chez Pierre Dmitritch, mais ne le pressez pas et prenez de l'opium à la pharmacie.

— Ainsi, vous pensez que tout ira bien ?

« Seigneur Dieu ayez pitié de nous! » prononça Lévine en apercevant son cheval qui sortait de la porte cochère. Il bondit dans le traîneau, s'installa à côté de Kouzma et ordonna de filer chez le docteur.

XIV

Le docteur n'était pas encore levé. « Il s'est couché tard et a ordonné de ne pas l'éveiller, mais il ne tardera pas à se lever », dit le valet qui essuyait un verre de lampe et paraissait très attentif à cette besogne. Cette attention du valet pour le verre et son indifférence pour l'événement qui se passait chez lui, étonna d'abord Lévine. Mais en y réfléchissant il comprit que personne ne savait et n'était obligé de connaître ses sentiments, et que, par conséquent, il fallait agir avec calme et persévérance pour percer cette muraille d'indifférence et atteindre son but; « ne pas se hâter et ne rien négliger », se dit Lévine, se sentant un surcroît de forces et d'attention pour ce qu'il fallait faire.

Apprenant que le docteur n'était pas encore levé, entre plusieurs plans qui se présentaient à lui, Lévine s'arrêta au suivant : Kouzma irait avec un

mot chez un autre médecin, lui-même se rendrait à la pharmacie prendre l'opium, et si, à son retour, le docteur n'était pas encore levé, alors par l'argent ou par la force il obligerait le valet à éveiller son maître.

Dans la pharmacie, un aide, maigre, avec autant d'indifférence que le valet nettoyant le verre de lampe, faisait un cachet pour un cocher qui attendait ; il refusa de donner de l'opium. S'efforçant de rester calme, Lévine donna le nom du médecin, de la sage-femme, lui expliqua pourquoi il désirait de l'opium, et le pria de lui en donner. L'aide pharmacien demanda en allemand s'il fallait en délivrer ou non, et, en ayant reçu l'autorisation de l'autre pièce, il prit un flacon, lentement versa le liquide dans une petite fiole, y posa une étiquette, et le cacheta malgré les supplications de Lévine qui lui disait que c'était inutile. Il voulait même l'envelopper, mais cette fois Lévine ne le laissa pas faire. Résolument il lui prit des mains la fiole et sortit...

De retour chez le médecin, celui-ci n'était pas encore levé, et le valet, occupé maintenant des tapis, refusait de l'éveiller.

Lévine, sans se hâter, tira de sa poche un billet de dix roubles, et lentement, mais sans perdre de temps, le tendit au domestique, lui expliquant que Pierre Dmitritch (ce Pierre Dmitritch qui, autrefois, paraissait à Lévine si peu de chose, maintenant revêtait à ses yeux une grande importance)

avait promis d'être à sa disposition à n'importe quel moment, que certainement il ne se fâcherait pas, qu'il le priait donc d'aller l'éveiller de suite.

Le valet y consentit. Il monta chez son maître et fit entrer Lévine dans le salon de réception : A travers la porte Lévine entendit le docteur toussoter, marcher, se lever, parler.

Trois minutes s'écoulèrent; pour Lévine ce fut une heure ; il ne pouvait plus attendre.

— Pierre Dmitritch ! Pierre Dmitritch ! cria-t-il d'une voix suppliante, par la porte entr'ouverte... Au nom de Dieu pardonnez-moi... Recevez-moi tel que vous êtes... Il y a déjà plus de deux heures...

— Tout de suite, tout de suite, répondit la voix ; et Lévine étonné entendit que le docteur disait cela en souriant.

— Pour une minute.

— Tout de suite.

Deux minutes s'écoulèrent encore pendant que le docteur mettait ses chaussures, et il lui fallut encore deux minutes pour mettre ses habits et se peigner.

— Pierre Dmitritch ! répéta de nouveau Lévine d'une voix plaintive.

Mais à ce moment parut le docteur, habillé et peigné.

« Ils n'ont pas de cœur ces gens-là », pensa Lévine, « se peigner quand on se meurt... »

— Bonjour, lui dit le docteur en lui tendant la

main, et semblant vouloir l'agacer par son calme. Ne vous hâtez pas. Eh bien?

S'efforçant d'être précis, Lévine commença à dépeindre avec force détails inutiles la situation de sa femme, coupant sans cesse son récit par la demande qu'il répétait au docteur de partir tout de suite avec lui.

— Mais ne vous hâtez donc pas ainsi! Vous ignorez sûrement que je ne suis pas nécessaire, néanmoins, j'ai promis et j'irai; mais il n'y a pas à se presser ainsi. Asseyez-vous, s'il vous plaît. Voulez-vous prendre du café?

Lévine le regarda, demandant par son regard s'il ne se moquait pas de lui. Mais le docteur n'y songeait même pas.

— Je sais, je sais, dit-il en souriant; moi-même j'ai une famille. A ces moments-là, les maris sont les gens les plus malheureux du monde. J'ai une cliente, dont le mari, dans ces circonstances, s'enfuit toujours à l'écurie.

— Mais que pensez-vous, Pierre Dmitritch? Vous croyez que tout peut se passer bien?

— Tout le fait prévoir.

— Alors vous viendrez tout de suite? dit Lévine, regardant méchamment le valet qui apportait le café.

Le docteur se mit à prendre son café; tous deux se turent.

— Les Turcs sont battus comme il faut! Avez-

vous lu le télégramme d'hier? dit le docteur en mâchant son pain.

— Non, je n'en puis plus! fit Lévine se levant brusquement. Alors, vous serez à la maison dans un quart d'heure?

— Dans une demi-heure, parole d'honneur.

Quand Lévine revint à la maison, il rencontra la vieille princesse et tous deux se dirigèrent vers la chambre à coucher.

La princesse avait les larmes aux yeux et ses mains tremblaient.

En apercevant Lévine elle l'embrassa et se mit à pleurer.

— Eh bien, ma chère Élisabeth Petrovna? dit-elle, saisissant par le bras la sage-femme qui sortait à leur rencontre, l'air soucieux et important.

— Ça va bien, dit-elle. Persuadez-la de se coucher, ce sera mieux.

Depuis qu'il s'était éveillé, et avait compris de quoi il s'agissait, Lévine se préparait à ne pas réfléchir, à ne rien prévoir, à cacher toutes ses pensées, tous ses sentiments, à ne pas troubler sa femme, mais au contraire à la rassurer, à soutenir son courage pour l'aider à supporter tout ce qu'elle devrait endurer, et surtout il s'était promis de ne pas penser à ce que serait la fin de tout cela. Renseigné par les conversations, Lévine, en pensée, se préparait à souffrir et à comprimer son cœur pendant cinq

heures environ, et cela lui paraissait possible. Mais quand il revint de chez le docteur et vit de nouveau les souffrances de sa femme, il se mit à répéter de plus en plus souvent : « Seigneur Dieu pardonnez-nous. Ayez pitié de nous! » à soupirer, à lever la tête, et il redoutait de ne pouvoir supporter ce spectacle, de se mettre à pleurer, de s'enfuir, tellement c'était pénible pour lui. Et il ne s'était encore écoulé qu'une heure.

Mais après cette heure, une autre suivit, puis une deuxième, une troisième, puis enfin les cinq heures qu'il s'était fixées comme délai maximum de souffrances, et la situation était toujours la même, et il la supportait toujours, car il n'y avait pas autre chose à faire. Cependant, à chaque instant, il se croyait arrivé aux dernières limites de l'endurance et pensait que son cœur allait éclater de douleur.

Mais les minutes s'écoulaient, les heures succédaient aux heures, et sa souffrance et son horreur grandissaient de plus en plus.

Toutes les conditions ordinaires de la vie sans lesquelles on ne peut rien se représenter n'existaient plus pour Lévine.

Il avait perdu la notion du temps. Tantôt les minutes — ces minutes quand elle l'appelait près d'elle et qu'il tenait sa main moite qui tour à tour serrait la sienne avec une force extraordinaire ou la repoussait — lui semblaient des heures; tantôt les heures lui semblaient des minutes.

Il fut étonné quand Elisabeth Pétrovna le pria d'allumer la bougie derrière le paravent et qu'il apprit qu'il était cinq heures. Si quelqu'un lui eût dit qu'il était dix heures du matin il n'en aurait pas été autrement surpris. Où était-il resté tout ce temps, que s'était-il passé? il l'ignorait. Il voyait son visage enflammé tantôt étonné et souffrant, tantôt souriant et serein. Il voyait la princesse rouge, énervée, ses boucles grises en désordre, les yeux pleins de larmes qu'elle refoulait en se mordant les lèvres. Il voyait aussi Dolly, le docteur qui fumait de gros cigares, Élisabeth Petrovna l'air ferme, résolu, rassurant, et le vieux prince qui se promenait dans le salon, les sourcils froncés.

Mais comment venaient-ils et sortaient-ils, où étaient-ils, il ne le savait pas. La princesse était tantôt avec le docteur dans la chambre à coucher, tantôt dans le cabinet de travail où, tout d'un coup, se trouvait une table dressée. Tantôt ce n'était pas elle mais Dolly. Ensuite Lévine se rappelait qu'on l'avait envoyé quelque part. Une fois on lui avait fait transporter la table et le divan. Il l'avait fait avec empressement, croyant que c'était nécessaire pour elle, et après il avait appris que c'était pour préparer une chambre pour lui-même. Puis on l'avait envoyé dans le cabinet de travail demander quelque chose au docteur. Celui-ci avait répondu, et s'était mis à parler de désordres dans le conseil municipal. Ensuite on l'avait envoyé dans la

chambre à coucher porter à la vieille princesse une icone dans un cadre de vermeil. Avec la femme de chambre de la princesse il avait fouillé une armoire pour y chercher quelque chose et avait écrasé la petite veilleuse; la femme de chambre l'avait calmé en lui parlant de sa femme et de la veilleuse, et il avait soigneusement placé l'icone sous l'oreiller de Kitty. Mais où, quand et pourquoi tout cela? il n'en savait rien. Il ne comprenait même plus pourquoi la princesse lui prenait la main et le regardant avec commisération lui demandait d'être calme ; pourquoi Dolly le priait de manger, le faisait sortir de la chambre, et même pourquoi le docteur le regardait sérieusement, avec compassion, et lui proposait des remèdes quelconques.

Il savait et sentait seulement que ce qui se faisait maintenant était semblable à ce qui se passait une année auparavant, dans l'hôtel de province, au lit de mort de son frère Nicolas. Mais là-bas c'était le malheur, ici la joie. Toutefois ce malheur et cette joie étaient également en dehors de toutes les conditions habituelles de la vie, c'était comme des trous à travers lesquels paraissait quelque chose de supérieur. Également pénible, également incompréhensible était ce qui s'accomplissait, et à ce spectacle son âme s'élevait à une hauteur que jusqu'ici elle n'avait atteinte, qu'elle ne comprenait même pas et où la raison ne la suivait pas.

« Seigneur ayez pitié de nous! Pardonnez-moi! » répétait-il sans cesse. Malgré son éloignement si ancien et si complet il sentait qu'il s'adressait à Dieu avec la même confiance, la même simplicité, qu'au temps de son enfance et de sa première jeunesse.

Pendant tout ce temps il y avait en lui deux impressions distinctes : l'une en dehors d'elle, avec le docteur qui fumait son cigare qu'il éteignait au bord d'un cendrier plein, avec Dolly, avec le vieux prince, où l'on parlait de politique, de Marie Petrovna, et où, pour un moment, il oubliait complétement ce qui se passait, et se sentait comme éveillé; l'autre, imprégnée de sa présence, près de son chevet, où le cœur voulait se briser de compassion et où sans cesse il priait Dieu. Et chaque fois qu'un cri partant de la chambre à coucher arrivait jusqu'à lui, et le tirait d'un moment d'oubli, il retombait dans la même erreur étrange : à chaque cri il bondissait, courait pour se justifier, se rappelait en route qu'il n'était pas coupable et voulait la secourir, la protéger.

Mais en la regardant il voyait de nouveau qu'on ne pouvait l'aider, et terrifié il répétait : « Seigneur Dieu, pardonnez-nous. Ayez pitié de nous! » Plus le temps s'écoulait plus ces deux courants devenaient forts. Oubliant tout il devenait d'autant plus calme, et plus terribles devenaient ses souffrances et le sentiment de son impuissance vis-à-

vis de celles-ci. Il bondissait, voulait s'enfuir quelque part, et courait chez elle.

Parfois, quand de nouveau elle l'appelait, il l'accusait. Mais dès qu'il voyait son visage doux, souriant et entendait ses paroles : « Je te fais souffrir ! » il accusait Dieu, pour aussitôt lui demander pardon et assistance.

XV

Il ne savait plus si c'était le matin ou le soir ; les bougies finissaient de brûler. Dolly venait d'entrer dans le cabinet et proposait au docteur de se coucher. Lévine, assis, écoutait les récits du docteur sur un charlatan, un magnétiseur, et regardait la cendre de son cigare. Il était dans un moment de repos, d'oubli. Il oubliait complétement la situation présente. Il écoutait le récit du docteur et le comprenait. Tout à coup éclata un cri effroyable, n'ayant rien d'humain. Le cri était si terrible que Lévine ne bougea pas, mais, retenant son souffle, regarda le docteur d'un air effrayé et interrogateur. Le docteur inclina la tête, prêtant l'oreille, et eut un sourire satisfait. Tout était si extraordinaire que rien n'étonnait plus Lévine. « Il le faut sans doute ainsi » pensa-t-il; et il resta assis. De qui était ce cri ? Il se leva vivement courut sur la pointe des

pieds dans la chambre à coucher, contourna Élisabeth Pétrovna et la vieille princesse et se mit à sa place près du chevet. Le cri s'était éteint; il y avait maintenant quelque chose de changé. Quoi? il ne le voyait pas, ne le comprenait pas et ne voulait ni le voir ni le comprendre, mais il s'en rendait compte au visage d'Élisabeth Pétrovna. Le visage de la sage-femme était sévère, pâle, et gardait le même air résolu, bien que la mâchoire tremblât un peu. Ses yeux étaient fixés sur Kitty; celle-ci, le visage gonflé, décomposé, une mèche de cheveux collée sur son front en sueur, était tournée vers lui et cherchait son regard; ses mains levées cherchaient les siennes. Elle prit dans ses mains en sueur les mains froides de son mari, les pressa contre son visage.

— Ne t'en va pas! Ne t'en va pas! Je n'ai pas peur! Je n'ai pas peur! disait-elle rapidement! Maman, relevez mes boucles, elles me gênent. N'aie pas peur. C'est bientôt, bientôt, Élisabeth Petrovna?

Elle parlait rapidement, voulait sourire; mais tout d'un coup son visage se déforma et elle le repoussa.

— Non, c'est affreux! Je mourrai! Je vais mourir! Va-t-en! Va-t-en! s'écria-t-elle; et de nouveau on entendit ce même cri qui n'avait rien d'humain.

Lévine prit sa tête entre ses mains et s'enfuit de la chambre.

— Rien, rien, tout va bien, prononça Dolly derrière lui.

Mais on avait beau dire, il était sûr que tout était fini. Dans la chambre voisine où il se tenait la tête appuyée contre le mur, il entendit un cri, un hurlement quelconque, différent de ceux qu'il avait entendus jusqu'alors, et il savait que ce cri provenait d'un être qui était autrefois Kitty. L'enfant, depuis longtemps il ne le désirait plus. Maintenant, il haïssait cet enfant, il ne désirait plus sa vie ; il ne voulait qu'une chose : la cessation de ces horribles souffrances.

— Docteur, que signifie cela ? Qu'est-ce que c'est ? Mon Dieu ! cria-t-il, saisissant par le bras le docteur qui entrait.

— C'est bientôt la fin, répondit le docteur ; et son visage était si sérieux que Lévine interpréta ces paroles dans le sens de la mort.

Hors de lui, il courut dans la chambre à coucher. La première chose qu'il remarqua, ce fut le visage d'Elisabeth Petrovna devenu plus sévère encore, les sourcils froncés.

Le visage de Kitty n'existait plus. La crispation nerveuse et les cris en avaient fait quelque chose d'horrible. Lévine appuya sa tête sur le bois du lit, sentant son cœur se déchirer. Le cri terrible ne s'arrêtait plus ; il était devenu encore plus effrayant, et soudain, comme s'il eût atteint les dernières limites de l'horreur, enfin il se calma ; Lévine n'en

pouvait croire ses oreilles. Cependant il était impossible d'en douter. Le cri se calma et ce fut un remue-ménage, des chuchotements, des respirations entrecoupées, puis sa voix vivante, tendre et heureuse qui prononçait doucement :

« C'est fini ! »

Il releva la tête. Les bras rejetés sur la couverture, extraordinairement belle, silencieuse, elle le regardait sans mot dire, et s'efforçait de sourire sans y parvenir.

Et tout à coup, de ce monde mystérieux, terrible, étrange, dans lequel il vivait depuis vingt-deux heures, Lévine se sentit transporté dans le monde ordinaire, le monde d'autrefois, mais qui brillait maintenant d'une lumière de bonheur si éclatante qu'il ne pouvait le supporter. Les cordes tendues se brisaient : des sanglots et des larmes de joie, qu'il n'avait pas prévus, se soulevèrent en lui avec tant de force que tout son corps en tressaillit et qu'il lui fût impossible de parler.

Tombant à genoux devant le lit, il porta à ses lèvres la main de sa femme, la couvrant de baisers auxquels cette main répondait par un faible mouvement des doigts. Pendant ce temps, là-bas, au pied du lit, entre les mains expertes d'Élisabeth Petrovna, comme la faible flamme d'une veilleuse vacillait la vie d'un petit être humain, jusqu'alors dans le néant, qui, avec le même droit à la vie, vivrait et procréerait d'autres êtres.

— Vivant! Vivant! Et un garçon! Ne vous inquiétez pas! entendit Lévine. C'était Élisabeth Petrovna qui parlait ainsi tout en tapotant d'une main tremblante le dos de l'enfant.

— Maman, est-ce vrai? demanda Kitty.

Seuls les sanglots de la princesse lui répondirent.

Soudain, au milieu du silence, comme en réponse à la question de la mère s'éleva une tout autre voix que celles des personnes qui causaient à voix basse dans la chambre. C'était un cri audacieux, impérieux, celui d'un nouvel être humain, surgi on ne savait d'où.

Si auparavant on eût dit à Lévine que Kitty était morte avec son enfant, que les enfants sont des anges et que Dieu lui-même était là, devant eux, il n'en eut point été étonné; mais maintenant, qu'il était de retour dans le monde réel, il faisait de grands efforts pour comprendre qu'elle était vivante, bien portante, et que l'être qui criait si éperdument était son fils.

Kitty était vivante, ses souffrances terminées, et il était extraordinairement heureux. Il comprenait cela et en était tout joyeux. Mais l'enfant? D'où venait-il, pourquoi et qui était-il?...

Il ne pouvait se faire à cette pensée. C'était pour lui quelque chose de trop, de superflu, à quoi pendant longtemps il ne put s'habituer.

XVI

A dix heures, le vieux prince, Serge Ivanovitch et Stépan Arkadiévitch étaient chez Lévine et, après avoir parlé de la jeune maman, causaient d'autre chose. Lévine les écoutait ; ces conversations, malgré lui, lui rappelaient l'événement qui s'était achevé ce matin, et ce qu'il était auparavant, comme si un siècle s'était écoulé depuis. Il se sentait sur une hauteur inaccessible d'où il descendait soigneusement pour ne pas blesser ses interlocuteurs. Il causait et sans cesse pensait à sa femme, aux détails de son état présent, à son fils, tâchant de s'habituer à la pensée de son existence. La femme, qui, depuis son mariage, avait pris pour lui une signification nouvelle, inconnue, maintenant, dans sa pensée, s'élevait à une hauteur qu'il jugeait inaccessible pour lui.

Il écoutait le récit du dîner de la veille au cercle

et pensait : « Que devient-elle maintenant? S'est-elle endormie? Comment va-t-elle? Que pense-t-elle? Est-ce que mon fils, Dmitri, pleure? » Et au milieu de la conversation, au milieu d'une phrase, il sortit précipitamment de la chambre.

— Fais-moi savoir si on peut aller la voir? dit le vieux prince.

— Bon, tout de suite, répondit Lévine, courant droit chez elle.

Elle ne dormait pas et causait à voix basse avec sa mère du prochain baptême. Habillée, peignée, coiffée d'un élégant bonnet à rubans bleus, les mains appuyées sur la couverture, du regard elle l'attira près d'elle. Son regard, toujours clair, devenait encore plus limpide à mesure qu'il s'approchait d'elle. Son visage avait changé son expression terrestre pour cette expression supra-terrestre qu'on remarque sur les visages des morts, mais au lieu d'un adieu c'était comme un retour à la vie. De nouveau une émotion semblable à celle qu'il avait éprouvée au moment de l'accouchement lui serrait le cœur. Elle lui prit la main et lui demanda s'il avait dormi. Il ne put répondre et se détourna pour cacher sa faiblesse.

— Moi, j'ai dormi un peu, Kostia, lui dit-elle. Je me sens si bien maintenant.

Elle le regarda, mais tout d'un coup son expression changea.

— Donnez-le moi! dit-elle, entendant les cris

de l'enfant. Donnez-le moi, Elisabeth Petrovna !... lui aussi le verra.

— Bien, que le papa le voie, dit Elisabeth Petrovna, en soulevant et apportant quelque chose de rouge qui s'agitait.

— Attendez, il faut d'abord faire notre toilette.

Elisabeth Petrovna posa cette chose tremblante et rouge sur le lit, se mit à dévêtir et revêtir l'enfant, le soulevant et le retournant entre deux doigts, tout en poudrant son petit corps.

Lévine à la vue de cette petite créature misérable faisait de vains efforts pour trouver dans son âme quelque trace du sentiment paternel. Il ne ressentait pour lui que du dégoût. Mais quand il vit le petit corps nu, quand se montrèrent ces tout petits bras, ces petits pieds aux doigts si menus avec l'orteil bien distinct, quand il vit Elisabeth Petrovna serrer ces petits membres mous dans des bandes de toile, il éprouva une telle pitié pour ce petit être, une telle crainte qu'elle ne lui fît mal, qu'il la retint par le bras.

Elisabeth Petrovna se mit à rire :

— N'ayez pas peur! N'ayez pas peur !

Quand l'enfant fut arrangé et transformé en une poupée solide, Elisabeth Petrovna le montra, fière de son travail, et s'éloigna pour que Lévine pût voir son fils dans toute sa beauté. Kitty, les yeux fixes, regardait le même endroit.

— Donnez-le moi ! Donnez-le moi ! dit-elle, même se soulevant un peu.

— Que faites-vous Catherine Alexandrovna ! Il ne faut pas faire de pareils mouvements ! Attendez, je vous le donnerai. Il faut montrer d'abord à papa quel gaillard nous sommes !

Elisabeth Petrovna, d'une seule main souleva vers Lévine cet être étrange, rouge, vacillant, la tête enfoncée dans le maillot. Mais cet être avait aussi un nez, des yeux, des lèvres qui claquaient.

— Un bel enfant ! dit Élisabeth Petrovna.

Lévine soupira avec tristesse. Ce « bel enfant » ne lui inspirait qu'un sentiment de dégoût et de pitié. Ce n'était pas du tout ce qu'il en attendait. Il se détourna pendant qu'Élisabeth Petrovna l'installait au sein de la mère.

Tout à coup, un rire lui fit lever la tête. L'enfant avait pris le sein.

— Eh bien ! assez, assez ! dit Élisabeth Petrovna. Mais Kitty ne le laissa pas et l'enfant s'endormit dans ses bras.

— Regarde maintenant, dit Kitty, tournant vers lui l'enfant. Le petit visage de vieillard de l'enfant se rida tout à coup encore davantage ; et il éternua.

En souriant et retenant à peine des larmes d'attendrissement, Lévine embrassa sa femme et sortit de la chambre sombre.

Ce qu'il éprouvait pour cette petite créature n'était pas du tout ce qu'il attendait. Il n'y avait

rien de gai ni de joyeux dans ce sentiment. Au contraire, c'était une nouvelle crainte de tourments. C'était la conscience d'un nouveau point sensible, et cette conscience, les premiers temps, était si pénible, la crainte que cet être faible ne souffrit était si forte, qu'à cause de cela il ne remarqua pas le sentiment étrange de joie stupide et même d'orgueil qu'il ressentit quand l'enfant éternua.

XVII

Les affaires de Stépan Arkadiévitch étaient en fort mauvais état.

L'argent de la forêt dont il avait reçu les deux tiers était dépensé, et, moyennant une réduction de prix de dix pour cent, il avait touché avant le terme presque toute la somme due pour le dernier tiers. Le marchand ne voulait plus rien avancer, car cet hiver, Daria Alexandrovna, pour la première fois faisant valoir ses droits, avait refusé de signer le reçu de l'argent pour le dernier tiers de la forêt. Les appointements étaient dépensés pour la maison et pour le paiement des petites dettes. On était sans argent.

La situation était désagréable, ennuyeuse et ne pouvait se prolonger, de l'avis même de Stépan Arkadiévitch. Il attribuait cet état de choses à l'insuffisance de ses appointements. La place qu'il

occupait était évidemment très bonne cinq années auparavant, mais à présent elle n'était plus suffisante. Pétrov, le directeur de la Banque, recevait 12.000 roubles. Svientitzki, comme membre du conseil d'administration d'une société quelconque, en touchait 17.000. Mitine, fondateur d'une banque, gagnait 50.000 roubles. « Évidemment, je me suis endormi. On m'a oublié », pensa Stépan Arkadiévitch; et il se mit à regarder et à écouter. Vers la fin de l'hiver, il jeta son dévolu sur une très belle situation, et commença à en faire le siège, d'abord à Moscou, par ses tantes, ses oncles, ses amis, puis, l'affaire une fois amorcée, au printemps il partit lui-même pour Pétersbourg.

Il s'agissait d'une de ces places de 1.000 à 50.000 roubles par an, dont le nombre grandissait de jour en jour, une de ces bonnes places à pots-de-vin. C'était une place de membre de la « Commission des Agences réunies du Crédit Mutuel des chemins de fer du Sud, et des établissements de banque. » Comme toutes les situations analogues, cette place exigeait tant de connaissances et d'activité, qu'il était presque impossible de les trouver en un seul homme. Or, puisqu'un tel homme n'existait pas, il valait bien mieux que la place revînt à un brave garçon qu'à un coquin; et Stépan Arkadiévitch était non seulement un homme honnête mais aussi un honnête homme, dans le sens qu'on attribuait à Moscou, à ce qualificatif : un honnête politicien,

un honnête écrivain, un honnête journal, une honnête institution, et qui signifiait seulement que l'homme ou l'institution n'étaient pas malhonnêtes, et, à l'occasion, pouvaient fronder le gouvernement.

Stépan Arkadiévitch fréquentait, à Moscou, le milieu où ce mot était introduit, et où lui-même était traité en honnête homme. Aussi avait-il à cette place plus de droit qu'un autre.

Cette place rapportait de 7.000 à 10.000 roubles par an, et Oblonskï pouvait l'occuper en gardant sa situation actuelle. Elle dépendait de deux ministères, d'une dame et de deux Juifs. Ces personnes étaient déjà préparées; cependant Stépan Arkadiévitch avait besoin d'aller les voir à Pétersbourg. En outre, il avait promis à sa sœur d'obtenir de Karénine une réponse définitive à propos du divorce. Stépan Arkadiévitch demanda et obtint de Dolly 50 roubles et partit pour Pétersbourg.

Assis dans le cabinet de travail de Karénine, écoutant son projet de rapport sur les causes du mauvais état des finances russes, Stépan Arkadiévitch n'attendait que la fin de ses paroles pour aborder son affaire et celle d'Anna.

— Oui, c'est tout à fait juste, dit-il quand Alexis Alexandrovitch, ôtant son pince-nez, sans lequel il ne pouvait maintenant lire, regarda interrogativement son ancien beau-frère. C'est parfaitement juste dans les détails, toutefois le principe de notre temps, c'est la liberté!...

— Oui, mais moi je pose un autre principe qui embrasse celui de la liberté, expliqua Alexis Alexandrovitch, appuyant sur le mot « embrasse » et mettant de nouveau son pince-nez pour relire à son interlocuteur le passage où était exposée cette pensée.

Après avoir feuilleté le manuscrit joliment écrit, avec de grandes marges, Alexis Alexandrovitch relut ce passage.

— Je ne veux pas du système des protections ni pour l'avantage des particuliers ni pour le bien général des classes, inférieures ou supérieures, dit-il regardant Oblonskï par-dessus son pince-nez. Mais *ils* ne peuvent pas le comprendre. *Ils* ne sont occupés que des intérêts personnels et ne s'intéressent qu'aux phrases.

Stépan Arkadiévitch savait que quand Karénine se mettait à parler de ce qu'*ils* font et pensent, ceux-là même qui ne voulaient pas examiner ses projets et étaient la cause de tous les maux de la Russie, on approchait de la fin, c'est pourquoi il renonça bien volontiers au principe de la liberté et acquiesça à tout. Alexis Alexandrovitch se tut, feuilletant son manuscrit.

— Ah! à propos! fit Stépan Arkadiévitch, je voulais te demander de dire un mot pour moi à Pomorsky, dès que tu en auras l'occasion. Je désirerais vivement la place de membre de la commission des Agences réunies du Crédit Mutuel des chemins

de fer du Sud et des Établissements de Banque.

Stépan Arkadiévitch était déjà si habitué au nom de cette place qui lui tenait tant à cœur, qu'il pouvait prononcer toute cette tirade rapidement et sans se tromper.

Alexis Alexandrovitch lui demanda en quoi consistaient les fonctions de cette nouvelle Commission, et se mit à réfléchir. Il cherchait s'il n'y avait pas dans le rôle de cette Commission quelque chose de contraire à ses projets. Mais comme c'était une affaire très compliquée et que ses projets embrassaient un champ très vaste, il ne pouvait s'en rendre compte d'un coup. Otant son pince-nez il dit :

— Oui, je puis lui en parler; mais, à vrai dire, pourquoi désires-tu cette place?

— De bons appointements... Jusqu'à 9.000 roubles, et mes moyens.....

— Neuf mille! répéta Alexis Alexandrovitch fronçant les sourcils.

Le chiffre élevé de ces appointements lui rappelait que de ce côté, le but de Stépan Arkadiévitch était contraire au sens principal de ses projets qui toujours tendaient à l'économie.

— Je trouve, et j'ai écrit un rapport sur ce sujet, qu'à notre époque ces gros appointements sont les indices d'une fausse ASSIETTE économique de notre gouvernement.

— Mais que veux-tu? objecta Stépan Arkadiévitch. Supposons que le directeur d'une banque

reçoive 10.000 roubles, il vaut cela ; ou qu'un ingénieur reçoive 20.000 roubles ; tu conviendras que c'est une activité utile.

— J'estime que le salaire est comme le prix d'une marchandise et qu'il doit subir la loi de l'offre et de la demande. Si le but du salaire s'écarte de cette loi, ainsi qu'il arrive quand par exemple, de deux ingénieurs sortis de la même école, ayant tous les deux les mêmes titres, les mêmes capacités, l'un reçoit, mettons 40.000 roubles, tandis que l'autre n'en touche que 20.000, ou si l'on nomme directeur d'une banque, avec d'énormes appointements, un juriste, ou un hussard, n'ayant aucune connaissance spéciale, j'en conclus que le salaire n'est pas déterminé par la loi de l'offre et de la demande, mais bien arbitrairement. Or il y a là un abus important en soi qui nuit au service d'État. Je pense...

Stépan Arkadiévitch se hâta d'interrompre son beau-frère :

— Oui, mais conviens qu'il s'agit d'une nouvelle institution foncièrement utile ; c'est une chose vivante. On tient surtout que l'affaire soit menée honnêtement, dit Stépan Arkadiévitch avec une intonation particulière.

Mais la signification moscovite de la conception *honnête* n'était pas compréhensible pour Alexis Alexandrovitch.

— L'honnêteté, ce n'est qu'une qualité négative, dit-il.

— En tout cas tu me rendras un grand service en disant un mot à Pomorski, comme ça, en causant.

— Il me semble que cela dépend plutôt de Bolgarinov ?

— Bolgarinov m'est acquis, dit Stépan Arkadiévitch en rougissant.

Il rougit en prononçant le nom de Bolgarinov, car ce matin même il était allé chez le Juif Bolgarinov et cette visite lui avait laissé une impression désagréable.

Stépan Arkadiévitch savait très bien que l'affaire dans laquelle il voulait entrer était une affaire nouvelle, vivante et honnête, mais ce matin, quand Bolgarinov l'avait reçu après l'avoir fait attendre durant deux heures avec d'autres solliciteurs, il s'était senti très gêné. Était-il gêné parce que lui, prince Oblonskï, descendant de Rurik, avait attendu deux heures dans l'antichambre d'un Juif, ou parce que pour la première fois de sa vie il ne suivait pas l'exemple de ses ancêtres en cherchant à servir en dehors de l'État ? en tout cas, il s'était senti très mal à l'aise.

Pendant ces deux heures d'attente chez Bolgarinov, Stépan Arkadiévitch, se promenant à travers la salle, en lissant ses favoris, était entré en conversation avec des gens qui attendaient également et avait cherché un bon mot à dire, cachant soigneusement des autres et de lui-même les sentiments qu'il éprouvait. Mais tout ce temps il s'était

senti gêné, mal à l'aise, ne sachant lui-même pourquoi ; était-ce parce qu'il ne trouvait pas de calembour ou pour quelque autre raison? Quand enfin Bolgarinov le reçut, avec une politesse extrême, triomphant évidemment de son humiliation, l'éconduisant presque, Stépan Arkadiévitch se hâta d'oublier tout cela. C'était seulement maintenant qu'il s'en souvenait, qu'il en rougissait.

XVIII

— Maintenant j'ai encore à te poser une autre question, et tu sais laquelle. Il s'agit d'Anna, commença Stépan Arkadiévitch après un court silence, chassant cette impression désagréable.

Au nom d'Anna le visage d'Alexis Alexandrovitch se transforma soudain. Une expression de fatigue et d'abattement remplaça l'animation de tout à l'heure.

— Que voulez-vous de moi, expliquez-vous ? dit-il en se tournant sur son fauteuil et fermant son pince-nez.

— Une décision, une décision quelconque. Je m'adresse à toi (« non comme au mari offensé » voulut dire Stépan Arkadiévitch, mais craignant de tout gâter par ces mots il en employa d'autres), non pas à l'homme d'État (ce qui était très mal à propos), mais tout simplement à l'homme, à l'homme

de cœur, au chrétien. Tu dois avoir de la pitié pour elle, dit-il.

— Pourquoi ? fit doucement Karénine.

— Oui, de la pitié. Si tu la voyais comme moi — j'ai passé tout l'hiver près d'elle — tu aurais pitié d'elle, sa situation est affreuse, absolument affreuse...

— Il me semble qu'Anna Arkadievna n'a que ce qu'elle a voulu, répondit Alexis Alexandrovitch d'une voix plus aiguë, presque perçante.

— Ah ! Alexis Alexandrovitch ! Au nom de Dieu, ne récriminons pas ! Ce qui est fait est fait. Tu sais ce qu'elle désire et attend, c'est le divorce.

— Je croyais qu'Anna Arkadievna renonçait au divorce dans le cas où je garderais mon fils, je lui ai répondu dans ce sens, et je croyais l'affaire terminée. Je la regarde comme terminée, glapit Alexis Alexandrovitch.

— Au nom de Dieu ne t'emporte pas ! supplia Stépan Arkadiévitch touchant le genou de son beau-frère. L'affaire n'est pas terminée. Si tu me permets de te le rappeler, voici comment les choses se sont passées. Quand vous vous êtes séparés, tu t'es montré aussi magnanime qu'on peut l'être ; tu lui donnais tout : la liberté, même le divorce. Elle l'a apprécié. Non, ne crois pas... elle l'a véritablement apprécié... à tel point que sur le premier moment, sentant sa culpabilité envers toi, elle n'a pas réfléchi, elle ne pouvait réfléchir... elle renonça à tout...

Mais la réalité, le temps, ont montré que sa situation est pénible, impossible...

— La vie d'Anna Arkadievna ne peut pas m'intéresser, interrompit Alexis Alexandrovitch en levant les sourcils.

— Permets-moi de n'en rien croire, objecta doucement Stépan Arkadiévitch. Sa situation est pénible pour elle et sans aucun avantage pour n'importe qui... Tu diras qu'elle a ce qu'elle mérite... elle le sait et ne te demande rien. Elle dit franchement qu'elle n'ose rien te demander. Mais moi, mais tous ses parents, nous tous qui l'aimons, nous te supplions... Pourquoi souffre-t-elle? A qui cela profite-t-il?

— Permettez, vous me placez, il me semble, dans la situation de l'accusé...

— Non, non, nullement. Comprends-moi..., dit Stépan Arkadiévitch, lui touchant cette fois le bras, comme s'il était persuadé que ce contact adoucissait son beau-frère. — Je ne dis qu'une chose : sa situation est pénible. Elle peut être adoucie par toi, sans te faire aucun tort... j'arrangerai tout de telle façon que tu ne t'en ressentiras pas... En somme, tu l'as promis...

— La promesse fut faite auparavant... En outre je suppose que la question du fils a résolu l'affaire. Enfin j'espérais qu'Anna Arkadievna aurait la générosité... prononça avec effort Alexis Alexandrovitch, pâle, les lèvres tremblantes.

— Elle s'en remet entièrement à ta magnanimité... Elle ne te demande qu'une chose : la tirer de cette situation intolérable où elle se trouve. Maintenant elle ne te réclame plus son fils. Alexis Alexandrovitch, tu es bon... entre pour un moment dans sa situation. Le divorce est désormais pour elle une question de vie ou de mort. Si tu n'avais pas promis autrefois, elle se serait faite à cette situation, elle serait restée à la campagne... Mais tu as promis... elle t'a écrit puis est venue habiter Moscou. Et là, à Moscou, où chaque rencontre est pour elle un coup de couteau au cœur, elle vit depuis six mois, attendant chaque jour ta décision. C'est la même chose que de tenir un condamné à mort des mois entiers le nœud au cou, en lui promettant peut-être la mort, peut-être la grâce... Aie pitié d'elle, et après je me porte garant d'arranger tous... VOS SCRUPULES...

— Je ne parle pas de cela ! interrompit avec mépris Alexis Alexandrovitch... Mais peut-être ai-je promis ce que je n'avais pas le droit de promettre.

— Alors tu refuses ce que tu as promis ?

— Je ne refuserai jamais d'exécuter ce qui sera possible... mais je désire avoir le temps de réfléchir si ce qui est promis est possible...

— Non, Alexis Alexandrovitch ! dit en bondissant Oblonskï. Non, je ne veux pas croire cela ! Elle est aussi malheureuse qu'une femme peut l'être, et tu ne peux pas refuser...

— Tant que ce qui est promis est possible. Vous PROFESSEZ D'ÊTRE UN LIBRE PENSEUR, mais moi, croyant, je ne puis pas dans une affaire aussi importante agir contrairement à la loi du Christ.

— Mais dans la société chrétienne. chez nous, le divorce est admis, même par notre Église, et nous voyons...

— Il est admis, seulement pas dans ce sens...

— Alexis Alexandrovitch, je ne te reconnais plus, dit après un silence Oblonskï. N'est-ce pas toi (nous tous l'avons hautement apprécié) qui as pardonné tout, et qui, mû précisément par le sentiment chrétien, étais prêt à te sacrifier entièrement? Tu l'as dit toi-même, « il faut donner l'habit quand on prend la chemise », et maintenant...

— Je vous prie... de mettre fin à cette conversation... s'écria tout à coup d'une voix perçante Alexis Alexandrovitch se levant brusquement, pâle, les lèvres tremblantes.

— Non! Pardon, excuse-moi si je t'ai blessé, dit Stépan Arkadiévitch avec un sourire gêné et tendant la main... En somme, comme un ambassadeur, je ne fais que m'acquitter de ma mission...

Alexis Alexandrovitch prit sa main, devint pensif et dit :

— Je dois réfléchir et chercher des indications... Après-demain je donnerai une réponse définitive.

XIX

Stépan Arkadiévitch allait sortir quand Korneï vint annoncer Serge Alexiévitch.

— Qui est-ce? fit Stépan Arkadiévitch ; mais aussitôt il se rappela.

— Ah ! c'est Serge! dit-il. « Serge Alexiévitch ». Je pensais que c'était un directeur de département! « Anna m'a demandé aussi de le voir », se souvint-il.

En même temps, il voyait l'expression timide, craintive, avec laquelle Anna, quand il prenait congé d'elle, lui avait dit : « Enfin, tu le verras. Apprends en détail où il est, qui est près de lui,... et, Stiva... si c'était possible! C'est peut-être possible! » Il avait compris ce qu'elle entendait par ces mots : « Si c'était possible ! » Ils signifiaient s'il était possible qu'avec le divorce on lui rendît son fils!... Maintenant, Stépan Arkadiévitch voyait

qu'on n'y pouvait pas même songer ; toutefois, il était content de voir son neveu.

Alexis Alexandrovitch rappela à son beau-frère qu'on ne parlait jamais à l'enfant de sa mère, et il lui demanda de n'en pas dire un mot.

— Il a été très malade après cette rencontre avec sa mère que nous n'avons pu prévoir ; nous avons même craint pour sa vie, mais un traitement rationnel et les bains de mer pendant l'été ont rétabli sa santé ; maintenant, sur le conseil du médecin, je l'ai mis à l'école. L'influence des camarades est très bonne pour lui ; il se porte à merveille et travaille très bien, dit Alexis Alexandrovitch.

— Quel gaillard il est devenu ! C'est vrai, ce n'est plus Sérioja, mais Serge Alexiévitch ! fit Stépan Alexandrovitch en souriant et regardant ce beau garçon large d'épaules, vêtu d'un veston bleu et d'un pantalon.

L'enfant avait l'air gai et bien portant. Il salua son oncle comme un étranger, mais l'ayant reconnu, il rougit, et, comme s'il eût été offensé, fâché de quelque chose, il se détourna hâtivement de lui. Serge s'approcha de son père et lui remit son carnet de classe.

— Bien. C'est bon, tu peux t'en aller.

— Il a maigri et grandi ; ce n'est plus un enfant, c'est un vrai garçon, j'aime cela, dit Stépan Arkadiévitch. Te souviens-tu de moi ?

L'enfant regarda rapidement son père.

— Oui, mon oncle, répondit-il, regardant Stépan Arkadiévitch et rougissant de nouveau.

L'oncle appela l'enfant et le prit par la main.

— Eh bien, comment cela va-t-il? demanda-t-il, désirant lui parler et ne sachant que dire.

L'enfant rougit sans répondre, tâchant de retirer doucement sa main de celle de son oncle. Aussitôt que Stépan Arkadiévitch lui eut lâché la main, Serge, comme un oiseau remis en liberté, après avoir jeté un regard interrogateur sur son père, sortit rapidement de la chambre.

Une année s'était écoulée depuis que Serge avait vu pour la dernière fois sa mère. Depuis, il n'avait jamais entendu parler d'elle. Cette même année, on l'avait mis à l'école; il s'était lié avec des camarades, il les aimait. Les rêves et les souvenirs de sa mère, qui, après sa rencontre avec elle, l'avaient rendu malade, maintenant ne l'occupaient plus. Quand ils paraissaient, il les chassait rageusement, les considérant comme quelque chose de puéril, bon pour des fillettes mais pas pour un garçon. Il savait qu'une querelle avait séparé son père de sa mère, qu'il devait rester avec son père, et il tâchait de s'habituer à cette idée.

Il lui était désagréable de voir son oncle, qui ressemblait à sa mère; sa présence provoquant des souvenirs qu'il jugeait honteux. Cela lui était d'autant plus désagréable que, d'après quelques paroles entendues près de la porte du cabinet de travail, et

surtout à l'expression des visages de son oncle et de son père, il devinait qu'ils avaient dû causer de sa mère. Afin de ne pas blâmer son père, avec lequel il vivait, de qui il dépendait, et, principalement, pour ne pas s'abandonner à une sensibilité qu'il jugeait humiliante, Serge tâchait de ne pas regarder cet oncle qui survenait pour troubler sa quiétude et lui rappeler des souvenirs qu'il voulait oublier.

Mais quand Stépan Arkadiévitch, qui était sorti derrière lui, l'apercevant dans l'escalier, l'appela et l'interrogea sur ses occupations à l'école, Serge, hors de la présence de son père, se mit à causer avec lui.

— Chez nous, maintenant, on joue beaucoup au chemin de fer, dit-il répondant à une question de son oncle. Voilà comment : deux s'assoient sur un banc, ce sont les voyageurs. Un autre se met debout sur le même banc, et tous s'attellent. On peut le faire avec les bras, avec les ceintures, et on court à travers toutes les salles de classe. Les portes sont ouvertes d'avance. C'est très difficile d'être conducteur.

— Le conducteur, c'est celui qui est debout ? demanda Stépan Arkadiévitch en souriant.

— Oui. Il faut beaucoup de hardiesse et d'habileté, surtout si le train s'arrête tout d'un coup ou si quelqu'un tombe.

— En effet, ce n'est pas une plaisanterie, dit Stépan Arkadiévitch, en examinant avec tristesse ses

yeux animés, ceux de sa mère, qui maintenant n'étaient plus ceux d'un tout petit enfant innocent, et malgré la promesse faite à Alexis Alexandrovitch il ne put s'empêcher de parler d'Anna.

— Te rappelles-tu ta mère? demanda-t-il tout d'un coup.

— Non, répondit Serge ; il rougit et devint confus.

Son oncle n'en put obtenir rien de plus.

Une demi-heure après le précepteur slave trouva son élève sur l'escalier, et pendant longtemps ne put savoir s'il était fâché ou pleurait.

— Vous vous êtes sans doute fait mal en tombant? demanda le précepteur. Je vous ai dit que c'est un jeu dangereux. Il faut prévenir le directeur.

— Si je me faisais mal, personne n'y ferait attention ; ça, c'est sûr.

— Eh bien, quoi?

— Laissez-moi tranquille! Je me rappelle... Je ne me rappelle pas... Qu'est-ce que cela peut lui faire?... Pourquoi me rappellerais-je?... Laissez-moi tranquille! répétait-il, non plus au précepteur, mais à tout le monde.

XX

Comme toujours, Stépan Arkadiévitch ne perdait pas son temps à Pétersbourg. Outre ses affaires, le divorce de sa sœur, sa place, il devait se rafraîchir, comme il disait, après le calme de Moscou. Moscou, malgré ses cafés chantants et ses omnibus, était en somme une vraie mare. Quand il y restait trop longtemps, surtout dans sa famille, Stépan Arkadiévitch sentait s'envoler sa bonne humeur.

Il arrivait à un tel point qu'il commençait à s'inquiéter de la mauvaise humeur et des reproches de sa femme, de la santé et de l'éducation des enfants, des petits intérêts de son service, et ce fait qu'il avait des dettes l'ennuyait. Mais il lui suffisait de venir pour quelque temps à Pétersbourg, dans ce cercle où on vivait, au lieu de végéter comme à Moscou, pour voir aussitôt tous ses soucis disparaître et fondre comme la cire au feu.

Sa femme? Aujourd'hui, à l'instant, il avait causé avec le prince Tchetchenski. Celui-ci avait une femme, de grands fils qui étaient pages, et une autre famille, illégitime, dans laquelle il avait aussi des enfants.

Bien que la première famille fût charmante, il se sentait plus heureux dans la deuxième famille où il conduisait son fils aîné, racontant à Stépan Arkadiévitch qu'il trouvait cela utile pour le développement de son fils. Qu'aurait-on dit de cela à Moscou ?

Les enfants ? A Pétersbourg les enfants n'empêchaient pas le père de vivre. Ils étaient élevés dans des établissements scolaires et il n'existait pas à Pétersbourg cette opinion étrange répandue à Moscou — exemple Lvov — qu'aux enfants reviennent toutes les douceurs de la vie et aux parents le travail et les soucis.

Ici on comprenait que l'homme doit vivre pour lui de la vie d'un homme intelligent.

Le service ? Le service aussi, n'était pas à Pétersbourg ce fardeau qu'on traîne sans cesse derrière soi. Là, il y avait quelque intérêt dans le service. Le hasard d'une rencontre, un service rendu, un bon mot, une plaisanterie à propos, et voilà une jolie carrière, comme celle, par exemple, de Briantzev, que Stépan Arkadiévitch avait rencontré la veille et qui était maintenant l'homme le plus en vue.

Stépan Arkadiévitch était surtout calmé et rassé-

réné par l'opinion qu'on avait à Moscou sur les questions d'argent. Bartniantski, qui menait un train de 50.000 roubles par an, avait eu la veille un mot admirable à ce sujet. Avant le dîner, pendant la conversation, Stépan Arkadiévitch lui avait dit :

— Il me semble que tu es bien avec Mordvinski, tu peux me rendre un service : dis-lui un mot en ma faveur. Il y a une place que je voudrais obtenir : membre de la commission...

— C'est trop long ? Je ne me rappellerai pas... seulement quel désir as-tu de te mêler de ces affaires de chemins de fer avec des Juifs ? Tout ce que tu voudras, ce ne sont pas des affaires propres...

Stépan Arkadiévitch ne lui objecta pas que c'était une affaire très vivante. Bartniantski ne l'aurait pas compris.

— J'ai besoin d'argent... Je n'ai pas de quoi vivre.

— Mais tu vis cependant ?

— Oui, avec des dettes.

— Hein ? Beaucoup ? fit Bartniantski avec compassion.

— Oh oui ! près de 20.000 roubles.

Son interlocuteur éclata de rire :

— Oh ! l'heureux mortel ! dit-il. Moi, j'ai un million et demi de dettes, et ne possède rien, et comme tu vois, on vit quand même.

Stépan Arkadiévitch, non seulement en paroles mais en réalité, croyait à l'exactitude de cette affirmation. Jivakhov avait 300.000 roubles de dettes, pas un sou vaillant, néanmoins il vivait, et comment encore! Le comte Krivstov, tout le monde désespérait de lui, cependant il entretenait deux maîtresses! Pétrovski avait dépensé cinq millions et il continuait à vivre sur le même pied, il était même gérant d'un établissement financier quelconque et recevait 20.000 roubles d'appointements.

En plus de tout cela, Pétersbourg avait une heureuse action physique sur Stépan Arkadiévitch: il le rajeunissait. A Moscou, il lui arrivait d'examiner ses cheveux blancs, de s'endormir après le dîner, de se sentir lourd, de s'essouffler en montant un escalier, de s'ennuyer dans la société des femmes, de ne pas danser au bal. A Pétersbourg il se sentait rajeuni de dix ans. Il éprouvait ce que lui avait dit la veille le sexagénaire prince Oblonskï, Pierre, qui venait d'arriver de l'étranger.

— Ici, nous ne savons pas vivre. Le croirais-tu, j'ai passé l'été à Bade et vraiment je me suis senti un tout jeune homme. Apercevais-je une jeune femme, aussitôt il me venait des idées... Après le dîner on boit un peu, ça donne des forces. Je suis rentré en Russie, j'ai dû aller chez ma femme, à la campagne, eh bien, au bout de deux semaines, je ne quittais plus ma robe de chambre, je ne m'habil-

lais même pas pour le dîner, et ne pensais plus aux jeunes femmes. J'étais redevenu un vieillard; il ne me restait plus qu'à penser au salut de mon âme. Là-dessus je suis parti à Paris où j'ai retrouvé la jeunesse...

Stépan Arkadiévitch éprouvait juste la même chose : à Moscou, il s'affaissait tellement qu'encore un peu et il en arriverait peut-être à penser au salut de son âme, tandis qu'ici, à Pétersbourg, il se sentait tout ragaillardi.

Entre la princesse Betsy Tverskaïa et Stépan Arkadiévitch, il existait des relations très anciennes et étranges. Stépan Arkadiévitch lui faisait toujours la cour et lui tenait, en plaisantant, les propos les plus inconvenants; certain du reste que rien ne pouvait lui plaire davantage.

Le lendemain de sa conversation avec Karénine, après une visite à la princesse Betsy, Stépan Arkadiévitch se sentit si jeune, que dans ce flirt et ce mensonge il alla si loin qu'il ne savait comment s'en tirer, car, malheureusement, non seulement la princesse ne lui plaisait pas, mais même lui inspirait une certaine répugnance ; ce ton s'était établi entre eux parce que lui, plaisait beaucoup à Betsy. Aussi fut-il tout heureux quand la visite de la princesse Miagkaïa vint rompre leur tête-à-tête.

— Ah! vous êtes ici! dit-elle en l'apercevant. Eh bien! Comment va votre pauvre sœur? Ne me regar-

dez pas ainsi, ajouta-t-elle. Depuis que tous ceux qui sont cent mille fois pires qu'elle lui ont jeté la pierre, je trouve, moi, qu'elle a très bien fait. Je ne puis pardonner à Vronskï de ne m'avoir pas fait savoir qu'ils étaient à Pétersbourg. Je serais allée la voir et l'aurais accompagnée partout. Je vous en prie, transmettez-lui mes amitiés. Eh bien, parlez-moi d'elle.

— Sa situation est pénible; elle..., commença Stépan Arkadiévitch qui, dans sa naïveté, croyait vraiment au : « Parlez-moi d'elle » de la princesse Miagkaïa.

Mais aussitôt elle l'interrompit et se mit à bavarder elle-même.

— Elle a fait ce que toutes les femmes, excepté moi, font en se cachant; elle n'a pas voulu mentir, et elle a bien fait. Elle a fait encore mieux, parce qu'elle a quitté votre fou de beau-frère. Excusez-moi, tous le disaient homme d'esprit, moi seule l'ai toujours trouvé sot. Mais depuis qu'il est lié avec Lydie Ivanovna et Landau, on commence à dire qu'il est toqué. Je voudrais bien n'être pas de l'avis de tout le monde, mais cette fois c'est impossible.

— Expliquez-nous, je vous prie, commença Stépan Arkadiévitch, ce que cela signifie. Hier je suis allé chez lui à propos de ma sœur; je lui ai demandé une réponse définitive. Il ne me l'a pas donnée, me disant qu'il réfléchirait, et ce matin, au lieu de

reponse, j'ai reçu l'invitation de venir ce soir chez la comtesse Lydie Ivanovna.

— C'est ça! C'est ça! fit la princesse Miagkaïa avec joie. Il prendra l'avis de Landau.

— De Landau? Pourquoi? Quel est ce Landau?

— Comment, vous ne savez pas, Jules Landau, LE FAMEUX JULES LANDAU, LE CLAIRVOYANT ? C'est aussi un toqué, mais c'est de lui que dépend le sort de votre sœur. Voilà ce que c'est que de vivre en province, vous ne savez rien : Landau était COMMIS dans un magasin de Paris; un jour, il alla consulter un médecin. Dans la salle d'attente du docteur, il s'endormit, et alors se mit à donner aux malades des conseils, et des conseils extraordinaires. Ensuite, vous connaissez Iuri Mélédinski, le malade? Sa femme entendit parler de ce Landau et le fit appeler pour son mari. Il le soigne maintenant. A mon avis, il ne lui fait aucun bien, l'autre est toujours aussi malade. Mais eux croient en lui et l'emmènent partout avec eux. Ils l'ont amené en Russie. Là, tous se jetèrent sur lui et maintenant il soigne tout le monde. Il a guéri la comtesse Bézoubov, et elle a tant d'affection pour lui qu'elle l'a adopté.

— Comment, adopté ?

— Oui, adopté : maintenant il n'est plus Landau mais comte Bézoubov... Mais il ne s'agit pas de cela... Lydie — je l'aime beaucoup, mais elle n'a pas sa tête en place — naturellement, s'est accro-

chée à ce Landau et sans lui, ni elle, ni Alexis Alexandrovitch ne prennent aucune décision. C'est pourquoi le sort de votre sœur est désormais entre les mains de ce Landau, autrement dit comte Bézoubov.

XXI

Après un excellent dîner chez Bartniantskï, arrosé d'excellent cognac, Stépan Arkadiévitch, avec un peu de retard, arriva chez la comtesse Lydie Ivanovna.

— Qu'y a-t-il encore chez la comtesse? Le Français? demanda Stépan Arkadiévitch au suisse en regardant le pardessus d'Alexis Alexandrovitch, qu'il reconnaissait, un étrange pardessus à brandebourgs.

— Alexis Alexandrovitch Karénine et le comte Bézoubov, répondit gravement le suisse.

« La princesse Miagkaïa a deviné », pensa Stépan Arkadiévitch en montant l'escalier. « C'est étrange! Cependant il serait bon de se mettre dans ses petits papiers. Elle a une très grande influence... Un mot d'elle à Pomorskï, et l'affaire est faite. »

Dehors il faisait encore jour, mais dans le petit

salon de Lydie Ivanovna, aux stores baissés, les lampes brûlaient déjà.

Autour de la table ronde, éclairée d'une suspension, étaient assis la comtesse et Alexis Alexandrovitch, causant ensemble, à voix basse. Un homme maigre, de taille moyenne, avec les hanches d'une femme, les genoux enfoncés, le visage pâle, assez joli, les yeux beaux et brillants, les cheveux longs retombant sur le col de son veston, était debout, regardant un portrait fixé au mur.

Ayant salué la maîtresse de la maison et Alexis Alexandrovitch, Stépan Arkadiévitch, malgré lui, jeta encore un regard sur l'homme inconnu.

— Monsieur Landau! appela la comtesse avec une douceur qui surprit Oblonskï. Et elle les présenta l'un à l'autre.

Landau se retourna rapidement, s'approcha, et, en souriant, mit dans la main tendue de Stépan Arkadiévitch une main inerte et moite ; puis, aussitôt, il s'éloigna et regarda de nouveau les portraits.

La comtesse et Alexis Alexandrovitch se regardèrent d'un air important.

— Je suis très heureuse de vous voir, surtout aujourd'hui, dit la comtesse Lydie à Stépan Arkadiévitch, en lui désignant un siège près de Karénine.

— Je vous l'ai présenté comme M. Landau, ajouta-t-elle tout bas en jetant un regard sur le Français puis un autre sur Alexis Alexandrovitch,

mais à vrai dire il est comte Bézoubov, comme vous le savez sans doute, seulement il n'aime pas ce titre.

— Oui, j'en ai entendu parler, répondit Stépan Arkadiévitch. On dit qu'il a guéri complètement la comtesse Bézoubov.

— Elle était aujourd'hui chez moi. Elle est si triste, dit la comtesse à Alexis Alexandrovitch. Cette séparation est un coup terrible pour elle!

— Il part définitivement? demanda Karénine.

— Oui, il part à Paris. Hier, il a entendu la voix, dit la comtesse Lydie Ivanovna en regardant Stépan Arkadiévitch.

— Ah! la voix! répéta Oblonskï, sentant que dans cette société il se passait ou devait se passer quelque chose de particulier dont il n'avait pas la clef, et qu'il fallait être prudent.

Après un moment de silence, la comtesse Lydie Ivanovna, abordant le sujet principal de la conversation, dit à Oblonskï avec un sourire feint :

— Je vous connais depuis longtemps et suis heureuse de faire plus intime connaissance avec vous. LES AMIS DE NOS AMIS SONT NOS AMIS. Mais pour être amis, il faut songer à l'état d'âme de son ami, et je crains que vous ne le fassiez pas envers Alexis Alexandrovitch. Vous comprenez de qui je parle? dit-elle en levant ses beaux yeux pensifs.

— Oui, un peu, comtesse, Je comprends que la situation d'Alexis Alexandrovitch... dit Oblonskï.

ne comprenant pas trop de quoi il s'agissait et désirant, à cause de cela, s'en tenir aux généralités.

— Le changement n'est pas dans la situation extérieure, dit sévèrement la comtesse Lydie Ivanovna, suivant en même temps, d'un regard amoureux Alexis Alexandrovitch qui se levait et s'approchait de Landau..., son cœur a changé et j'ai peur que vous n'ayez pas très bien réfléchi au changement qui s'est opéré en lui?

— C'est-à-dire... en général, je puis m'imaginer ce changement. Nous fûmes toujours très amis... et maintenant..., prononça Stépan Arkadiévitch, répondant par un regard tendre au regard de la comtesse et calculant avec lequel des deux ministres elle était le plus liée afin de savoir pour lequel demander son appui... Le changement qui s'est opéré en lui ne peut affaiblir ses sentiments d'amour du prochain. Au contraire, ce changement doit augmenter l'amour...

— Je crains que vous ne me compreniez pas. Ne voulez-vous pas du thé? demanda-t-elle en désignant des yeux le valet qui apportait le thé sur un plateau.

— Pas tout à fait, comtesse... Sans doute son malheur...

— Oui, le malheur... qui est devenu le suprême bonheur quand le cœur s'est retrempé, dit-elle en regardant tendrement Stépan Arkadiévitch.

« Il me semble que je puis lui demander de parler à tous deux », pensa Stépan Arkadiévitch.

— Sans doute, comtesse, dit-il; mais je pense que ces changements sont si intimes que personne, même l'ami le plus intime, n'aime à en parler...

— Au contraire ! Nous devons en parler et nous entr'aider.

— Oui, sans doute, mais il y a une telle diversité de convictions et après..., dit Oblonskï avec un doux sourire.

— Il ne peut exister de diversité dans l'œuvre de la sainte vérité.

— Oh ! sans doute.. mais...

Et confus, Stépan Arkadiévitch se tut. Il comprit qu'il s'agissait de religion.

— Il me semble qu'il va s'endormir, chuchota gravement Alexis Alexandrovitch, s'approchant de Lydie Ivanovna.

Stépan Arkadiévitch se retourna.

Landau était assis près de la fenêtre, appuyé au dossier de la chaise. Remarquant les regards tournés vers lui, il leva la tête et sourit d'un sourire naïf, enfantin.

— Ne faites pas attention, dit Lydie Ivanovna; et d'un mouvement léger, elle approcha la chaise d'Alexis Alexandrovitch.

— J'ai remarqué... commençait-elle quand, dans la chambre, entra le valet qui apportait une lettre.

Lydie Ivanovna parcourut rapidement le billet;

et, s'excusant, elle écrivit aussitôt une réponse, puis revint à sa place.

— J'ai remarqué, continua-t-elle, que les Moscovites, les hommes surtout, sont très indifférents en matière de religion.

— Oh ! non, comtesse, il me semble que les Moscovites ont la réputation d'être les plus croyants, répondit Stépan Arkadiévitch.

— Malheureusement, je crois que vous êtes du nombre des indifférents, lui dit Alexis Alexandrovitch avec un faible sourire.

— Comment peut-on être indifférent ! prononça Lydie Ivanovna.

— C'est-à-dire que je ne suis pas indifférent, je suis en attente, dit Stépan Arkadiévitch avec son plus doux sourire ; je ne crois pas que pour moi le moment de ces questions soit venu.

Alexis Alexandrovitch et Lydie Ivanovna échangèrent un regard.

— Nous ne pouvons jamais savoir si le moment est venu ou non, dit rêveusement Alexis Alexandrovitch ; nous ne devons pas nous demander si nous sommes prêts ou non. C'est un bonheur de ne pas se laisser guider par les considérations humaines. Ce bonheur parfois descend non sur ceux qui travaillent mais sur ceux qui, comme Saül, ne sont pas prêts.

— Ce n'est pas encore, dit Lydie Ivanovna, qui suivait les mouvements du Français.

Landau se leva et s'approcha d'eux.

— Me permettez-vous d'écouter? demanda-t-il.

— Certainement. Je ne voulais pas vous déranger, approchez-vous, lui dit Lydie Ivanovna, le regardant tendrement.

— Il faut seulement ne pas fermer les yeux pour ne pas perdre la lumière, continua Alexis Alexandrovitch.

— Ah! si vous connaissiez le bonheur que nous éprouvons en sentant Sa présence perpétuelle en notre âme! dit la comtesse Lydie Ivanovna en souriant béatement.

— Mais il peut arriver que l'homme se sente incapable de s'élever à cette hauteur, objecta Stépan Arkadiévitch, conscient de sa fausseté en admirant la hauteur religieuse, mais en même temps ne se décidant pas à avouer ses idées de libre-penseur devant une personne qui, d'un mot à Pomorskï, pourrait lui faire obtenir la place convoitée.

— Vous voulez dire que le péché l'en empêche? dit Lydie Ivanovna. C'est une opinion fausse. Il n'y a pas de péché pour le croyant; le péché est déjà racheté. Pardon, ajouta-t-elle en regardant le domestique qui entrait de nouveau avec un billet.

Elle le lut et répondit verbalement : « Dites demain, chez la grande-duchesse. »

— Pour un croyant, le péché n'existe pas, continua-t-elle.

— Oui, mais la foi sans les actes est morte, dit

Stépan Arkadiévitch, se souvenant de cette phrase de catéchisme, et ne défendant son indépendance que par un sourire.

— C'est un passage des épîtres de l'apôtre Jacques, dit Alexis Alexandrovitch en s'adressant avec une certaine nuance de reproche à Lydie Ivanovna, lui parlant de cela évidemment comme d'un sujet plusieurs fois abordé. Combien de mal a fait l'interprétation fausse de ce passage! Rien n'éloigne tant de la religion que cette interprétation : « Je n'agis pas, je ne puis croire », tandis qu'il est dit le contraire.

— Travailler pour Dieu, par le travail, par le jeûne, sauver son âme, dit la comtesse Lydie Ivanovna, avec dédain, ce sont les conceptions ridicules de nos moines... Mais ce n'est dit nulle part. C'est beaucoup plus facile et plus simple, ajouta-t-elle en regardant Oblonskï avec ce même sourire encourageant qu'elle avait pour les jeunes demoiselles d'honneur confuses au milieu de l'entourage de la cour.

— Nous sommes sauvés par le Christ qui a souffert pour nous ; nous sommes sauvés par la religion, confirma Alexis Alexandrovitch encourageant ses paroles du regard.

— Vous comprenez l'anglais? demanda Lydie Ivanovna, et, ayant reçu une réponse affirmative, elle se leva pour prendre un livre sur les rayons. Je veux lire Safe and happy ou Under the Wing ? demanda-t-elle regardant interrogativement Karénine.

Elle revint à sa place avec le livre, et l'ouvrit.

— C'est très court. Ici est indiquée la voie par laquelle s'acquiert la foi, et le bonheur supraterrestre qui avec elle remplit l'âme. Le croyant ne peut être malheureux parce qu'il n'est pas seul. Oui, vous verrez.

Elle se préparait à lire quand le valet vint annoncer madame Borozdine.

— Dites demain, à deux heures.

— Oui, continua-t-elle, en marquant du doigt la page du livre, ses beaux yeux pensifs regardant l'espace, voici comment agit la vraie religion. Vous connaissez Marie Sanine? Vous savez son malheur? Elle a perdu son unique enfant. Elle était au désespoir. Et puis? Elle a trouvé cet ami, et maintenant elle remercie Dieu de la mort de son enfant! Voilà le bonheur que donne la foi.

— Oh! oui, c'est... commença Stépan Arkadiévitch, comptant avoir le temps de se ressaisir. « Non, évidemment, mieux vaut ne rien demander aujourd'hui », pensa-t-il. « Pourvu seulement que je sorte de là sans gaffer! »

— Cela vous ennuiera? dit la comtesse Lydie Ivanovna s'adressant à Landau; vous ne comprenez pas l'anglais, mais c'est très court.

— Oh! je comprends! répondit Landau avec un sourire, et il ferma les yeux.

Alexis Alexandrovitch et Lydie Ivanovna échangèrent un regard important, puis la lecture commença.

XXII

Stépan Arkadiévitch se sentait tout abasourdi par les paroles étranges pour lui qu'il entendait.

La complexité de la vie pétersbourgeoise, en général, agissait sur lui d'une façon excitante et le faisait sortir du calme de Moscou. Mais ses complications il les aimait et les comprenait dans certaines sphères qui lui étaient habituelles, connues. Dans ce milieu étrange, au contraire, il était frappé, étourdi, et ne pouvait tout embrasser.

En écoutant la comtesse Lydie Ivanovna, et sentant fixés sur lui les beaux yeux, naïfs ou rusés, — il ne le savait — de Landau, Stépan Arkadiévitch commençait à ressentir une certaine lourdeur dans la tête. Les idées les plus variées s'y entremêlaient.

« Marie Sanine se réjouit de la mort de son enfant... Ce serait agréable de fumer maintenant...

Pour se sauver, il suffit d'avoir la foi... et les moines ne savent ce qu'il faut faire pour cela, c'est la comtesse Lydie Ivanovna qui le sait... Pourquoi cette lourdeur dans ma tête? Est-ce le cognac, ou ces propos étranges?... Il me semble tout de même que, jusqu'à présent, je n'ai fait aucune gaffe... mais cependant, je ne peux rien demander... On dit qu'il force à prier... Si on me forçait?... Non, ce serait trop bête... Quelle sottise elle lit! mais elle prononce bien... Landau est Bezoubov... Mais pourquoi est-il Bezoubov? »

Tout à coup Stépan Arkadiévitch sentit que sa mâchoire inférieure s'ouvrait irrésistiblement dans un bâillement. Il arrangea ses favoris pour le dissimuler et se secoua, mais après cela il se sentit tomber de sommeil et prêt à ronfler. Il s'éveilla comme la voix de la comtesse Lydie Ivanovna prononçait : « Il dort. »

Stépan Arkadiévitch s'éveilla effrayé, se sentant coupable et pris en faute. Mais aussitôt il se consola se rendant compte que ces mots ne se rapportaient pas à lui mais à Landau. Le Français s'était endormi comme Stépan Arkadiévitch. Le sommeil de Stépan Arkadiévitch les eût offensés, il le pensait, (ou plutôt il ne pensait pas tellement tout cela lui paraissait étrange), tandis que celui de Landau les remplissait de joie, surtout la comtesse Lydie Ivanovna.

— Mon ami, dit doucement Lydie Ivanovna, re-

tenant les plis de sa robe de soie, pour ne pas faire de bruit et, dans son émotion, appelant Karénine, « mon ami ». DONNEZ-LUI LA MAIN. VOUS VOYEZ ? Chch... fit-elle au valet qui entrait de nouveau. Je ne reçois pas.

Le Français, la tête appuyée au dossier de la chaise, dormait ou feignait de dormir. Sa main en sueur, posée sur ses genoux, s'agitait faiblement comme pour saisir quelque chose. Alexis Alexandrovitch se leva, s'approcha, accrochant la table, et mit sa main dans celle du Français. Stépan Arkadiévitch se leva aussi et ouvrant largement les yeux, désirant s'éveiller s'il dormait, il regarda tantôt l'un, tantôt l'autre. Tout cela était-il réellement ? Dans sa tête tout s'obscurcissait de plus en plus.

— QUE LA PERSONNE QUI EST ARRIVÉE LA DERNIÈRE, CELLE QUI DEMANDE, QU'ELLE SORTE, QU'ELLE SORTE ! prononça le Français sans ouvrir les yeux.

— VOUS M'EXCUSEREZ, MAIS VOUS VOYEZ... REVENEZ VERS DIX HEURES, OU MIEUX DEMAIN MATIN.

— QU'ELLE SORTE ! répéta impatiemment le Français.

— C'est moi, n'est-ce pas? Et sur la réponse affirmative, Stépan Arkadiévitch oubliant ce qu'il voulait demander à Lydie Ivanovna et ce qui intéressait sa sœur, se leva sur la pointe des pieds, ne désirant qu'une chose : sortir de là le plus vite possible.

Comme d'une maison hantée il s'enfuit dans la rue en courant, là il causa et plaisanta avec le cocher, désirant se remettre au plus vite.

Au théâtre français, où il arriva au dernier acte, puis au restaurant, pendant le champagne, Stépan Arkadiévitch retrouvait peu à peu son atmosphère, cependant il gardait de cette soirée un certain malaise.

En rentrant à la maison, chez Pierre Oblonskï, chez qui il était descendu à Pétersbourg, il trouva un mot de Betsy. Elle lui écrivait qu'elle désirait vivement terminer la conversation commencée avec lui, et le priait de venir le lendemain.

A peine finissait-il de lire ce mot, en fronçant les sourcils, qu'il entendit en bas des pas pesants d'hommes qui portaient quelque chose de lourd.

Stépan Arkadiévitch alla voir ce que c'était. C'était Pierre Oblonskï rajeuni. Il était si ivre qu'il ne pouvait monter l'escalier, mais il ordonnait qu'on le mît sur pied. En apercevant Stépan Arkadiévitch, il s'accrocha à lui, l'entraîna dans sa chambre, lui raconta comment il avait passé la soirée, puis s'endormit aussitôt.

Stépan Arkadiévitch était complètement démonté, ce qui lui arrivait rarement, et ne pouvait s'endormir.

Tout ce qu'il se rappelait était vilain, mais le pire de tout c'était cette soirée passée chez la comtesse Lydie Ivanovna.

Le lendemain il reçut d'Alexis Alexandrovitch un refus catégorique à la demande en divorce d'Anna, et il comprit que cette décision avait été prise, d'après les paroles prononcées par le Français dans son sommeil vrai ou simulé.

XXIII

Pour pouvoir entreprendre quelque chose dans la vie de famille, il faut qu'existe ou le désaccord complet entre les époux ou l'entente affectueuse. Quand les rapports entre les époux sont imprécis, quand ce n'est ni le désaccord ni l'entente, alors il est impossible de rien entreprendre. Bien des familles vivent des années entières en des endroits qui déplaisent profondément aux deux époux, simplement parce qu'il n'y a entre eux ni accord ni désaccord.

Pour Vronskï et Anna le séjour à Moscou, dans la chaleur et la poussière, par un soleil non plus printanier, mais estival, quand les arbres des boulevards depuis longtemps en feuilles étaient gris de poussière, était insupportable.

Au lieu de partir pour Vosdvijenskoié, comme il était convenu entre eux depuis longtemps, ils con-

tinuaient de vivre à Moscou, que tous deux avaient en dégoût, uniquement parce que ces derniers temps il n'y avait pas d'accord entre eux.

L'irritation qui les séparait n'avait aucune cause extérieure et toutes les tentatives d'explication, loin de la faire disparaître, l'aggravaient. C'était une irritation intérieure dont la cause était : pour elle, la diminution de son amour ; pour lui, le regret de s'être mis pour elle dans une situation fausse qu'au lieu d'alléger elle rendait plus pénible encore.

Ni l'un ni l'autre ne donnait la raison de son animosité, mais ils se la reprochaient mutuellement et, à chaque occasion, tâchaient de se le prouver.

Pour elle, Vronskï, avec toutes ses habitudes, ses pensées, ses désirs, avec toute sa nature morale et physique, ne voyait qu'une chose : l'amour de la femme, et cet amour, d'après ses sentiments, devait être concentré sur elle seule. Cet amour faiblissait, elle en concluait qu'il devait en reporter une partie sur les autres femmes, ou sur une autre femme ; et elle en était jalouse. Elle était jalouse non d'une femme quelconque, mais de la diminution de son amour. Sa jalousie n'ayant pas d'objet, elle lui en cherchait un. A la moindre allusion elle transportait sa jalousie d'un objet à l'autre. Tantôt elle était jalouse de ces femmes dépravées, qu'en raison de ses relations parmi les célibataires, il pouvait facilement rencontrer ; tantôt elle l'était

des femmes du monde chez lesquelles il fréquentait; tantôt d'une jeune fille imaginaire, pour laquelle Vronskï romprait avec elle, afin de se marier. C'était cette dernière supposition qui la torturait le plus, surtout parce que lui-même, dans un moment de franchise, lui avait dit imprudemment que sa mère le comprenait si peu qu'elle s'était permise de l'exhorter à épouser la princesse Sorokine.

Et, jalouse, Anna s'indignait contre lui, et cherchait des prétextes à son indignation.

Elle l'accusait de tout ce qu'il y avait de pénible en sa situation : les jours d'attente à Moscou, la lenteur et l'indécision d'Alexis Alexandrovitch, son isolement. S'il l'aimait, il comprendrait combien cette situation était pénible et l'en tirerait. Le seul fait qu'ils vivaient à Moscou au lieu d'être à la campagne, lui était encore un grief contre lui : il ne pouvait s'enterrer à la campagne comme elle l'eût voulu ; il avait besoin de société et la mettait dans cette situation épouvantable dont il ne voulait pas comprendre le tourment. C'était encore lui qui était coupable de sa séparation éternelle d'avec son fils. Même les rares moments de tendresse qui survenaient entre eux ne la calmaient pas.

Dans son affection, elle remarquait maintenant une sorte de calme, d'assurance, qu'il n'avait pas auparavant et qui l'agaçait.

La nuit tombait. Anna seule, attendant son retour

d'un dîner de célibataires, se promenait de long en large dans son cabinet (la pièce d'où l'on entendait le moins le bruit de la rue), et repassait dans tous ses détails les phases de leur querelle de la veille.

Remontant en arrière, depuis les paroles blessantes de la discussion jusqu'à ce qui avait été leur prétexte, elle arriva aux premiers mots de la conversation. Longtemps elle se demanda si la discussion avait bien pu être amenée par une conversation aussi inoffensive, où rien ne tenait à cœur ni à l'un ni à l'autre. Pourtant c'était ainsi. Il avait commencé par se moquer des lycées de jeunes filles, les trouvant inutiles. Elle les avait défendus. Il raillait, en général, l'instruction des femmes et observa que Ganna, une Anglaise protégée par Anna, n'avait aucun besoin d'étudier la physique.

Cela agaçait Anna. Elle voyait là une allusion méprisante à ses propres occupations, et elle trouva et dit une phrase pour riposter à l'offense qui lui était faite.

— Je n'espérais pas que vous vous souveniez de mes sentiments, comme peut le faire l'homme qui aime, j'attendais tout simplement quelque délicatesse.

En effet, il avait rougi de dépit et prononcé quelques paroles désagréables. Elle ne se rappelait plus sa réponse, mais alors, sans rime ni raison, avec le désir évident de lui être désagréable, il avait dit :

— Je ne me soucie pas de votre intérêt pour cette fille, c'est vrai ; car je vois que ce n'est pas sincère.

Cette cruauté avec laquelle il détruisait le monde qu'elle se faisait avec tant d'efforts pour supporter sa vie pénible, cette injustice avec laquelle il l'accusait de feinte et de mensonge l'exaspérèrent.

— Je regrette beaucoup que seules les choses grossières et matérielles vous soient accessibles et vous paraissent naturelles, répondit-elle en sortant de la chambre.

Quand le soir il revint chez elle, ils ne se souvenaient plus de la querelle ; cependant tous deux sentaient qu'elle n'était pas terminée.

Aujourd'hui, de toute la journée, il n'avait pas paru à la maison, et elle se sentait si seule, si triste, qu'elle voulait oublier tout, pardonner, se réconcilier avec lui. Elle voulait s'accuser elle-même et le justifier.

« C'est moi qui suis coupable ; je suis agaçée, jalouse, insensée. Je me réconcilierai avec lui ; nous partirons à la campagne et là-bas je serai plus calme », se dit-elle.

« Pas sincère », se rappela-t-elle tout d'un coup ; ce qui l'offensait le plus, c'était moins le mot que l'intention blessante.

« Je sais ce qu'il a voulu dire. Ce n'est pas naturel quand on n'aime pas sa fille d'aimer l'enfant d'une autre. Que comprend-il à l'amour maternel, à mon

amour pour Serge que je lui ai sacrifié. Oh! ce désir de me faire du mal! Non, il aime une autre femme ; il n'en peut être autrement. »

Tout à coup, s'apercevant qu'au lieu de se calmer, elle parcourait de nouveau le cercle de ses pensées et revenait à l'irritation ancienne, elle fut horrifiée d'elle-même. « Est-ce donc impossible? » se dit-elle. « Ne puis-je pas tout prendre sur moi? Il est juste, honnête ; il m'aime ; je l'aime ; un de ces jours le divorce va être prononcé... Que faut-il encore? Il faut du calme, de la confiance ; je prendrai tout sur moi. Oui, quand il va rentrer je lui dirai que j'ai été coupable, bien que cela ne soit pas, et nous partirons ».

Puis, pour ne pas penser davantage et ne pas céder à l'irritation, elle sonna et donna l'ordre d'apporter les malles pour emballer ce qu'elle devait emporter à la campagne.

A dix heures Vronskï rentra.

XXIV

— Eh bien ! C'était gai ? demanda-t-elle en sortant à sa rencontre, le visage empreint d'une expression repentante et douce.

— Comme d'habitude, répondit-il ayant compris d'un seul regard qu'elle était en de bonnes dispositions.

Il était déjà habitué à ces changements d'humeur, et aujourd'hui il en était particulièrement content car lui-même était parfaitement bien disposé.

— Que vois-je ? Ça, c'est bien ! dit-il en désignant les malles dans l'antichambre.

— Oui. Il faut partir. Je suis allée me promener ; il fait si beau que j'ai eu le désir de la campagne. Rien ne nous retient, n'est-ce pas ?

— Je ne désire que cela. Je reviens tout de suite et nous causerons ; je vais seulement me changer. Fais servir le thé.

Il entra dans son cabinet.

Il y avait quelque chose d'offensant dans sa façon de dire : « Ça, c'est bien », comme on dit à un enfant qui cesse de faire des caprices ; et encore plus blessante était la contradiction entre son ton humble et l'assurance de Vronskï, aussi sentit-elle le désir de la lutte se soulever en elle. Mais par un effort de volonté elle le réprima et se montra à Vronskï avec la même gaîté. Quand il revint elle lui raconta comment elle avait passé sa journée et lui fit part de ses plans de départ.

— C'est presque une inspiration que j'ai eue, dit-elle. Pourquoi attendre ici le divorce ? N'est-ce pas la même chose à la campagne ? Je ne puis plus attendre ! Je ne veux pas espérer, je ne veux pas entendre parler du divorce ; j'ai résolu que cela n'aurait plus aucune influence sur ma vie. N'ai-je pas raison ?

— Sans doute, dit-il regardant avec inquiétude son visage ému.

— Qu'avez-vous fait là-bas ? Qu'y avait-il ? demanda-t-elle après un court silence.

Vronskï nomma les convives.

— Le dîner était assez bon ; puis il y a eu des courses de canots, tout cela était assez gentil, mais à Moscou, il faut toujours qu'il y ait quelque chose de ridicule : une dame est venue, le professeur de natation de la reine de Suède, et elle a montré son art.

— Comment était-elle? âgée ? demanda Anna en fronçant les sourcils.

— Oui ; une vieille femme laide dans un costume de natation rouge... Alors quand partons-nous?

— Quelle idée stupide! Est-ce qu'elle nage vraiment d'une façon extraordinaire? dit Anna sans répondre.

— Oh ! rien de particulier. C'est mon avis : c'est stupide... Alors quand penses-tu partir?

Anna secoua la tête comme pour chasser une pensée désagréable.

— Quand partir? Mais le plus tôt sera le mieux. Demain nous n'aurions pas le temps; après-demain.

— Bien... Non, attends... Après-demain c'est lundi; je dois être chez maman, fit Vronskï gêné, car, dès qu'il eut dit qu'il devait aller chez sa mère, il sentit se fixer sur lui le regard soupçonneux d'Anna. Sa gêne confirma ses soupçons. Elle devint rouge et s'écarta de lui. Maintenant ce n'était plus le professeur de natation de la reine de Suède qui se présentait à elle, mais la princesse Sorokine qui vivait à la campagne avec la comtesse Vronskï.

— Tu peux partir demain, dit-elle.

— Pas possible. On ne peut recevoir demain l'argent et la procuration pour l'affaire qui m'oblige à partir.

— Dans ce cas nous ne partirons pas du tout.

— Mais pourquoi cela?

— Je ne partirai pas plus tard : lundi ou jamais.

— Mais pourquoi ? demanda Vronskï étonné. Cela n'a aucun sens.

— Pour toi peut-être, puisque tu ne penses pas du tout à moi. Tu ne veux pas comprendre ma vie. Une seule chose m'occupe ici : Ganna, et tu dis que c'est une feinte. Tu as dit hier que je n'aime pas ma fille, que je feins d'aimer cette Anglaise et que ce n'est pas naturel ; je désirerais savoir quelle vie ici pour moi peut être naturelle ?

Soudain elle se ressaisit et fut effrayée de s'être laissé aller ainsi. Mais bien que sachant qu'elle se perdait, elle ne pouvait se retenir et ne pas lui montrer ses torts tout en se soumettant à lui.

— Je n'ai jamais dit cela. J'ai dit seulement que je ne comprenais pas cette affection subite...

— Toi qui te glorifies de ta droiture, pourquoi ne dis-tu pas la vérité ?

— Je ne me vante jamais, et ne mens pas, dit-il doucement retenant la colère qui grondait en lui. C'est bien dommage si tu ne respectes pas...

— On a inventé le respect pour masquer la place vide de l'amour, et si tu ne m'aimes plus il vaudrait mieux, il serait plus honnête de me le dire.

— Non ! Ça devient insupportable ! s'écria Vronskï en se levant. Il s'arrêta devant elle et prononça lentement : Pourquoi éprouves-tu ma patience ? Elle a des limites.

— Que voulez-vous dire par là ? s'écria-t-elle

regardant avec effroi l'expression haineuse qui couvrait son visage et surtout ses yeux cruels et terribles.

— Je veux dire... commença-t-il ; mais il s'arrêta. Je vous demande ce que vous voulez de moi ?

— Que puis-je vouloir? Je ne puis que vouloir que vous ne m'abandonniez pas, comme vous en avez le désir, dit-elle ayant compris ce qu'il n'avait pas prononcé. Cela, je ne le veux pas ; mais c'est secondaire. Je veux l'amour, et il n'existe plus. Alors tout est fini...

Et elle se dirigea vers la porte.

— Attends ! Attends ! s'écria Vronskï sans effacer le pli de ses sourcils mais l'arrêtant par le bras. — De quoi s'agit-il ? Je dis qu'il faut ajourner le départ pour trois jours, et à cela tu réponds que je mens et ne suis pas un honnête homme.

— Oui, et je répète que l'homme qui me reproche d'avoir tout sacrifié pour moi, dit-elle se rappelant les paroles d'une querelle déjà ancienne, est pire qu'un malhonnête homme : c'est un homme sans cœur.

— Non, la patience a des bornes ! s'écria-t-il, et rapidement il abandonna sa main.

« Il me hait, c'est clair », pensa-t-elle, et en silence, sans se retourner, à pas chancelants elle sortit de la chambre.

« Il aime une autre femme, c'est ce qu'il y a de plus clair », se dit-elle en rentrant chez elle. « Je

veux l'amour, et il n'y en a plus. Alors tout est fini », répéta-t-elle de nouveau. « Il faut en finir... Mais comment? » se demanda-t-elle s'asseyant devant le miroir.

Mille pensées s'agitaient en son esprit : où irait-elle maintenant, chez la tante qui l'avait élevée, chez Dolly ou seule à l'étranger? Que fait-il seul maintenant dans son cabinet? Est-ce la querelle définitive ou la réconciliation est-elle possible? Que diront d'elle maintenant ses anciennes connaissances de Pétersbourg ? Que pensera Alexis Alexandrovitch? Ces pensées et d'autres encore concernant ce qu'elle deviendrait après la rupture, lui venaient en tête. Mais elle ne s'y adonnait pas de toute son âme.

Une seule pensée vague, indéfinissable, emplissait son âme sans qu'elle pût la saisir.

Se rappelant encore une fois Alexis Alexandrovitch, elle se souvenait de l'épisode de sa maladie, après ses couches, et de la pensée qui alors ne la quittait pas, et qu'elle exprimait par ces paroles : Pourquoi ne suis-je pas morte ?

Soudain elle comprit ce qui se passait dans son âme. Oui, c'était la solution de tout. Oui, oui, mourir ! « La honte d'Alexis Alexandrovitch et de Serge, mon déshonneur, la mort couvre tout! Mourir ! Alors il se repentira, regrettera, aimera, souffrira pour moi! »

Elle était assise sur une chaise, ôtant et remet-

tant les bagues de sa main gauche, se représentant vivement les divers sentiments éveillés par sa mort, et elle souriait de compassion pour elle-même.

Des pas approchèrent et la tirèrent de ses songes. Feignant d'être occupée d'arranger ses bagues, elle ne se retourna même pas.

Vronskï s'approcha d'elle et lui prenant la main prononça doucement :

— Anna, partons après-demain si tu veux. Je consens à tout.

Elle se tut.

— Eh bien? fit-il.

— Tu le sais toi-même, dit-elle, et n'ayant plus la force de se retenir, elle sanglota. — Lâche-moi, lâche-moi, prononça-t-elle entre ses sanglots. Je partirai demain... Je ferai même plus... Qui suis-je? Une femme perdue, une pierre à ton cou... Je ne veux pas te tourmenter... je ne le veux pas... je te délivrerai... tu ne m'aimes plus... Tu en aimes une autre...

Vronskï la suppliait de se calmer, lui jurant que sa jalousie n'avait aucun fondement, qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer, qu'il l'aimait plus qu'auparavant.

— Anna, pourquoi te tourmenter et me tourmenter? dit-il en lui baisant les mains.

Son visage exprimait maintenant de la tendresse; il lui semblait entendre des larmes dans sa voix et sentir sur sa main leur humidité.

Immédiatement la jalousie farouche d'Anna se transforma en une tendresse passionnée, désespérée. Elle l'enlaça, couvrant de baisers sa tête, son cou, ses mains.

XXV

Sentant que la réconciliation était complète, Anna, dès le matin, se mit aux préparatifs du départ avec animation. Il n'était pas encore décidé s'ils partiraient le lundi ou le mardi, car la veille tous deux avaient cédé, néanmoins Anna faisait activement ses préparatifs, complètement indifférente à partir un jour plus tôt ou plus tard. Elle était dans sa chambre, penchée sur un coffre ouvert où elle choisissait diverses choses, quand Vronskï, déjà tout habillé, plus tôt qu'à l'ordinaire entra chez elle.

— Je vais aller tout de suite chez maman, dit-il; elle peut m'envoyer l'argent par Egor, et demain je serai prêt à partir.

Elle avait beau être de bonne humeur, ce rappel du voyage à la campagne chez sa mère la froissait.

— Non, moi, je ne le serai pas, dit-elle, et aus-

sitôt elle pensa : « Alors il aurait pu faire comme je voulais. » Du reste, fais comme tu en avais l'intention. Va dans la salle à manger ; je t'y rejoins tout de suite, je vais seulement mettre de côté ces objets inutiles, dit-elle, posant sur les bras d'Annouchka, déjà chargée de chiffons, quelque autre chose encore.

Vronskï mangeait son bifsteck quand elle entra dans la salle à manger.

— Tu ne peux t'imaginer comme j'en ai assez de ces chambres, dit-elle en s'asseyant à côté de lui, pour prendre le café. Il n'y a rien de plus horrible que ces chambres garnies, elles n'ont ni caractère, ni âme... Cette pendule, ces rideaux, et surtout ces papiers, c'est un cauchemar... Je pense à Vosdvijenskoié comme à la terre promise. Tu n'envoies pas encore les chevaux?

— Non, ils arriveront après nous. Est-ce que tu vas quelque part?

— Oui, je voudrais aller chez Vilson ; je dois lui rapporter des robes. Alors décidément c'est demain? fit-elle d'une voix gaie. Mais tout à coup son visage changea.

Le valet de Vronskï vint lui demander le reçu d'un télégramme envoyé de Saint-Pétersbourg. Il n'y avait rien de particulier dans la réception d'un télégramme, mais, comme s'il voulait lui cacher quelque chose, il répondit que le reçu était dans son cabinet, puis hâtivement il s'adressa à elle.

— Demain, j'aurai tout terminé sans faute.

— De qui ce télégramme? demanda-t-elle sans l'écouter.

— De Stiva, répondit-il sans empressement.

— Dans ce cas pourquoi ne me l'as-tu pas montré? Quel secret peut-il y avoir entre Stiva et toi?

Vronskï rappela le valet et lui ordonna d'apporter le télégramme.

— Je n'ai pas voulu te le montrer parce que Stiva a la manie de télégraphier. A quoi bon télégraphier puisqu'il n'y a encore rien de décidé?

— A propos du divorce?

— Oui. Il télégraphie qu'il n'a encore rien obtenu. Ces jours-ci on lui a promis une réponse définitive. Mais voici; lis.

D'une main tremblante, Anna prit le télégramme et lut précisément ce que venait de dire Vronskï. Il y avait en outre : « Il y a peu d'espoir, mais je ferai le possible et l'impossible. »

— Hier j'ai dit qu'il m'était parfaitement égal d'obtenir le divorce ou non, dit-elle en rougissant; il n'était donc pas nécessaire de se cacher de moi. « De cette façon il peut me cacher sa correspondance avec une femme », pensait-elle.

— A propos! Iachvine voulait venir ce matin avec Voïtov, dit Vronskï. Il paraît qu'il a gagné à Pévtzov, et même plus que celui-ci ne peut payer, près de soixante mille roubles.

— Non! dit-elle mécontente de ce changement de conversation par lequel il lui montrait si nettement qu'elle était irritée. Cette nouvelle du divorce ne me touche pas au point qu'il fallait me la cacher. J'ai dit que je n'y voulais pas penser et je désire que tu ne t'y intéresses pas plus que moi.

— Je m'y intéresse parce que j'aime les situations nettes.

— La netteté n'est pas dans la forme, mais dans l'amour, dit-elle, énervée de plus en plus, non par les paroles de Vronskï mais par son ton froid et calme. Pourquoi donc le désires-tu?

« Mon Dieu, encore de l'amour! » pensa-t-il, faisant la grimace.

— Tu sais bien pourquoi. A cause de toi et des enfants que nous aurons.

— Les enfants? Nous n'en aurons plus.

— C'est dommage.

— Pour toi c'est nécessaire à cause des enfants, et à moi, tu ne penses pas? dit-elle oubliant ou n'ayant pas remarqué qu'il avait dit : « *à cause de toi* et des enfants ».

La question des enfants l'agaçait depuis longtemps. Le désir de Vronskï d'avoir des enfants était pour elle la preuve qu'il n'attachait aucun prix à sa beauté.

— Mais j'ai dit : pour toi, surtout pour toi, répéta-t-il en faisant une grimace comme s'il avait ressenti une douleur; pour toi, car je suis convaincu

que la plus grande partie de ton irritation provient de l'incertitude de ta situation.

« Oui, voilà, maintenant il a cessé de feindre, il montre toute sa haine froide pour moi », pensa-t-elle n'écoutant pas ses paroles mais regardant avec horreur ce juge froid et cruel qui, l'agaçant, la regardait dans les yeux.

— Non, ce n'est pas la raison, et je ne comprends même pas que la cause de mon irritation, comme tu dis, puisse être de me trouver entièrement à ta merci. Quelle est ici l'incertitude de la situation? Au contraire.

— Je regrette vivement que tu ne veuilles pas comprendre, reprit-il en l'interrompant, et continuant avec obstination à exprimer toute sa pensée : l'incertitude consiste en ce que tu me crois libre.

— Quant à cela tu peux être tout à fait tranquille, dit-elle ; et se détournant de lui elle se mit à prendre son café.

Elle leva la tasse, écartant le petit doigt, et l'approcha de ses lèvres. Après avoir bu quelques gorgées elle le regarda. A l'expression de son visage elle comprit clairement que sa main, son geste, le bruit de ses lèvres l'horripilaient.

— Pour moi, peu importe ce que pense ta mère et son désir de te marier, dit-elle posant sa tasse d'une main tremblante.

— Mais nous ne parlons pas de cela.

— Pardon. Du reste je dois te dire que pour moi

une femme sans cœur, qu'elle soit vieille ou non, qu'elle soit ta mère ou une étrangère, n'est pas intéressante et que je la méprise.

— Anna, je te prie de ne pas parler irrespectueusement de ma mère!

— La femme qui ne sent pas en quoi consiste le bonheur et l'honneur de son fils n'a pas de cœur.

— Je te répète de ne pas parler irrespectueusement de ma mère que j'estime et respecte, dit-il en élevant la voix et la regardant sévèrement.

Elle ne répondit pas. Regardant fixement son visage et ses mains, elle se rappela tous les détails de la scène de réconciliation de la veille et ses caresses passionnées. « Il aura certainement les mêmes pour d'autres femmes », pensa-t-elle.

— Tu n'aimes pas ta mère. Ce sont des phrases, des phrases, des phrases! dit-elle le regard chargé de haine.

— S'il en est ainsi, alors il faut...

— Il faut prendre un parti, et le mien est pris, dit-elle se levant pour sortir.

A ce moment entra Iachvine. Anna s'arrêta et le salua.

Alors que la tempête grondait dans son âme, qu'elle se sentait à un tournant de sa vie qui pouvait avoir pour elle les plus terribles conséquences, pourquoi en ce moment devait-elle feindre devant un étranger qui tôt ou tard saurait tout, elle l'ignorait. Mais aussitôt domptant la tempête intérieure

elle s'assit et se mit à causer avec le nouveau venu.

— Eh bien, comment vont vos affaires? Avez-vous touché votre argent? lui demanda-t-elle.

— Pas mal. Il paraît que je ne recevrai pas tout, mais je dois partir mercredi. Et vous, quand partez-vous? demanda Iachvine clignant des yeux et regardant Vronskï; il devinait évidemment la querelle survenue.

— Après-demain, paraît-il, répondit Vronskï.

— D'ailleurs vous faites vos préparatifs depuis longtemps.

— Cette fois c'est définitif, dit Anna, fixant sur les yeux de Vronskï un regard qui lui disait clairement qu'elle ne pensait même pas à la possibilité d'une réconciliation.

— N'avez-vous aucune pitié de ce malheureux Pévtzov? demanda-t-elle à Iachvine.

— Je ne me le suis jamais demandé, Anna Arkadievna. Toute ma fortune est là (et il désigna une poche de son habit) et en ce moment je suis riche, mais ce soir j'irai au cercle et peut-être en sortirai-je mendiant. Celui qui s'assoira en face de moi pour jouer n'aura qu'un désir : me laisser sans chemise; moi j'ai le même désir. Eh bien, nous lutterons. Voilà le plaisir.

— Si vous étiez marié, dit Anna, ce serait agréable pour votre femme.

— C'est probablement pourquoi je ne me suis pas marié et jamais n'en ai eu l'envie.

— Et Helsingfors ? dit Vronskï se mêlant à la conversation et regardant Anna qui souriait.

Elle rencontra son regard et son visage prit soudain une expression froide et sévère, qui voulait dire : « Ce n'est pas oublié; rien n'est changé. »

— Avez-vous été amoureux ? demanda-t-elle à Iachvine.

— Oh! Seigneur Dieu! Combien de fois! Mais, vous comprenez, on peut s'asseoir devant les cartes de telle façon qu'on puisse toujours se lever quand arrivera l'heure du rendez-vous, et moi je puis songer à l'amour, mais de façon à ne pas me mettre en retard pour l'heure du jeu. Voilà comment je m'arrange.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Je parle du présent. — Elle voulait dire *Helsingfors*, mais ne voulut pas répéter le mot dit par Vronskï.

Voïtov, qui marchandait le trotteur, arriva. Anna se leva et sortit.

Avant de quitter la maison, Vronskï passa chez elle. Elle fit semblant de chercher quelque chose sur la table, mais honteuse de cette feinte, elle le regarda en face, d'un air froid.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle en français.

— Prendre le certificat de Gambetta; je l'ai vendu, dit-il d'un ton qui disait plus clairement que les paroles : « Je n'ai pas le temps de m'expliquer et cela n'aboutirait à rien. »

« Je ne suis nullement coupable envers elle,

pensa-t-il; si elle veut se punir, tant pis pour elle. »

Comme il sortait, il lui sembla qu'elle disait quelque chose et son cœur, tout à coup, tressaillit de compassion pour elle.

— Qu'as-tu, Anna? demanda-t-il.

— Rien, répondit-elle froidement, étrangement.

« Alors, tant pis », pensa-t-il de nouveau, redevenant froid, puis il sortit.

En sortant, il aperçut dans la glace son visage pâle, ses lèvres tremblantes. Il voulut s'arrêter, lui dire un mot de consolation, mais ses jambes le portèrent hors de la chambre avant qu'il eût trouvé quoi dire.

Il passa toute cette journée hors de la maison. Quand il rentra le soir, tard, la femme de chambre lui dit qu'Anna Arkadievna avait mal à la tête et lui demandait de ne pas entrer chez elle.

XXVI

Jamais encore une journée entière ne s'était passée en querelle. C'était aujourd'hui la première fois et ce n'était pas une querelle, mais bien l'aveu évident du refroidissement complet. Pouvait-on la regarder comme il l'avait fait quand il était entré dans la chambre pour chercher le certificat? La regarder, voir que son cœur se brisait de désespoir et passer sans mot dire avec ce visage indifférent et calme? Ce n'est pas qu'il était froid envers elle, mais il la haïssait parce qu'il aimait une autre femme; c'était clair.

Au souvenir des paroles cruelles qu'il avait prononcées, Anna en inventait d'autres qu'il aurait voulu dire, et elle s'irritait de plus en plus.

« Je ne vous retiens pas, aurait pu dire Vronskï; vous pouvez partir, si vous voulez. Vous n'avez pas voulu le divorce, probablement pour retourner

chez votre mari. Retournez-y. Si vous avez besoin d'argent, je vous en donnerai. Combien de roubles vous faut-il? »

Toutes les paroles cruelles qu'aurait pu dire l'homme le plus grossier, en son imagination, elle les attribuait à Vronskï et lui en voulait comme s'il les eût réellement prononcées. « N'est-ce pas hier encore qu'il protestait de son amour, lui, cet homme sincère et honnête? Ne me suis-je pas plusieurs fois désespérée ainsi? » se disait-elle ensuite.

Toute cette journée, sauf durant la course chez Vilson qui lui prit deux heures, elle se demanda si tout était fini, s'il n'y avait pas l'espoir d'une réconciliation, si elle devait partir tout de suite ou le revoir une fois encore.

Elle l'attendit toute la journée. Le soir, quand elle se retira dans sa chambre en donnant l'ordre de lui dire qu'elle avait mal à la tête, elle se disait: « S'il vient malgré les paroles de la femme de chambre, c'est qu'il m'aime encore; sinon, tout est terminé, et je verrai ce qu'il me reste à faire. »

Le soir, elle entendit le bruit de sa voiture qui s'arrêtait, son coup de sonnette, ses pas, sa conversation avec la femme de chambre.

Il crut ce qu'on lui disait, ne voulut rien savoir de plus et rentra chez lui. Ainsi tout était terminé; et la mort se présenta nettement à son esprit, comme l'unique moyen de faire revivre en son cœur son amour pour elle, pour le punir et remporter la

victoire dans cette lutte que les mauvais esprits, installés dans son âme, menaient contre lui.

Maintenant, que lui importait ou non d'aller à Vosdvijenskoié, d'obtenir ou non le divorce. Tout était inutile. Une seule chose était nécessaire, le punir.

Quand elle se versa sa dose habituelle d'opium en pensant qu'elle n'avait qu'à boire tout le contenu de la fiole pour mourir, cela lui parut si facile et si simple que de nouveau, avec plaisir, elle se mit à penser combien il souffrirait, aurait de remords, chérirait son souvenir, quand déjà il serait trop tard...

Elle était au lit, les yeux ouverts, regardant, à la lumière d'une seule bougie qui s'achevait, les corniches sculptées du plafond et la partie de l'ombre du paravent qui le couvrait, et elle se représentait vivement ce qu'il sentirait quand elle n'existerait plus et ne serait plus pour lui qu'un souvenir : « Comment pouvais-je lui dire ces paroles cruelles? se dira-t-il. Comment ai-je pu sortir de la chambre sans lui dire un mot? Maintenant elle n'est plus... Elle nous a quittés pour toujours... Elle est là-bas... »

Tout à coup l'ombre du paravent vacilla et couvrit toute la corniche, tout le plafond; d'autres ombres, en d'autres endroits, s'élancèrent à sa rencontre ; pour un moment, les ombres disparurent, mais ensuite, rapidement, se réunirent, se

confondirent et tout devint noir. « La mort! » pensa-t-elle. Et une telle horreur la saisit qu'elle mit un certain temps à comprendre où elle était, et pendant longtemps ses mains tremblantes ne purent trouver les allumettes et allumer une autre bougie à la place de celle qui s'était éteinte.

« Non, tout plutôt que la mort! Je l'aime, il m'aime! Ce n'est pas la première fois que cela arrive; cela passera! » se disait-elle, sentant couler sur ses joues des larmes de joie du retour à la vie. Pour fuir sa terreur, hâtivement, elle alla dans le cabinet de Vronskï.

Il dormait d'un sommeil profond. Elle s'approcha de lui, contempla d'en haut son visage et longtemps le regarda. Ainsi endormi, elle l'aimait tant, qu'elle ne put retenir des larmes de tendresse, mais elle savait que s'il venait à s'éveiller, sûr de son droit, il fixerait sur elle un regard glacial, et qu'avant de lui parler de son amour elle devrait lui prouver ses torts envers elle. Sans l'éveiller, elle retourna dans sa chambre, et après une seconde gorgée d'opium, vers le matin elle s'endormit d'un sommeil lourd, incomplet, sans perdre conscience de son existence.

Le matin, le terrible cauchemar qui revenait fréquemment dans ses rêves, même avant sa liaison avec Vronskï, l'assaillit de nouveau et l'éveilla. Un petit vieux à la barbe embroussaillée farfouillait dans de la ferraille en marmonnant des mots fran-

çais, dépourvus de sens, et, comme toujours à ce cauchemar (ce qui faisait son horreur), elle sentait que ce petit moujik ne faisait aucune attention à elle et continuait sur elle son horrible besogne. Elle s'éveilla couverte d'une sueur froide.

Quand elle se leva, la journée de la veille passa devant elle comme un brouillard. « Il y a eu une dispute, pensa-t-elle. Il s'est passé ce qui est arrivé déjà plusieurs fois... J'ai dit que j'avais mal à la tête et il n'est pas entré chez moi... Demain, nous partons; il faut le voir et se préparer au départ. »

Ayant appris qu'il était dans son cabinet, elle alla chez lui. En traversant le salon, elle entendit une voiture s'arrêter devant le perron. Elle regarda à la fenêtre et aperçut une voiture à la portière de laquelle se montrait une jeune fille en chapeau mauve. La jeune fille donnait un ordre, quelque chose, au valet qui sonna. Puis ce furent des pourparlers dans l'antichambre; quelqu'un monta et, à côté du salon, elle entendit les pas de Vronskï. Rapidement il descendit l'escalier. Anna s'approcha de nouveau de la fenêtre : « Le voilà, se dit-elle, il est sorti sur le perron, sans chapeau; il s'approche de la voiture... La jeune fille au chapeau mauve lui remet un billet... Vronskï, en souriant, lui dit quelque chose... »

La voiture s'éloigna. Rapidement, il remonta l'escalier. Le brouillard qui voilait son âme tout à coup se dissipa. Les sentiments de la veille de nou-

veau travaillèrent douloureusement son cœur malade. Maintenant elle ne pouvait comprendre comment elle avait pu s'humilier à passer toute la journée avec lui, chez lui !

Elle alla le rejoindre pour lui faire part de sa décision.

— C'est madame Sorokine avec sa fille. Elles sont venues m'apporter l'argent et les papiers, de la part de maman; hier, je n'ai pas pu la voir. Comment va ta tête? Mieux? dit-il tranquillement, ne voulant ni voir ni comprendre l'expression sombre et solennelle de son visage.

Debout au milieu de la chambre, elle le regardait fixement, silencieusement. Il la regarda rapidement, fronça les sourcils et continua de lire la lettre.

Elle se détourna et lentement sortit de la chambre.

Il pouvait encore la faire revenir, mais elle était à la porte et il se taisait toujours. On n'entendait que le froissement de la feuille de papier retournée.

— Oui, à propos, dit-il comme elle franchissait la porte, nous partons demain? C'est définitif?

— Vous, mais pas moi, dit-elle en se retournant vers lui.

— Anna! c'est impossible de vivre ainsi !

— Vous, mais pas moi, répéta-t-elle.

— Cela devient insupportable!

— Vous vous en repentirez, dit-elle, et elle sortit.

Effrayé de l'expression de désespoir qui avait accompagné ces paroles, il fit un mouvement pour s'élancer derrière elle. Mais il se retint, se rassit, et serrant les dents, il fronça les sourcils. Cette menace stupide l'irritait. « J'ai essayé tout, pensa-t-il; il ne me reste plus qu'un moyen : l'indifférence. » Il se prépara pour aller en ville, puis chez sa mère, qui devait lui donner une signature sur la procuration.

Elle entendit le bruit de ses pas dans son cabinet et dans la salle à manger. Près du salon, il s'arrêta, mais ne vint pas vers elle. Il donna seulement l'ordre d'envoyer le trotteur à Voïtov. Ensuite elle entendit la voiture s'approcher et la porte s'ouvrit ; il sortit. Tout à coup, il rentra dans le vestibule ; quelqu'un courait en haut. C'était le valet de pied qui venait chercher ses gants qu'il avait oubliés.

Elle s'approcha de la fenêtre. Elle le vit prendre ses gants sans regarder, puis toucher le dos du cocher en lui indiquant quelque chose. Ensuite, sans jeter un regard sur la fenêtre, il s'assit dans la voiture, prenant sa pose habituelle : les jambes croisées, et, en mettant ses gants, il disparut au tournant de la rue.

XXVII

« Parti ? Tout est terminé ! » se dit Anna debout près de la fenêtre, et aussitôt les impressions des ténèbres et de son rêve horrible se confondirent de nouveau, emplissant son cœur d'une terreur glaciale.

« Non, c'est impossible ! » s'écria-t-elle, et traversant la chambre, elle sonna fortement.

Maintenant elle avait si peur de rester seule, que sans attendre l'arrivée du domestique, elle alla à sa rencontre.

— Madame, monsieur a ordonné de vous dire que si vous voulez sortir, la voiture retournera dans un instant.

— Bon. Attendez. Je vais écrire tout de suite un mot. Envoyez Mikhaïlo porter ce billet aux écuries... le plus vite possible.

Elle s'assit et écrivit :

« Je suis coupable. Retourne à la maison ; il

faut s'expliquer. Au nom de Dieu, viens, j'ai peur! »

Elle cacheta le billet et le remit au domestique.

Quand le domestique sortit de la chambre, elle eut peur d'y rester seule et se rendit dans la chambre des enfants.

« Quoi! Ce n'est pas ça... Ce n'est pas lui! Où sont ses yeux bleus, son sourire charmant et timide? » telle fut sa première pensée quand, au lieu de Serge, elle aperçut sa petite fille, grassouillette, rouge, avec ses cheveux noirs bouclés.

Dans le chaos de ses pensées, elle s'attendait à trouver Serge dans la chambre des enfants.

La fillette, assise près d'une table, frappait avec persévérance un bouchon sur celle-ci. Ses petits yeux noirs comme des cassis se fixèrent bêtement sur sa mère.

Ayant répondu à l'Anglaise qu'elle se portait très bien, et qu'elle partait le lendemain à la campagne, Anna s'assit près de la fillette et se mit à faire tourner le bouchon devant elle.

Mais le rire haut et sonore de l'enfant, le mouvement de ses sourcils lui rappelèrent si vivement Vronskï, qu'en retenant ses sanglots elle se leva et partit.

« Est-ce que tout est terminé? Non, c'est impossible! pensa-t-elle. Il retournera. Mais comment m'expliquera-t-il ce sourire, cette animation, après sa conversation avec elle? Si même il ne me les explique pas, je croirai tout... Car si je ne le croyais

pas, il ne me resterait qu'une chose à faire, et je ne le veux pas. »

Elle regarda la pendule. Douze minutes s'étaient écoulées :

« Maintenant il a déjà reçu mon billet... il revient... Il n'y a plus longtemps à attendre... Dix minutes... Mais s'il ne vient pas? Non, c'est impossible... Il ne faut pas qu'il me trouve les yeux en larmes ; je vais aller me laver. Oui, oui, mais suis-je peignée ou non? » Elle ne se le rappelait pas. Elle tâta ses cheveux avec la main : « Oui, je suis coiffée ; mais quand? je ne me souviens pas du tout. »

Ne se fiant pas à ses mains, elle s'approcha du trumeau pour voir si en effet elle était coiffée ou non. Elle était coiffée et ne pouvait se rappeler quand elle l'avait fait. « Qui est-ce ? » pensa-t-elle voyant dans le miroir un visage fiévreux aux yeux étrangement brillants et pleins d'effroi. « Oui, c'est moi », comprit-elle soudain, et, se regardant toute, elle sentit tout à coup ses baisers et eut un tressaillement d'épaules. Puis elle porta la main à ses lèvres et la baisa. « Quoi! Est-ce que je deviens folle? » Elle alla dans sa chambre à coucher, que faisait Annouchka?

— Annouchka, dit-elle, s'arrêtant devant la femme de chambre sans savoir que lui dire.

— Vous voulez aller chez Daria Alexandrovna, dit Annouchka, comme si elle eût compris.

— Chez Daria Alexandrovna ? Oui, j'irai. « Quinze minutes pour aller ; quinze de retour... Il sera là tout de suite. »

Elle tira sa montre et regarda l'heure. « Comment a-t-il pu partir en me laissant dans cet état ? Comment peut-il vivre sans être réconcilié avec moi ? »

Elle s'approcha de la fenêtre, et se mit à regarder dans la rue. D'après elle, il pouvait être déjà de retour. Mais elle avait pu mal calculer, et de nouveau elle se mit à se rappeler quand il était parti et à compter les minutes.

Comme elle s'approchait de la grande pendule pour vérifier sa montre, une voiture s'arrêta devant le perron. Elle regarda à la fenêtre et aperçut sa voiture, mais personne ne montait l'escalier ; en bas on entendait des voix. C'était l'envoyé qui retournait dans la voiture.

Elle descendit à sa rencontre.

— On n'a pas trouvé le comte. Il était déjà parti au chemin de fer de Nijni-Novgorod.

— Qu'as-tu ? Qu'y a-t-il ?... dit-elle s'adressant à Mikhaïlo, qui, rouge et gai, lui rendait son billet.

« Oui, mais il ne l'a pas reçu », se rappela-t-elle.

— Va avec le même billet, à la campagne chez la comtesse Vronskï, tu sais ? et rapporte-moi aussitôt la réponse, lui dit-elle.

« Et moi, que vais-je faire pendant ce temps ? »

pensa-t-elle. « Oui, j'irai chez Dolly, c'est vrai; autrement je deviendrais folle ! Mais je puis encore télégraphier. »

Elle écrivit une dépêche : « J'ai besoin de vous parler. Venez de suite. »

Après avoir remis le télégramme, elle alla faire sa toilette. Déjà habillée, en chapeau, elle regarda de nouveau dans les yeux de la calme Annouchka. Ses bons petits yeux gris révélaient un chagrin réel.

— Annouchka ! ma chère, que dois-je faire? prononça Anna à travers ses sanglots en s'affaissant sur un fauteuil.

— Mais pourquoi vous inquiéter, Anna Arkadievna? Cela arrive. Allez, distrayez-vous, dit la femme de chambre.

— Oui, j'irai, dit Anna se ressaisissant et se levant. Si le télégramme arrive en mon absence, qu'on l'envoie immédiatement chez Daria Alexandrovna... Non, je reviendrai moi-même.

« Oui, il ne faut pas y penser. Il faut faire quelque chose, principalement quitter cette maison » se dit-elle, écoutant avec horreur les battements désordonnés de son cœur. Puis elle sortit rapidement et monta en voiture.

— Où aller? demanda Pierre avant de monter sur le siège.

— A Znamenka, chez Oblonskï.

XXVIII

Le temps était clair. Une pluie fine était tombée toute la matinée et depuis peu le ciel s'était éclairé. Les toits de fer, les dalles des trottoirs, les pavés, les roues, le cuir, le bronze et l'acier des voitures, tout cela brillait clairement au soleil de mai. Il était trois heures, l'heure où la rue est le plus animée.

Assise dans le coin de la voiture confortable aux ressorts très doux, qu'emportaient rapidement des chevaux gris, Anna, au bruit incessant des roues, et sous les diverses impressions qui se succédaient rapidement à l'air pur, analysait les événements des derniers jours, et voyait sa situation tout autrement qu'à la maison. Maintenant l'idée de la mort ne lui paraissait plus si terrible, ni si nette, et la mort elle-même ne lui semblait plus inévitable.

Maintenant elle se reprochait l'humiliation où

elle était tombée. « Je le supplie de me pardonner. Je me suis soumise à lui. Je me suis reconnue coupable. Pourquoi ? Est-ce que je ne puis vivre sans lui ? »

Et sans répondre à cette dernière question, elle se mit à lire les enseignes : « Bureau et dépôt », « Dentiste »...

« Oui, je raconterai tout à Dolly. Elle n'aime pas Vronskï. Ce sera pénible, mais je lui dirai tout. Elle m'aime et je suivrai son conseil... je ne me soumettrai pas à lui, je ne lui permettrai pas de me régenter... »

« Philippov, Boulangerie »... « On dit qu'il expédie du pain à Pétersbourg. L'eau de Moscou est si bonne... et les puits de Mitichtchi et les crêpes... »

Alors ses souvenirs remontèrent très loin : elle avait dix-sept ans, elle était allée avec sa tante au couvent de la Trinité, encore avec des chevaux. « Était-ce bien moi, avec ces mains rouges? Que de choses qui me paraissaient alors belles, inaccessibles, me paraissent maintenant misérables, tandis que d'autres, qui me semblaient si simples alors, me sont maintenant à jamais inaccessibles!... Qui m'aurait dit alors que je pourrais m'abaisser à une telle humiliation? Comme il sera fier et content en recevant mon billet! Mais je lui ferai voir... Que cette couleur sent donc mauvais! Qu'ont-ils à peindre et à bâtir sans cesse! » — « Modes et coif-

fures », lisait-elle au passage. Un homme la salua. C'était le mari d'Annouchka. « Nos parasites », pensa-t-elle, se rappelant l'expression de Vronskï. — « Nos », pourquoi « nos »?... C'est terrible qu'on ne puisse arracher le passé. On ne peut l'arracher, mais on peut l'oublier... Et je l'oublierai. »

Elle se rappela son passé avec Alexis Alexandrovitch et comment elle l'avait effacé de sa mémoire.

« Dolly pensera que je quitte un second mari et par conséquent me donnera sûrement tort... Est-ce que je désire avoir raison? Je ne puis pas! » se dit-elle, et elle voulut pleurer. Mais aussitôt elle se demanda à quoi pouvaient sourire deux jeunes filles qui passaient : « A l'amour, sans doute? Elles ne savent pas combien c'est dur et humiliant... Les boulevards, les enfants... Trois garçons courent et jouent aux chevaux... Serge!... et je perdrai tout... Je ne le retrouverai pas... Oui, je perdrai tout s'il ne retourne pas... Il a peut-être manqué le train?... Peut-être est-il déjà de retour... Ah! tu veux de nouveau l'humiliation! » se dit-elle à elle-même. « Non, je rentrerai chez Dolly et je lui dirai franchement : Je suis malheureuse et je le mérite... Néanmoins, je suis malheureuse, aide-moi... Ces chevaux, cette voiture... Je me méprise moi-même dans cette voiture. Tout cela, c'est à lui... mais je ne le verrai plus. »

En s'imaginant les paroles qu'elle dirait à Dolly,

et comme se tenaillant à plaisir le cœur, Anna monta l'escalier.

— Y a-t-il quelqu'un? demanda-t-elle dans l'antichambre.

— Catherine Alexandrovna Lévine, répondit le valet.

« Kitty! Cette même Kitty, dont Vronskï était amoureux, pensa Anna. Celle qu'il se rappelle avec amour. Il regrette de ne pas l'avoir épousée ; tandis que pour moi il n'a que de la haine et le regret de s'être lié. »

Au moment de l'arrivée d'Anna, les deux sœurs étaient en conférence au sujet de l'allaitement de l'enfant. Dolly sortit seule recevoir la visiteuse qui les interrompait.

— Tu n'es pas encore partie ? Je voulais aller chez toi, dit-elle. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Stiva.

— Nous aussi, nous avons reçu un télégramme, dit Anna, regardant autour d'elle pour voir Kitty.

— Il écrit qu'il n'a pas compris ce que voulait Alexis Alexandrovitch, mais il ne partira pas sans une réponse.

— Je croyais que tu avais quelqu'un... Peut-on lire la lettre?

— Oui, Kitty est chez moi, dit Dolly gênée. Elle est restée dans la chambre des enfants.... Elle a été très malade.

— Oui, je l'ai entendu dire... Peut-on lire la lettre ?

— Je vais l'apporter... Mais il ne refuse pas... au contraire, Stiva a de l'espoir, dit Dolly s'arrêtant dans la porte.

— Je n'espère pas et je ne désire rien, dit Anna.

« Quoi! Est-ce que Kitty trouve humiliant pour elle de se rencontrer avec moi? » pensa Anna restée seule. « ... Peut-être a-t-elle raison?... Mais ce n'est pas à elle, qui était amoureuse de Vronskï, de me le montrer... Je sais que dans ma situation, aucune femme honnête ne peut me recevoir... Je sais que dès le premier moment je lui ai sacrifié tout... et voilà la récompense! Oh! comme je le hais! Je le hais! Et pourquoi suis-je venue ici? C'est encore pire, c'est encore plus pénible! »

Elle entendit dans l'autre chambre les voix des sœurs qui causaient : « Que dirai-je maintenant à Dolly? A quoi bon réjouir Kitty par mon malheur et me mettre sous sa protection? Non... d'ailleurs Dolly ne comprend rien, et puis je n'ai rien à lui dire... Je serais seulement contente de voir Kitty et de lui montrer comme je méprise tout et tous, combien tout m'est égal. »

Dolly revint apportant la lettre. Anna la lut et la lui remit sans mot dire.

— Je savais tout cela, dit-elle, et cela ne m'intéresse nullement.

— Mais pourquoi? Au contraire, j'ai de l'espoir, dit Dolly regardant Anna avec curiosité... Jamais elle ne l'avait vue dans cet état étrange,

ainsi irritée. — Quand pars-tu? demanda-t-elle.

Anna cligna les yeux regardant devant elle, et ne répondit pas.

— Qu'est-ce donc? Kitty me fuit-elle? demanda Anna regardant la porte et rougissant.

— Quelle idée! Elle nourrit, et cela ne va pas... Je lui ai conseillé... Elle est très heureuse... Elle va venir tout de suite, dit Dolly maladroitement, ne sachant pas mentir. La voici.

Ayant appris qu'Anna était en visite, Kitty n'avait pas voulu se montrer, mais Dolly la persuada du contraire. Rassemblant ses forces, Kitty sortit et toute rouge s'approcha d'elle et lui tendit la main.

— Je suis très heureuse, dit-elle d'une voix tremblante.

Kitty était gênée de la lutte qui se passait en elle, entre le sentiment d'hostilité qu'elle éprouvait pour cette mauvaise femme et le désir de lui être indulgente. Mais dès qu'elle vit le visage beau et sympathique d'Anna, toute hostilité disparut.

— Je n'aurais pas été étonnée que vous ne vouliez pas vous rencontrer avec moi ; je suis habituée à tout. Vous avez été malade? Oui : on voit que vous avez changé, dit Anna.

Kitty sentait qu'Anna la regardait hostilement. Elle se l'expliquait par la situation fausse d'Anna, autrefois sa protectrice. Elle eut pitié d'elle.

Elles causèrent de la maladie de l'enfant, de Stiva, mais, évidemment, rien n'intéressait Anna.

— J'étais venue te dire adieu, dit-elle en se levant.

— Quand partez-vous ?

Anna, sans répondre, s'adressa à Kitty.

— Je suis très heureuse de vous avoir vue, dit-elle avec un sourire... J'ai tant entendu parler de vous de tous côtés, même par votre mari... Il est venu me voir et m'a beaucoup plu, ajouta-t-elle, évidemment avec une méchante intention. Où est-il?

— Il est parti à la campagne, répondit Kitty en rougissant.

— Saluez-le de ma part, n'y manquez pas.

— Certainement, répondit vivement Kitty, en la regardant avec bienveillance.

— Alors, au revoir, Dolly!

Elle embrassa Dolly, serra la main de Kitty et sortit rapidement.

— Elle est toujours aussi charmeuse... Elle est très belle, dit Kitty restée seule avec sa sœur... Mais il y a en elle quelque chose de triste, d'effroyablement triste!

— Non, aujourd'hui, elle a quelque chose de particulier, dit Dolly. Comme je l'accompagnais dans l'antichambre, il me sembla qu'elle allait pleurer.

XXIX

Anna remonta en voiture dans un état d'esprit encore pire qu'en quittant la maison. A toutes ses autres souffrances s'ajoutait un sentiment d'offense ; elle était répudiée, elle l'avait clairement senti dans sa rencontre avec Kitty.

— Où ordonnez-vous d'aller? A la maison ? demanda Pierre.

— Oui, à la maison, dit-elle sans même y penser.

« Comme elles m'ont regardée, comme un phénomène terrible, incompréhensible et curieux... De quoi peuvent-ils causer avec tant d'animation? » pensa-t-elle en regardant deux passants. « Peut-on raconter à un autre ce que l'on sent? Je voulais parler à Dolly et j'ai bien fait de ne rien dire... Comme elle serait contente de mon malheur! Elle le cacherait, mais au fond elle serait heureuse de me voir punie pour les plaisirs qu'elle m'enviait...

Kitty serait encore plus contente. J'en ai la conviction! Elle sait que j'ai été plus qu'aimable avec son mari... et elle est jalouse ; elle me hait. Plus encore, elle me méprise... A ses yeux, je suis une femme immorale. Si j'étais véritablement telle, j'aurais pu me faire courtiser par son mari... Si je voulais... et je le voulais... Et celui-ci, pourquoi est-il content de lui? » pensa-t-elle d'un monsieur gros et rouge, qui passait en voiture, et, la prenant pour une connaissance, soulevait un huit reflets au-dessus de sa calvitie, puis s'apercevait qu'il s'était trompé. « Il pensait me connaître et il me connaît aussi peu que n'importe qui... Je ne me connais pas moi-même... Je connais mes appétits, comme disent les Français. Ainsi ils veulent ces mauvaises glaces, çà, ils le connaissent sûrement », pensa-t-elle en regardant deux garçons qui venaient d'arrêter un marchand de glaces, lequel enlevait de dessus sa tête le seau à glaces et essuyait d'un coin d'une serviette son visage en sueur. « Tous, nous voulons quelque chose de doux et de parfumé. Il n'y a pas de bonbons, alors ils prennent ces sales glaces... Et Kitty, c'est la même chose : faute de Vronskï, elle a pris Lévine. Et elle m'envie, et elle me hait, et tous nous nous haïssons les uns les autres : moi, Kitty ; Kitty, moi. Voilà la vérité ! ... Tutkine, COIFFEUR, JE ME FAIS COIFFER PAR Tutkine... Je le lui dirai quand il viendra », pensa-t-elle, et elle sourit. Mais à ce moment, elle se rap-

pela qu'elle n'avait personne à qui raconter des choses drôles. « Et il n'y a rien de drôle, rien de gai... Tout est vilain... On sonne pour la messe... et ce marchand, avec quel soin il fait le signe de croix! Comme s'il avait peur de laisser choir quelque chose... Pourquoi ces églises, ces sonneries et ces mensonges?... Seulement pour cacher que nous nous haïssons les uns les autres... Comme ce cocher vocifère avec colère... Comme dit Iachvine : « il veut me laisser sans chemise et moi, je désire la même chose », la vérité est là tout entière ! »

Ces pensées qui l'entraînaient au point qu'elle en oubliait sa propre situation l'accompagnèrent jusqu'au seuil de sa demeure. En apercevant le suisse qui sortait à sa rencontre, elle se rappela qu'elle avait envoyé un billet et un télégramme.

— Y a-t-il une réponse? demanda-t-elle.

— Je vais voir, répondit le suisse, et jetant un regard sur son bureau il y prit un télégramme qu'il lui tendit.

« Je ne puis venir avant dix heures, Vronskï », lut-elle.

— Et l'envoyé est-il de retour?

— Non, madame, répondit le suisse.

« S'il en est ainsi, alors je sais ce qu'il me reste à faire. » Et sentant la colère la gagner en même temps que le besoin de la vengeance, elle courut en haut. « J'irai moi-même le trouver. Avant de partir pour toujours, je lui dirai tout. Je n'ai jamais

haï personne autant que cet homme! » pensa-t-elle.

En voyant un chapeau dans l'antichambre elle frissonna de dégoût. Elle ne calculait pas que le télégramme de Vronskï était la réponse à son télégramme et qu'il n'avait pas encore reçu son billet. Elle se le représentait causant tranquillement avec sa mère et mademoiselle Sorokine, et content de ses souffrances. « Oui, il faut partir au plus vite! » se dit-elle ne sachant où aller. Elle voulait s'enfuir le plus vite possible des sentiments qui l'assaillaient dans cette maison maudite. Les domestiques, les murs, les meubles, tout provoquait en elle du dégoût, de la colère, et l'oppressait comme un fardeau.

« Oui, il faut aller à la gare, et s'il n'y est pas aller le trouver et lui faire voir... »

Anna regarda dans un journal les horaires des trains. Il y avait un train le soir à 8 heures 2.

« J'aurai le temps », se dit-elle; elle ordonna d'atteler d'autres chevaux et prépara dans son sac de voyage les objets nécessaires pour quelques jours d'absence. Elle savait qu'elle ne reviendrait plus ici. Vaguement, parmi les plans qui lui venaient en tête, elle avait résolu qu'après ce qui se passerait à la gare ou chez la comtesse, elle irait par le train de Nijni-Novgorod jusqu'à la première ville et qu'elle resterait là.

Le dîner était servi. Elle s'approcha de la table,

aspira l'odeur du pain, du fromage, mais n'en éprouvant que du dégoût, elle ordonna de faire avancer la voiture et sortit.

La maison projetait déjà son ombre à travers la rue ; la soirée était claire, encore chaude du soleil couchant. Annouchka qui l'accompagnait avec les objets de voyage, Pierre qui les rangeait dans la voiture, le cocher, évidemment tous l'agaçaient par leurs paroles et leurs mouvements.

— Je n'ai pas besoin de toi, Pierre.

— Et qui donc prendra le billet?

— Bon, comme tu voudras, cela ne fait rien, dit-elle avec dépit.

Pierre monta sur le siège et ordonna d'aller à la gare.

XXX

« La voilà de nouveau! De nouveau je comprends tout! » se dit Anna aussitôt que la voiture s'ébranla cahotée sur les pavés pointus, et de nouveau les impressions coururent l'une après l'autre.

« Ainsi à quoi pensais-je si bien, en dernier? » disait-elle tâchant de se rappeler. « Tutkine, coiffeur? Non, pas ça. Ah! ce que disait Iachvine : la lutte pour la vie, la haine, c'est la seule chose qui lie les hommes... Non, c'est en vain que vous partez! » dit-elle s'adressant mentalement à une compagnie, dans une voiture à quatre chevaux, qui devait aller en pique-nique à la campagne. « ... Et le chien que vous emmenez ne vous aidera pas... Vous ne vous enfuirez pas de vous-mêmes. »

Jetant un regard du côté où se retournait Pierre, elle aperçut un ouvrier d'usine, ivre-mort, la tête vacillante et qu'un gardien emmenait.

« Voici, le moyen le plus rapide », pensa-t-elle. « Moi et le comte Vronskï nous n'avons pas trouvé ce plaisir bien que nous ayons beaucoup attendu... » Pour la première fois, Anna voyait ses relations avec Vronskï sous un aspect qu'elle n'avait encore jamais voulu envisager :

« Qu'a-t-il cherché en moi? Moins l'amour que la satisfaction de sa vanité. » Elle se rappelait ses paroles et l'expression de son visage qui, les premiers temps de leur liaison, était celle d'un chien de chasse obéissant. « Oui, c'était bien le triomphe de la vanité. Sans doute, il y avait aussi de l'amour, mais en grande partie ce n'était que l'orgueil de la victoire... Il se vantait de ma conquête, maintenant c'est passé... Il n'y a pas de quoi être fier... Ce n'est pas la fierté, c'est la honte... Il a pris de moi ce qu'il pouvait, maintenant, je ne lui suis plus nécessaire, je suis un fardeau pour lui, il tâche de n'être pas malhonnête envers moi. Hier il a eu un lapsus : il désire le divorce et le mariage pour brûler ses vaisseaux. Il m'aime, mais comment? THE ZEST IS GONE... Celui-ci veut étonner tout le monde et il est très content de lui », pensa-t-elle en voyant un employé qui passait sur un cheval de manège. « Oui, il ne tient plus à moi... Si je le quitte, au fond de son âme il en sera ravi. »

Ce n'était pas une supposition : elle le voyait maintenant clairement dans cette lumière crue qui

lui révélait le sens de la vie et des liaisons humaines.

« Mon amour devient de plus en plus passionné, de plus en plus exigeant, et le sien s'attiédit de plus en plus, voilà pourquoi il faut nous séparer... Et il n'y a point de remède... Pour moi, lui est tout, et j'exige qu'il se donne à moi de plus en plus... lui, au contraire, désire de plus en plus s'éloigner de moi... Avant notre liaison nous allions à la rencontre l'un de l'autre, maintenant chacun va de son côté... et il n'y a rien à faire... Il me dit que je suis jalouse d'une façon insensée, et je me suis dit moi-même que je suis sottement jalouse, mais ce n'est pas vrai... je ne suis pas jalouse... je suis malheureuse, mais... »

Elle ferma la bouche suffoquée par l'émotion que faisait naître en elle la pensée qui lui vint, et changea de place dans la voiture.

« Si je pouvais être autre chose que sa maîtresse, qui aime passionnément ses caresses, mais je ne le puis pas et ne veux être rien d'autre... Par ce désir j'excite son dégoût et sa haine... et il n'en peut être autrement... Ne sais-je pas qu'il ne me trompait pas en disant qu'il n'a point en vue mademoiselle Sorokine, qu'il n'est pas amoureux de Kitty, qu'il ne me trahira pas?... Je sais tout cela, mais cela ne me soulage pas. S'il est bon et tendre pour moi, *par devoir*, sans m'aimer, c'est alors pour moi mille fois pire que sa colère !... C'est un enfer...

C'est pourtant la réalité... Depuis longtemps il ne m'aime plus... Et là où finit l'amour commence la haine... Ces rues, je ne les connais pas du tout... Ce sont des collines quelconques, et toujours des maisons et des maisons... et dans les maisons, toujours des gens et des gens... Il y en a sans fin, et tous se haïssent les uns les autres... Admettons que j'obtienne ce que je veux pour être heureuse. Soit! j'obtiens le divorce, Alexis Alexandrovitch me rend Serge et j'épouse Vronskï... »

A ce moment elle se rappela Alexis Alexandrovitch avec une vivacité particulière, elle le vit comme vivant devant elle, avec ses yeux doux et éteints, ses mains blanches aux veines bleues; elle entendit les intonations de sa voix, les craquements de ses doigts. Au souvenir du sentiment qui existait entre eux et qui aussi s'appelait l'amour, elle tressaillit de dégoût.

« J'obtiens donc le divorce et deviens la femme de Vronskï... Et après? Est-ce que Kitty ne me regardera plus comme elle l'a fait aujourd'hui? Non. Et Serge? Cessera-t-il d'interroger ou de réfléchir sur mes deux maris? Et entre moi et Vronskï, quel nouveau sentiment trouverai-je? Puis-je compter maintenant non pas sur le bonheur, mais puis-je espérer ne pas souffrir? Non, non! » se répondait-elle sans la moindre hésitation. « ...C'est impossible. C'est la vie qui nous sépare; je fais son malheur et lui le mien, et on ne peut nous changer ni l'un

ni l'autre... Toutes les tentatives ont été faites... la vis est desserrée... Tiens! une mendiante avec un enfant... Elle pense sans doute que j'ai pitié d'elle... Est-ce que nous tous ne sommes pas abandonnés dans le monde... pour seulement se haïr et ensuite se tourmenter et faire souffrir les autres?... Voilà des écoliers qui viennent... Et Serge? » se rappela-t-elle, « je croyais aussi que je l'aimais et je m'attendrissais sur cet amour; cependant j'ai vécu sans lui, j'ai changé son amour contre un autre, et je ne me plaignis point de ce changement tant que je fus satisfaite de cet autre amour... » Avec dégoût elle se rappela ce qu'elle appelait cet autre amour, et la clarté avec laquelle elle voyait maintenant sa propre vie et celle des autres la réjouissait. « Ainsi c'est moi, Pierre, le cocher Théodore, ce marchand et tous ces hommes qui vivent là-bas sur le Volga où les attirent toutes ces affiches? » pensa-t-elle en arrivant à la gare de Nijni-Novgorod où des facteurs accouraient à sa rencontre.

— Faut-il un billet jusqu'à Obiralovka? demanda Pierre.

Elle avait totalement oublié où et pourquoi elle voulait partir; il lui fallut un réel effort pour comprendre cette question.

— Oui, dit-elle lui tendant sa bourse, et prenant à la main son petit sac rouge elle descendit de voiture.

En pénétrant avec la foule dans la salle d'attente des premières classes, elle se rappela peu à peu tous les détails de sa situation et les solutions entre lesquelles elle hésitait. Et de nouveau, tantôt l'espoir, tantôt le désespoir, torturèrent son cœur angoissé qui battait désordonnément. Assise sur le divan en étoile, en attendant le train, elle regardait avec dégoût ceux qui entraient et sortaient, elle s'imaginait comment elle arriverait à la gare, lui écrirait un billet, et réfléchissait à ce qu'elle lui écrirait. Tantôt elle se le représentait se plaignant à sa mère (sans comprendre ses souffrances) de sa situation ; ou elle s'imaginait comment elle entrerait dans la chambre et ce qu'elle lui dirait. Tantôt elle pensait que la vie pourrait encore être heureuse, elle sentait avec quelles souffrances elle l'aimait et le haïssait et combien son cœur battait précipitamment.

XXXI

La sonnette retentit. Des jeunes gens quelconques, laids, effrontés, marchaient d'un pas pressé tout en observant l'effet qu'ils produisaient. Pierre, en livrée et guêtré, traversa la salle l'air stupide et s'approcha d'Anna pour l'accompagner jusqu'au wagon. Des hommes qui causaient avec bruit sur le quai se turent quand elle passa devant eux; l'un d'eux chuchota quelque chose aux autres, il s'agissait évidemment d'elle et c'était sans doute quelque grossièreté.

Anna monta sur le haut marchepied puis s'assit seule dans un coupé, sur un canapé à ressorts tout taché, qui jadis avait été blanc. Elle posa son sac à côté d'elle.

Pierre, avec un sourire stupide, en signe d'adieu leva sa casquette galonnée. Un conducteur ferma la portière.

Une dame très laide, portant une tournure,

(Anna en pensée déshabillait cette femme et restait épouvantée de sa laideur) et une fillette au rire faux coururent sur le quai.

— Chez Catherine Andréievna, tout est chez elle, ma tante, cria la fillette.

« Même la fillette est déformée et grimacière », pensa Anna.

Pour ne voir personne elle se leva rapidement et s'assit à l'autre portière du wagon vide.

Un moujik, sale, coiffé d'un bonnet, d'où s'échappaient des cheveux embroussaillés, était en dessous de la portière, penché sur les roues du wagon. « Ce vilain moujik ne m'est pas inconnu », pensa Anna. Aussitôt elle se rappela son rêve. Tremblante de peur, elle se recula à la portière opposée.

Le conducteur ouvrit la porte laissant passer un monsieur et une dame.

— Vous voulez sortir, madame? demanda-t-il.

Anna ne répondit rien. Le conducteur et les personnes qui entraient ne remarquèrent pas, sous son voile, l'expression d'horreur de son visage. Elle retourna dans son coin et s'assit. Le couple s'assit en face, examinant attentivement mais discrètement sa toilette. Le mari et la femme horripilaient Anna. Le mari lui demanda l'autorisation de fumer; non qu'il eût précisément le désir de fumer mais pour engager la conversation avec elle. Ayant reçu son assentiment, il se mit à causer avec sa femme, en français, bien qu'il en eût encore

moins besoin que de fumer. Il disait des choses insignifiantes, seulement pour qu'elle l'entendît.

Anna voyait clairement que tous deux éprouvaient l'un pour l'autre du dégoût et de la haine. Et comment ne pas haïr de telles gens misérables!

On sonna pour la deuxième fois; il se fit aussitôt un grand mouvement de gens et de bagages; les cris et les rires redoublèrent.

Anna sentait si vivement que personne n'a l'occasion de se réjouir que ce spectacle l'irrita jusqu'à la souffrance. Elle voulait se boucher les oreilles pour ne rien entendre. Enfin on sonna pour la troisième fois; on entendit un coup de sifflet, le cri de la locomotive, puis le grincement de la chaîne... Le mari se signa.

« Il serait intéressant de savoir ce qu'il pense en faisant cela », se dit Anna en le regardant méchamment.

Son regard dépassant sa voisine, elle examina par la portière les personnes qui sur le quai accompagnaient le train et avaient l'air d'aller à reculons.

Avec des bruits réguliers aux bifurcations des rails, le wagon où était assise Anna roulait devant le quai, dépassait le mur de pierre, le sémaphore, et d'autres wagons. Les roues, avec un bruit léger, grinçaient sur les rails. Les portières reflétaient un clair soleil couchant; une légère brise gonflait les rideaux. Sous l'influence de l'air frais, Anna se remit à penser, oubliant ses compagnons de voyage.

« Oui, où en étais-je restée? Oui... que je ne puis trouver de situation dans laquelle la vie ne soit pas une souffrance, que nous tous sommes nés pour souffrir; que nous le savons et inventons le moyen de nous tromper. Mais quand on voit la vérité, que faut-il donc faire?

— La raison est donnée à l'homme pour se débarrasser de ce qui le tourmente, prononça en français la dame, évidemment très contente et faisant claquer sa langue.

Ces paroles paraissaient répondre à la pensée d'Anna.

— « Se débarrasser de ce qui le tourmente », se répondit Anna; et regardant le mari à la face rubiconde et sa femme malingre, elle comprit que cette femme malade se croyait une incomprise, que son mari soutenait en elle cette opinion, et la trompait. Anna paraissait voir toute leur histoire et tous les coins de leur âme; mais il n'y avait là rien d'intéressant.

« Oui, cela me tourmente, et la raison nous est donnée pour nous débarrasser... alors il faut se débarrasser. Pourquoi ne pas éteindre la lumière quand il n'y a plus rien à regarder, quand tout ce qu'il y a à voir est vilain?... Mais comment?... Pourquoi ce conducteur court-il? Pourquoi tous ces jeunes gens, dans l'autre wagon, rient-ils? Tout est faux, tout est mensonge, tromperie, tout est mal!... »

Quand le train stoppa à la gare, Anna sortit dans la foule des voyageurs, s'écartant d'eux comme de pestiférés. Elle s'arrêta sur le quai, tâchant de se rappeler pourquoi elle était venue ici et ce qu'elle avait l'intention de faire. Tout ce qui auparavant lui semblait possible était maintenant très difficile à concevoir, au milieu de cette foule bruyante de gens affreux qui ne la laissaient pas tranquille. Tantôt c'étaient des facteurs qui accouraient vers elle, lui proposant leurs services; tantôt des jeunes gens qui, frappant des talons sur le plancher du quai et causant à haute voix, la dévisageaient; tantôt ceux qui allaient à sa rencontre ne s'écartaient pas pour la laisser passer.

Se rappelant qu'au cas où il n'y aurait pas de réponse, elle avait décidé d'aller plus loin, elle arrêta un des facteurs et lui demanda s'il n'y avait pas à la gare un cocher avec un billet pour le comte Vronskï :

— Le comte Vronskï? Tout de suite on est venu de sa part. On est allé à la rencontre de la princesse Sorokine et de sa fille. Et le cocher, comment est-il de visage?

Pendant qu'elle parlait au facteur, le cocher Mikhaïlo, rouge, gai, dans son élégant costume bleu, orné d'une chaîne de montre, évidemment fier d'avoir si bien exécuté sa commission, s'approcha d'elle et lui tendit le billet. Elle le décacheta et son cœur se serra avant même de l'avoir lu.

« Je regrette beaucoup que le billet ne m'ait pas trouvé. Je rentrerai à dix heures », écrivait Vronskï, d'une écriture négligée...

« Je m'y attendais ! » se dit-elle avec un méchant sourire.

— Bien, retourne à la maison, dit-elle doucement à Mikhaïlo. Elle parlait doucement car la rapidité des battements de son cœur l'empêchait de respirer.

« Non, je ne te laisserai pas me torturer », pensa-t-elle adressant une menace non à lui ni à elle-même mais à l'objet de ses tourments. Et, suivant le quai, elle dépassa la gare.

Deux femmes de chambre qui montaient sur le quai tournèrent la tête pour l'examiner et firent à haute voix une reflexion sur sa toilette : « Des vraies », dirent-elles parlant des dentelles d'Anna. Les jeunes gens continuaient à l'agacer ; la dévisageant et riant ils passaient devant elle, en prononçant d'une voix factice des paroles quelconques.

Le chef de gare la croisa et lui demanda si elle partait.

Un garçon, un marchand de kvass, ne la quittait pas des yeux. « Mon Dieu, où dois-je aller? » pensa-t-elle tout en s'éloignant de plus en plus de la gare.

Au bout du quai elle s'arrêta. Des dames, des enfants, un monsieur à lunettes qui riait très fort, cessèrent de causer et l'examinèrent quand elle passa près d'eux.

Elle accéléra le pas et s'éloigna d'eux.

Un train de marchandises arrivait. Le quai tremblait, si bien qu'il semblait à Anna que de nouveau elle était dans le train. Soudain, se rappelant l'homme écrasé le jour de sa première rencontre avec Vronskï, elle comprit ce qu'elle devait faire.

D'un pas rapide et léger, elle descendit les marches qui menaient au réservoir, contre la voie, et elle s'arrêta près du train qui passait.

Elle regarda le bas des wagons, les moyeux et les chaînes, les hautes roues de fonte du premier wagon qui roulait lentement, et, du regard, tâcha de définir le milieu de l'espace compris entre les roues de devant et celles de derrière, et de calculer le moment où ce milieu serait en face d'elle.

« Là-bas », se dit-elle regardant l'ombre du wagon et le sable mêlé de charbon qui couvrait les traverses. « Là, au milieu même, ainsi je le punirai, et me délivrerai de tous et de moi-même. »

Elle voulut se jeter sous le premier wagon dont le milieu était devant elle, mais le sac rouge qu'elle ôta de ses mains la retarda : le milieu du wagon était déjà passé. Il fallait attendre le suivant. Un sentiment semblable à celui qu'elle éprouvait en se préparant à entrer dans le bain la saisit et elle se signa. Le geste habituel d'un signe de croix éveilla en son âme une foule de souvenirs d'enfance et de jeunesse, et soudain les ténèbres qui lui couvraient tout se déchirèrent; pour un

moment la vie se présenta à elle avec toutes les joies claires du passé.

Mais elle ne quittait pas des yeux les roues du second wagon qui s'avançait, et quand le milieu fut juste en face d'elle, elle jeta son sac rouge, enfonça sa tête entre ses épaules et s'élança sous la roue ; puis d'un léger mouvement, comme si elle eût voulu se relever aussitôt, elle tomba à genoux. Terrifiée de ce qu'elle venait de faire, elle pensa : « Où suis-je ? Qu'ai-je fait ! Pourquoi ? »

Elle voulut se relever, s'échapper, mais une masse énorme et impitoyable lui frappa la tête et la traîna sur le dos.

« Seigneur Dieu, pardonnez-moi tout ! » pensa-t-elle comprenant l'impossibilité de la lutte.

Le petit moujik, en marmottant, martelait la ferraille. Et la lumière à la lueur de laquelle elle lisait le livre rempli de tant de misères, de tromperies, de souffrances et de mal, brilla d'un éclat plus vif que jamais, éclairant tout ce qui auparavant n'était que ténèbres, puis elle commença à faiblir et s'éteignit pour toujours.

FIN DE LA SEPTIÈME PARTIE

HUITIÈME PARTIE

HUITIÈME PARTIE

I

Presque deux mois s'étaient écoulés. On était au milieu de l'été, il faisait très chaud, et Serge Ivanovitch s'était enfin décidé à quitter Moscou. Des événements avaient, ce temps-là, traversé sa vie.

Depuis un an, il avait terminé son livre *Essais sur les bases et les formes des Constitutions en Europe et en Russie*, fruit d'un travail de six années. Quelques chapitres de cet ouvrage et l'introduction avaient paru dans des périodiques ; d'autres fragments avaient été lus par Serge Ivanovitch à diverses personnes de son milieu, de sorte que les idées de cette œuvre n'étaient plus d'une nouveauté absolue pour le public. Cependant, Serge Ivanovitch avait pensé que l'apparition de son livre aurait un

certain retentissement dans la société, et, qu'en tout cas, il en serait fort parlé dans les milieux savants.

Cet ouvrage, après un travail très sérieux, très profond, avait été édité l'année passée et envoyé en dépôt chez les libraires.

Sans demander à personne son avis sur ce livre, répondant peu volontiers et feignant l'indifférence aux questions de ses amis qui s'informaient de son succès, ne s'informant même pas chez les libraires de la vente, Serge Ivanovitch, cependant, surveillait avec une grande attention l'impression que produirait son livre dans la société et les milieux intellectuels. Mais une semaine se passa, une deuxième, une troisième, et dans la société, nulle impression ne se manifestait. Ses amis, les spécialistes et les savants, parfois, évidemment par politesse, lui en parlaient. Quant à ses autres connaissances, elles ne s'intéressaient aucunement à cet ouvrage savant et ne lui en parlaient même pas ; enfin, dans la société occupée alors de tout autre chose, c'était l'indifférence la plus complète. Dans la littérature, également ; pendant un mois, il n'y eut pas un seul mot sur le livre.

Serge Ivanovitch supputait minutieusement le temps nécessaire pour écrire une critique, mais un mois se passa, puis un autre, et toujours le silence. Seul, le *Scarabée du Nord*, dans un feuilleton humoristique sur le chanteur Drabante, qui avait perdu

sa voix, glissa quelques mots dédaigneux sur l'ouvrage de Koznichev; c'était la preuve qu'il était depuis longtemps regardé par tous comme quelque chose de ridicule.

Enfin, le troisième mois, dans une revue sérieuse, parut un article critique. Serge Ivanovitch connaissait l'auteur de cet article. Il l'avait rencontré une fois chez Goloubtkov.

C'était un feuilletonniste très jeune, malade, très débrouillard, mais très peu instruit et timide dans ses relations personnelles.

Malgré son parfait mépris pour l'auteur, Serge Ivanovitch se mit à lire l'article avec la plus grande attention. Il était terrible. Évidemment, le feuilletonniste avait compris l'ouvrage juste à l'envers, mais il avait choisi ses citations si habilement, que pour quiconque n'ayant pas lu le livre (et, de toute évidence, peu de personnes l'avaient lu), il était clair que tout l'ouvrage n'était rien de plus qu'une série de mots emphatiques employés mal à propos (ce qu'indiquaient les points d'interrogation), et que l'auteur dudit ouvrage était un homme parfaitement ignorant. Et tout cela était si spirituel que Serge Ivanovitch, lui-même, n'eût pas désavoué pareil esprit. C'était là surtout le terrible. Avec toute la bonne foi qu'apportait Serge Ivanovitch à contrôler la justesse des raisonnements du critique, il ne s'arrêtait pas un instant aux fautes et aux erreurs ridicules, mais aussitôt, malgré lui,

il se rappela, jusqu'aux moindres détails, sa rencontre et sa conversation avec l'auteur de l'article.

« Ne l'ai-je point offensé alors? » se demanda Serge Ivanovitch. Il se rappela avoir, à cette première rencontre, rectifié un mot dit par le jeune homme, un mot qui montrait son ignorance. Serge Ivanovitch eut ainsi l'explication du sens de l'article.

Après cet article, ce fut de nouveau un silence de mort sur l'ouvrage, tant dans la littérature que dans la société ; et Serge Ivanovitch voyait que son œuvre, le travail de six années, composée avec tant d'amour et d'efforts, ne laisserait aucune trace.

La situation de Serge Ivanovitch était surtout pénible, du fait qu'ayant terminé son livre, il n'avait plus l'occupation qui remplissait son temps.

Serge Ivanovitch était intelligent, instruit, sain, actif et ne savait à quoi employer son activité. Les conversations dans les salons, les assemblées, les comités, partout où on pouvait causer, occupaient une partie de son temps. Mais, habitant la ville depuis longtemps, il ne se permettait pas, comme faisait son frère inexpérimenté, quand il venait à Moscou, de donner tout son temps à ces conversations, et il lui restait encore beaucoup de loisirs et de forces intellectuelles à dépenser.

Heureusement pour lui, il eut alors pour se tirer de l'ennui que lui causait l'insuccès de son livre,

après les questions des allogènes, des amis d'Amérique, de la famine de Samara, de l'exposition, du spiritisme, — la question slave auparavant à peine entrevue de la société, venait de se poser à elle dans toute sa gravité; et à cette question, Serge Ivanovitch s'adonna tout entier.

Dans le milieu auquel appartenait Serge Ivanovitch, en ce temps-là, on ne parlait que de la guerre serbe, on n'écrivait que sur ce sujet. Tout ce que fait d'ordinaire la foule oisive, pour tuer le temps, se faisait maintenant au profit des Slaves : bals, concerts, dîners, allumettes, toilettes des dames, bière, restaurants, tout témoignait de la sympathie pour les Slaves.

Serge Ivanovitch était, sur bien des points, en désaccord avec ce qu'on disait et écrivait sur cette question. Il constatait que la question slave était devenue un de ces sports mondains qui, toujours se remplaçant l'un par l'autre, servent à occuper l'attention de la société. Il voyait que beaucoup en faisaient une affaire lucrative, secondant leur ambition. Il convenait que les journaux publiaient beaucoup de choses inutiles et exagérées, dans le but seul d'attirer l'attention du public et de crier plus fort que les autres. Dans ce mouvement général de la société, il remarquait que c'étaient les malchanceux et les mécontents, qui allaient de l'avant et criaient plus fort que les autres : des chefs d'armée sans armées, des ministres sans ministères, des journa-

listes sans journaux, des chefs de partis sans partisans.

Il voyait tout ce qu'il y avait dans ce mouvement de légèreté et de ridicule, mais il y voyait aussi un enthousiasme très vif, toujours croissant, qui réunissait toutes les classes de la société et auquel on ne pouvait refuser sa sympathie.

Le massacre des coreligionnaires, des frères slaves, avait suscité de la sympathie pour les victimes et de l'indignation envers les oppresseurs; l'héroïsme des Serbes et des Monténégrins, qui luttaient pour la grande cause, fit naître chez tout le peuple le désir de venir en aide à ces frères non pas seulement en paroles mais par des actes.

Il y avait pour Serge Ivanovitch un autre phénomène heureux : c'était la manifestation de l'opinion publique.

La société avait, d'une façon très nette, exprimé son désir. L'âme du peuple avait reçu son expression, comme disait Serge Ivanovitch, et plus il s'occupait de cette œuvre, plus elle lui semblait appelée à devenir considérable et à faire époque.

Il s'y consacrait tout entier et oubliait ainsi son livre. Tout son temps était maintenant employé, si bien qu'il n'arrivait pas à répondre à toutes les lettres et aux questions qu'on lui adressait.

Ayant ainsi travaillé tout le printemps et une partie de l'été, ce ne fut qu'en juillet qu'il se prépara à aller à la campagne chez son frère. Il allait

se reposer deux semaines dans le sacro-saint du peuple, dans le fond de la campagne, jouir du spectacle du soulèvement de l'esprit du peuple, dont il était absolument convaincu, de même que tous les habitants des capitales et des villes.

Katavassov, qui depuis longtemps songeait à remplir la promesse qu'il avait faite à Lévine de lui faire visite, partit avec Serge Ivanovitch.

II

Serge Ivanovitch et Katavassov étaient à peine arrivés à la gare du chemin de fer de Koursk, ce jour-là particulièrement animée, et descendus de voiture, cherchant du regard le domestique chargé de leurs bagages, qu'aussitôt parurent quatre voitures de volontaires. Des dames étaient venues les attendre avec des bouquets et, suivies de la foule, elles pénétrèrent dans la gare.

Une des dames venues pour saluer les volontaires, en sortant de la salle, s'adressa à Serge Ivanovitch.

— Vous aussi, vous êtes venu les saluer? demanda-t-elle en français.

— Non, je pars en voyage, princesse, je vais me reposer chez mon frère. Et vous, vous êtes toujours là pour les recevoir? dit Serge Ivanovitch avec un sourire imperceptible.

— On ne peut faire autrement, répondit la princesse. N'est-il pas vrai que de chez vous sont partis huit cents volontaires? Malyinski ne me croyait pas.

— Plus de huit cents. Si on compte ceux qui ne sont pas partis directement de Moscou, on dépasse le mille, dit Serge Ivanovitch.

— C'est ce que je disais! fit la dame joyeusement. Et c'est vrai qu'on a déjà ramassé plus d'un million?

— A peu près, princesse.

— Et que dites-vous du télégramme d'aujourd'hui? On a de nouveau écrasé les Turcs.

— Oui, j'ai lu, répondit Serge Ivanovitch.

Ils causaient du dernier télégramme qui confirmait que trois jours durant les Turcs avaient été écrasés sur tous les points, s'étaient enfuis et qu'on s'attendait pour le lendemain à une bataille décisive.

— A propos, savez-vous qu'ici un jeune homme très gentil a voulu qu'on l'inscrive. Je ne sais pourquoi on a fait des difficultés. Je voulais vous en parler. Je le connais. Ecrivez donc, je vous prie, un mot de recommandation pour lui. Il est envoyé par la comtesse Lydie Ivanovna.

Après avoir entendu les détails que la princesse connaissait sur le jeune homme qui voulait s'engager comme volontaire, Serge Ivanovitch passa dans le salon de première classe, écrivit un mot

de recommandation à qui de droit et le remit à la princesse.

— Vous savez, le comte Vronskï... très connu... il part avec ce train, dit la princesse avec un sourire triomphant et expressif, quand il revint lui remettre le billet.

— J'avais entendu dire qu'il partait, mais j'ignorais quand. Avec ce train?

— Je l'ai vu, il est ici ; sa mère seule l'accompagne... En somme, c'est ce qu'il avait de mieux à faire.

— Oui, sans doute.

Pendant qu'ils causaient, la foule passait devant eux, envahissant le buffet. Ils s'y rendirent aussi et entendirent un monsieur qui, la coupe à la main, faisait d'une voix forte un discours aux volontaires.

« Servir... la religion, l'humanité, nos frères !... » disait ce monsieur, enflant toujours la voix.

« Moscou vous bénit pour cette grande œuvre. Vivat ! » conclut-il d'une voix forte et émue. Et tous répétèrent : Vivat!

Une nouvelle cohue fit irruption dans la salle et faillit renverser la princesse.

— Eh bien! princesse, qu'en dites-vous? demanda Stépan Arkadiévitch qui, avec un sourire de joie rayonnante, surgit tout à coup du milieu de la foule. N'est-ce pas qu'il a bien parlé et chaleureusement! Bravo ! Ah ! Serge Ivanovitch ! Si vous prononciez aussi quelques paroles d'encourage-

ment, vous savez si bien... ajouta-t-il avec un sourire tendre, respectueux et prudent, en pressant légèrement le bras de Serge Ivanovitch.

— Non, je pars à l'instant.

— Où ?

— A la campagne, chez mon frère.

— Alors vous y verrez ma femme ; je lui ai écrit ; mais vous la verrez avant que la lettre n'arrive. Dites-lui, je vous prie, que vous m'avez vu et que *all right.* Elle comprendra. D'ailleurs, soyez aimable, et dites-lui que je suis nommé membre de la commission... Cela suffit, elle comprendra. Vous savez .. LES PETITES MISÈRES DE LA VIE HUMAINE... dit-il s'adressant à la princesse, comme pour s'excuser. — La Miagkaïa, pas Lise, mais Bibiche, envoie mille fusils et douze sœurs de charité. Je vous l'ai dit, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai entendu dire cela, répondit Koznichev.

— C'est dommage que vous partiez, reprit Stépan Arkadiévitch. Demain on offre un dîner à deux des nôtres qui partent : Dimer-Bartiantzkï, de Pétersbourg, et Vesslovskï Gricha. Il s'est marié récemment. En voilà un gaillard? N'est-ce pas, princesse ?

La princesse, sans répondre, regarda Koznichev. Mais le fait que Serge Ivanovitch et la princesse désiraient être débarrassés de lui, ne gênait nullement Stépan Arkadiévitch. En souriant il regardait tantôt la plume du chapeau de la princesse,

tantôt de côté, comme s'il suivait quelque chose. Apercevant une dame qui circulait avec une aumônière, il l'appela et lui remit un billet de cinq roubles.

— Je ne puis rester indifférent à ces troncs, tant que j'ai de l'argent sur moi, dit-il. Et que dites-vous du télégramme d'aujourd'hui? Les braves Monténégrins!

— Que dites-vous! s'exclama-t-il apprenant par la princesse que Vronskï partait avec ce train. Pour une seconde le visage de Stépan Arkadiévitch exprima la tristesse; mais aussitôt, d'un pas mal assuré et écartant ses favoris, Stépan Arkadiévitch rentra dans la salle où était Vronskï, et, oubliant ses sanglots désespérés sur le cadavre de sa sœur, il ne vit plus en Vronskï que le héros et le vieux camarade.

— Malgré tous ses défauts, on ne peut lui en vouloir, dit la princesse à Serge Ivanovitch dès qu'Oblonskï se fut éloigné d'eux. Voilà précisément un caractère vraiment russe, slave, seulement je crains qu'il soit désagréable à Vronskï de le voir. Vous avez beau dire, le sort de cet homme me touche. Vous causerez avec lui en route.

— Oui, peut-être, si j'en ai l'occasion.

— Je ne l'ai jamais aimé, mais cela rachète beaucoup. Non seulement il part, mais il conduit à son compte un escadron.

— Oui, j'ai entendu dire...

La sonnette retentit. Tous se dirigèrent vers la sortie.

— Le voici ! fit la princesse en désignant Vronskï, vêtu d'un long manteau, coiffé d'un chapeau noir à large bord, et qui marchait en donnant le bras à sa mère. Oblonskï se tenait à côté de lui et causait avec animation. Vronskï, les sourcils froncés, regardait devant lui, comme s'il n'entendait pas ce que disait Stépan Arkadiévitch.

Probablement sur l'indication d'Oblonskï il se retourna du côté de la princesse et de Serge Ivanovitch et souleva silencieusement son chapeau. Son visage vieilli, douloureux, semblait pétrifié.

Vronskï laissa d'abord passer sa mère, puis disparut lui-même dans un compartiment du train. Sur le quai retentirent les cris de *Boje tzaria kranï*, puis des *hourra !* des *vivat !* Un des volontaires, un grand jeune homme à la poitrine enfoncée, saluait, en agitant au-dessus de sa tête son bonnet de castor et un bouquet. Derrière lui se montraient, saluant aussi, deux officiers, et un homme âgé, à longue barbe, coiffé d'un chapeau crasseux.

III

Après avoir pris congé de la princesse, Serge Ivanovitch, avec Katavassov qui l'avait rejoint, entra dans le wagon et le train s'ébranla.

A la gare de Tzaritzino, le train fut accueilli par un excellent chœur de jeunes gens qui chantèrent: « Gloire ! » De nouveau des volontaires se montrèrent aux portières et saluèrent, mais Serge Ivanovitch ne faisait plus attention à eux.

Il s'était déjà tellement occupé des volontaires qu'il en connaissait le type et n'y trouvait plus d'intérêt. Katavassov qui, au contraire, à cause de ses travaux scientifiques, n'avait pas eu le loisir d'observer les volontaires s'intéressait beaucoup à eux et interrogeait Serge Ivanovitch à leur sujet.

Serge Ivanovitch lui conseilla de passer en deuxième classe et de causer personnellement avec

eux. A la station suivante, Katavassov suivit ce conseil. Il passa en deuxième classe et fit connaissance avec des volontaires. Ils étaient assis au coin du wagon et causaient à haute voix, sachant fixée sur eux l'attention des voyageurs et de Katavassov qui venait d'entrer. Le grand jeune homme, à la poitrine enfoncée, causait plus fort que les autres. Il paraissait ivre et racontait une histoire quelconque arrivée dans son institut. En face de lui se trouvait un officier, déjà plus jeune, en uniforme de la garde autrichienne. En souriant il écoutait le narrateur et l'interrompait. Un troisième, en uniforme d'artilleur, était assis près d'eux sur une valise ; un quatrième dormait. Engageant la conversation avec le jeune homme, Katavassov apprit que c'était un riche marchand de Moscou, maintenant ruiné, qui à vingt-deux ans avait déjà dilapidé une grande fortune. Il ne plut point à Katavassov; il était trop veule et maladif. Évidemment il était convaincu, surtout maintenant, après avoir bu, qu'il accomplissait un acte héroïque et il s'en vantait de la façon la plus désagréable. Un autre, un officier en retraite, fit également sur Katavassov un impression fâcheuse. On voyait que c'était un homme qui avait essayé de tout. Il avait été employé de chemin de fer, gérant, organisateur de fabriques, et il parlait de tout sans aucune nécessité en employant mal à propos des termes scientifiques.

Le troisième, l'artilleur, au contraire, plut beaucoup à Katavassov. C'était un jeune homme modeste et doux, qui, évidemment, s'inclinait devant la science de l'officier de la garde en retraite et devant l'héroïque sacrifice du marchand; il ne parlait pas de lui-même. Quand Katavassov lui demanda ce qui le poussait à partir en Serbie, il répondit modestement :

— Bah ! tout le monde part. Il faut bien venir en aide aux Serbes; ils sont à plaindre.

— Oui, surtout il y a peu d'artilleurs là-bas.

— Je n'ai pas servi longtemps dans l'artillerie, peut-être me détachera-t-on au génie ou dans la cavalerie.

— Pourquoi dans le génie quand on a surtout besoin d'artilleurs? demanda Katavassov, calculant d'après l'âge de l'artilleur qu'il devait avoir déjà un grade assez élevé.

— Je n'ai pas servi longtemps dans l'artillerie; j'ai démissionné comme sous-officier, dit-il.

Et il se mit à expliquer pourquoi il n'avait pas subi l'examen.

Tout l'ensemble fit sur Katavassov une impression désagréable, et quand les volontaires descendirent à la station suivante pour boire, Katavassov voulut causer avec quelqu'un afin de contrôler cette impression.

Un vieillard en manteau militaire s'était arrêté en passant pour écouter la conversation de Kata-

vassov avec les volontaires. Dès qu'ils furent seuls, Katavassov s'adressa à lui.

— Quelles variétés de situations sociales parmi tous ces hommes qui partent là-bas, dit Katavassov, vaguement désireux d'exprimer son opinion et, en même temps, de faire parler le vieillard.

Celui-ci était un militaire qui avait fait deux campagnes. Il savait ce que c'était qu'un soldat, et d'après leur extérieur, d'après leurs conversations, comme d'après la bravoure qu'ils apportaient à vider des bouteilles en route, il les tenait pour de mauvais soldats. De plus, il habitait un chef-lieu de district et il ne put s'empêcher de raconter que là s'était fait inscrire comme volontaire un ivrogne doublé d'un voleur dont personne ne voulait pour ouvrier. Mais sentant qu'en raison de l'opinion actuelle de la société il était dangereux d'exprimer une opinion contraire, et surtout de critiquer les volontaires, il examina aussitôt Katavassov.

— Bah ! Là-bas ces gens sont nécessaires, dit-il en riant des yeux ; et ils se mirent à parler de la dernière nouvelle de la guerre. Tous deux retenaient leur étonnement de ce qu'une bataille fût attendue pour le lendemain alors que les dépêches annonçaient que les Turcs étaient battus sur tous les points. C'est ainsi que tous deux se séparèrent sans exprimer leur pensée.

Katavassov revint dans son compartiment, et malgré lui manquant de sincérité, il fit part à

Le troisième, l'artilleur, au contraire, plut beaucoup à Katavassov. C'était un jeune homme modeste et doux, qui, évidemment, s'inclinait devant la science de l'officier de la garde en retraite et devant l'héroïque sacrifice du marchand ; il ne parlait pas de lui-même. Quand Katavassov lui demanda ce qui le poussait à partir en Serbie, il répondit modestement :

— Bah ! tout le monde part. Il faut bien venir en aide aux Serbes ; ils sont à plaindre.

— Oui, surtout il y a peu d'artilleurs là-bas.

— Je n'ai pas servi longtemps dans l'artillerie, peut-être me détachera-t-on au génie ou dans la cavalerie.

— Pourquoi dans le génie quand on a surtout besoin d'artilleurs ? demanda Katavassov, calculant d'après l'âge de l'artilleur qu'il devait avoir déjà un grade assez élevé.

— Je n'ai pas servi longtemps dans l'artillerie ; j'ai démissionné comme sous-officier, dit-il.

Et il se mit à expliquer pourquoi il n'avait pas subi l'examen.

Tout l'ensemble fit sur Katavassov une impression désagréable, et quand les volontaires descendirent à la station suivante pour boire, Katavassov voulut causer avec quelqu'un afin de contrôler cette impression.

Un vieillard en manteau militaire s'était arrêté en passant pour écouter la conversation de Kata-

vassov avec les volontaires. Dès qu'ils furent seuls, Katavassov s'adressa à lui.

— Quelles variétés de situations sociales parmi tous ces hommes qui partent là-bas, dit Katavassov, vaguement désireux d'exprimer son opinion et, en même temps, de faire parler le vieillard.

Celui-ci était un militaire qui avait fait deux campagnes. Il savait ce que c'était qu'un soldat, et d'après leur extérieur, d'après leurs conversations, comme d'après la bravoure qu'ils apportaient à vider des bouteilles en route, il les tenait pour de mauvais soldats. De plus, il habitait un chef-lieu de district et il ne put s'empêcher de raconter que là s'était fait inscrire comme volontaire un ivrogne doublé d'un voleur dont personne ne voulait pour ouvrier. Mais sentant qu'en raison de l'opinion actuelle de la société il était dangereux d'exprimer une opinion contraire, et surtout de critiquer les volontaires, il examina aussitôt Katavassov.

— Bah ! Là-bas ces gens sont nécessaires, dit-il en riant des yeux ; et ils se mirent à parler de la dernière nouvelle de la guerre. Tous deux retenaient leur étonnement de ce qu'une bataille fût attendue pour le lendemain alors que les dépêches annonçaient que les Turcs étaient battus sur tous les points. C'est ainsi que tous deux se séparèrent sans exprimer leur pensée.

Katavassov revint dans son compartiment, et malgré lui manquant de sincérité, il fit part à

Serge Ivanovitch de ses observations, d'après lesquelles il résultait que les volontaires étaient de braves garçons.

A la grande station d'une ville, de nouveau des chants et des acclamations accueillirent les volontaires. De nouveau parmi les quêteurs et les quêteuses, les dames de province offraient des bouquets aux volontaires et les suivaient dans le buffet. Mais ces manifestations étaient beaucoup plus modérées qu'à Moscou.

IV

Pendant l'arrêt au chef-lieu de province, Serge Ivanovitch n'alla pas au buffet mais se mit à marcher d'un bout à l'autre du quai. La première fois qu'il passa devant le compartiment de Vronskï, il remarqua que les stores étaient baissés, mais la deuxième fois, il aperçut près de la fenêtre la vieille comtesse qui l'appela.

— Voyez-vous, je l'accompagne jusqu'à Koursk, dit-elle.

— Oui, j'ai entendu... dit Serge Ivanovitch s'arrêtant près de la portière. Quel beau trait de caractère de sa part ! ajouta-t-il ayant vu que Vronski n'était pas dans le wagon.

— Oui, après son malheur, que pouvait-il donc faire ?

— Quel terrible événement ! fit Serge Ivanovitch.

— Ah ! combien ai-je été éprouvée ! Mais entrez

donc... Oui, combien ai-je été éprouvée ! répéta-t-elle quand Serge Ivanovitch se fut assis près d'elle sur le canapé. On ne peut se l'imaginer ! Pendant six semaines il n'a adressé la parole à personne ; il ne mangeait que quand je l'en suppliais, et pas une minute on ne pouvait le laisser seul. Nous lui avons caché tout ce avec quoi il aurait pu se tuer. Nous habitons l'entresol, mais on ne pouvait rien prévoir. Vous savez qu'une fois déjà il avait voulu se tuer à cause d'elle ! — Les sourcils de la vieille dame se froncèrent à ce souvenir. — Oui, elle a fini comme devait finir une femme pareille ! Même la mort, elle l'a choisie vilaine, lâche.

— Il ne nous appartient pas de juger, comtesse, dit Serge Ivanovitch avec un soupir, mais je comprends que ce doive être pénible pour vous.

— Ah ! ne m'en parlez pas ! J'étais chez moi, à la campagne, mon fils était venu me voir... On apporte un billet... il remet la réponse à l'envoyé... Nous ne savions pas qu'elle était ici, à la gare... Le soir, dès que je fus montée dans ma chambre, ma Mary me raconta qu'à la gare une dame s'était jetée sous le train. Je ne sais pourquoi, mais ça me donna un coup ! Je compris aussitôt que c'était elle. Ma première parole fut pour dire de ne pas lui en parler ; mais il le savait déjà. Son cocher se trouvait là-bas et avait tout vu. Quand j'accourus dans sa chambre il était terrible à voir. Il ne pro-

nonça pas une parole et partit. Je ne sais pas ce qui se passa à la gare, mais on l'en ramena comme un mort... Je ne l'aurais pas reconnu... Prostration complète, dit le docteur... Ensuite ce fut presque de la fureur... Ah! que dire! fit la comtesse avec un geste de la main. Quel moment terrible!... Non, vous avez beau dire, c'était une mauvaise femme. Et que signifie cette passion désespérée?... Tout cela pour prouver quoi?... Qu'a-t-elle prouvé... Elle s'est perdue et a fait le malheur de deux honnêtes hommes : son mari et mon malheureux fils.

— Et son mari? demanda Serge Ivanovitch.

— Il a pris sa fille, Alexis, les premiers temps, consentant à tout. Maintenant il est tourmenté d'avoir donné sa fille à un étranger, mais il ne peut reprendre sa parole. Karénine est venu aux funérailles. Nous avons tâché qu'il ne se rencontrât pas avec Alexis. En somme pour lui, le mari, c'était plus facile : elle le déliait. Mais mon pauvre fils s'était donné entièrement à elle. Il avait tout abandonné : moi, sa carrière, et malgré cela elle n'a pas eu pitié de lui, et s'est plue à l'accabler tout à fait. Non, vous aurez beau dire, sa mort même est la mort d'une vilaine femme, sans religion. Que Dieu me pardonne, mais je ne puis m'empêcher de haïr son souvenir en voyant le malheur de mon fils.

— Mais maintenant, comment va-t-il?

— Dieu a eu pitié de nous... cette guerre de Serbie... Je suis une vieille femme, je n'y com-

prends rien, mais pour lui, c'est la main de Dieu... Sans doute pour moi, sa mère, c'est terrible, et surtout on dit que ce n'est pas très bien vu à Pétersbourg. Mais que faire?... C'est la seule chose qui pouvait le remettre... Iachvine, son ami, après avoir perdu tout ce qu'il possédait, s'est décidé aussi à partir en Serbie. Il est venu le trouver et l'a convaincu. Maintenant cela l'occupe. Je vous en prie, causez avec lui. Je voudrais tant le distraire. Il est si triste. Et par surcroît il a mal aux dents. Il en sera très heureux, je vous en prie, parlez-lui. Il se promène de ce côté-là.

Serge Ivanovitch témoigna d'un vif désir de le voir et passa de l'autre côté du train.

V

Dans l'ombre oblique du soir projetée par des sacs jetés sur le quai, Vronskï, vêtu d'un long pardessus, le chapeau enfoncé sur les yeux et les mains dans ses poches, marchait comme une bête en cage, faisant rapidement volte-face tous les vingt pas.

Serge Ivanovitch crut remarquer, comme il s'approchait de lui, que Vronskï le voyait sans vouloir en avoir l'air.

Cela importait peu à Serge Ivanovitch. Il était au-dessus de tout compte personnel avec Vronskï. En ce moment celui-ci lui apparaissait comme un personnage important, accomplissant une grande œuvre, et Koznichev estimait de son devoir de l'encourager et de l'approuver.

Vronskï s'arrêta, le reconnut, et faisant quelques pas à sa rencontre lui serra fortement la main.

— Peut-être n'aviez-vous pas le désir de me rencontrer, dit Serge Ivanovitch, mais, ne puis-je pas vous être utile ?

— Il n'y a personne dont la rencontre puisse m'être moins désagréable que la vôtre, dit Vronskï... Excusez-moi, dans la vie il n'y a rien de vraiment agréable.

— Je comprends, et j'ai voulu vous proposer mes services, dit Serge Ivanovitch en examinant le visage souffrant de Vronskï. N'avez-vous pas besoin d'une lettre d'introduction pour Ristitch ou pour Milan ?

— Oh non, répondit Vronskï, comme s'il comprenait avec effort. Si cela ne vous fait rien, marchons ensemble. Dans le wagon, on étouffe... Une lettre ? Non, je vous remercie. Pour mourir on n'a pas besoin de recommandations, avec les Turcs, du moins, dit-il en souriant des lèvres tandis que ses yeux gardaient leur expression sévère et douloureuse.

— Oui. Cependant il vous serait peut-être plus facile d'entrer en des relations, — qui sont néanmoins nécessaires — avec un homme averti. D'ailleurs comme il vous plaira. J'ai été heureux en apprenant votre décision. On en a tellement dit sur les volontaires qu'un homme comme vous les relève dans l'estime publique.

— Comme homme, dit Vronskï, je suis bon parce que la vie n'a pas de valeur pour moi. Quant à

l'énergie physique j'en ai assez pour m'introduire dans le carré, le renverser ou mourir. Cela, je le sais. Je suis heureux d'avoir une cause à laquelle je puisse donner ma vie, cette vie dont je n'ai que faire et qui me pèse... Elle sera au moins utile à quelqu'un. — Il eut un mouvement d'impatience de la mâchoire, causé par le mal de dents qui l'empêchait de s'exprimer comme il le voulait.

— Vous surmonterez tout cela; je vous le prédis! dit Serge Ivanovitch, touché. Délivrer ses frères du joug, c'est un but digne de la mort et de la vie. Que Dieu vous donne le succès extérieur et la paix intérieure, ajouta-t-il en lui tendant la main.

Vronskï serra fortement la main tendue de Serge Ivanovitch.

— Oui, comme arme je peux encore être bon à quelque chose, mais comme homme je suis fini, prononça-t-il lentement.

Le mal de dents, qui emplissait sa bouche de salive, l'empêchait de parler. Il se tut en regardant les roues d'un tender qui s'avançait lentement sur les rails.

Et tout d'un coup, un autre mal, intérieur, le força à oublier momentanément son mal de dents. A la vue du tender et des rails, et sous l'influence de la conversation qu'il venait d'avoir avec une personne qu'il n'avait pas revue depuis son malheur, il se la rappelait tout d'un coup, *elle*, ou plutôt ce qui restait d'elle, quand, comme un fou, il

était accouru à la gare. Sur la table de la caserne, était étalé sans pudeur aux yeux des étrangers son corps ensanglanté, encore tout imprégné de la vie qui l'avait récemment abandonné. La tête, qui n'avait pas été abîmée, était renversée en arrière parmi ses lourdes tresses ; ses cheveux frisés sur les tempes encadraient son délicieux visage ; la bouche était entr'ouverte, l'expression étrange, plaintive, qui était arrêtée sur ses lèvres, donnait un aspect terrible à ses yeux grands ouverts, comme si elle eût voulu lui dire qu'il se repentirait, terrible menace qu'elle avait proférée naguère, au cours d'une querelle.

Et il tâchait de se la rappeler telle qu'elle était lors de leur première rencontre ; c'était à la gare, également, mais combien alors elle était mystérieuse, charmante, aimante, cherchant et donnant le bonheur, différente de cette attitude cruellement vengeresse sous laquelle elle lui était apparue à son dernier moment. Il s'efforçait de se rappeler les meilleurs moments qu'il avait passés avec elle, mais ces souvenirs étaient empoisonnés pour toujours. Il ne se rappelait que la menace triomphante, accomplie maintenant, du remords inutile à tous, mais ineffacé. Il ne sentait plus le mal de dents et des sanglots contractaient son visage. Ils passèrent deux fois devant les sacs, en silence, puis enfin, se maîtrisant, il s'adressa tranquillement à Serge Ivanovitch :

— Vous n'avez pas eu de télégramme depuis celui d'hier ? Oui, ils sont battus pour la troisième fois, mais on attend pour demain le bataille décisive.

Puis, après avoir causé de la proclamation de Milan, comme roi, et des conséquences probables de cet événement, à la deuxième sonnerie ils se séparèrent, chacun regagnant son compartiment.

VI

Ne sachant pas exactement quand il pourrait quitter Moscou, Serge Ivanovitch n'avait pas télégraphié à son frère pour qu'il vînt l'attendre à la gare.

Lévine n'était pas à la maison quand Katavassov et Koznichev, dans un tarentass loué à la gare, et tout noirs de poussière, s'arrêtèrent vers midi devant le perron de la maison de Pokrovskoïé.

Kitty, assise sur le balcon en compagnie de son père et de sa sœur, reconnut son beau-frère et courut à sa rencontre.

— N'avez-vous pas honte de ne pas prévenir? dit-elle en tendant la main à Serge Ivanovitch et lui présentant son front.

— Nous sommes très bien arrivés, et ne vous avons pas dérangés, répondit Serge Ivanovitch. Je suis si couvert de poussière que j'ai peur de

toucher quelqu'un. J'avais tant d'occupations qu'il m'était difficile de savoir au juste quand je pourrais quitter Moscou. Et chez vous, rien de nouveau ? demanda-t-il en souriant. Vous jouissez du bonheur, loin du mouvement, dans votre doux refuge. Et notre ami Feodor Vassilievitch que voici est enfin venu.

— Mais je ne suis pas nègre. Je vais me laver et je ressemblerai à un homme blanc, dit Katavassov, avec sa façon habituelle de plaisanter, en tendant la main, et montrant dans un sourire ses dents d'autant plus éblouissantes que son visage était plus noir.

— Constantin sera très heureux. Il est allé dans les champs. Il ne doit pas tarder à rentrer.

— Alors il s'occupe toujours à faire valoir? demanda Katavassov. Nous autres, en ville, nous ne voyons rien en dehors de la guerre serbe ; comment mon ami l'envisage-t-il? Probablement pas comme les autres ?

— Oh non! comme tout le monde, répondit Kitty un peu confuse, en regardant Serge Ivanovitch... Je vais l'envoyer chercher. Nous avons un hôte, notre père, qui est arrivé récemment de l'étranger.

Kitty donna l'ordre d'aller chercher Lévine, et conduisit ses hôtes, l'un dans le cabinet de travail, l'autre dans la chambre à coucher de Dolly, pour qu'ils pussent se débarrasser de la poussière dont ils étaient couverts ; puis elle commanda le déjeu-

ner, heureuse de se mouvoir librement après la longue immobilité que lui avait imposée sa grossesse; elle revint ensuite sur le balcon.

— C'est Serge Ivanovitch et Katavassov, le professeur, dit-elle.

— C'est bien dur par une pareille chaleur, dit le prince.

— Non père, il est charmant, et Kostia l'aime beaucoup, reprit Kitty en souriant et en manière de prière, car elle avait saisi une expression railleuse sur le visage de son père.

— Mais je n'ai rien...

— Va les trouver, ma chérie, dit Kitty à sa sœur, et occupe-les. Ils ont vu Stiva à la gare; il se porte très bien. Moi, je cours chez Mitia. Je ne lui ai pas donné le sein depuis le thé. Il doit être éveillé, et probablement il crie.

Et sentant la montée du lait, elle se rendit à pas rapides dans la chambre de l'enfant.

Elle n'avait pas à deviner, (son lien avec l'enfant n'était pas encore rompu), elle savait d'une façon certaine, par le mouvement de son lait, que l'enfant avait besoin de nourriture.

Avant même d'arriver à la chambre, elle savait que l'enfant criait. En effet il criait. Elle l'entendit et pressa le pas. Mais plus elle se hâtait, plus il criait. Sa voix était bonne et forte, mais affamée et impatiente.

— Crie-t-il depuis longtemps ? demanda rapide-

ment Kitty, s'asseyant aussitôt sur la chaise et se préparant à donner le sein. — Donnez-le-moi vite. Ah! nounou, que vous êtes ennuyeuse! vous attacherez le bonnet après.

L'enfant suffoquait à crier.

— Mais c'est impossible, petite mère, dit Agafia Mikhaïlovna qui se tenait presque toujours dans la chambre de l'enfant. Il faut que tout soit en ordre... Aou! aou! chantait-elle à l'enfant sans faire attention à la mère.

La bonne apporta l'enfant à sa mère. Agafia Mikhaïlovna le suivait, le visage tout épanoui de tendresse.

— Il reconnaît! Il reconnaît! Je vous jure, Catherine Alexandrovna, qu'il m'a reconnue! disait Agafia Mikhaïlovna, criant plus fort que l'enfant.

Mais Kitty ne l'écoutait pas. Son impatience augmentait comme celle de l'enfant. Par suite de sa trop grande impatience, l'enfant ne trouvait pas assez vite ce qu'il cherchait et se fâchait.

Enfin, après un cri désespéré et un clappement des lèvres, tout s'arrangea; aussitôt la mère et l'enfant se sentirent calmes et tous deux se turent.

— Le pauvre petit, il est tout en sueur, chuchota Kitty en tâtant l'enfant. Pourquoi pensez-vous qu'il reconnaît? ajouta-t-elle en regardant les yeux de l'enfant, qui lui semblaient déjà rusés, ses joues qui se gonflaient d'une façon particulière, sa petite main à la paume rouge avec laquelle il traçait des

gestes circulaires. — Ce n'est pas possible, s'il reconnaissait quelqu'un ce serait moi, dit Kitty en réponse à l'affirmation d'Agafia Mikhaïlovna ; et elle sourit.

Elle sourit, car tout en disant qu'il ne pouvait reconnaître, elle sentait par toute son âme que non seulement il reconnaissait Agafia Mikhaïlovna, mais qu'il savait et comprenait beaucoup de choses dont personne ne se doutait et qu'elle-même n'avait commencé à connaître et à comprendre que grâce à lui.

Pour Agafia Mikhaïlovna, pour la bonne, pour le grand-père, même pour le père, Mitia était un être vivant qui n'exigeait que des soins matériels. Mais pour sa mère c'était depuis longtemps un être moral, avec lequel elle avait une foule de rapports moraux.

— Quand il s'éveillera, Dieu permettra et vous verrez vous-même. Dès que je fais ce geste, il s'épanouit, ce petit pigeon ; il s'éclaire comme le jour, disait Agafia Mikhaïlovna.

— Bon, bon, nous verrons, chuchota Kitty. Maintenant, allez ; il s'endort.

VII

Agafia Mikhaïlovna sortit sur la pointe des pieds; la bonne baissa le store, chassa les mouches de dessous les rideaux de mousseline du berceau, puis une guêpe qui se débattait contre les vitres de la fenêtre, et elle s'assit près de la mère et de l'enfant, agitant autour d'eux une branche de bouleau.

— Quelle chaleur! Quelle chaleur! Que Dieu nous envoie donc de la pluie! dit la bonne.

— Oui, oui, chut... fit seulement Kitty se balançant doucement et serrant tendrement la petite main qui semblait entourée d'un fil et que Mitia agitait toujours faiblement, tantôt ouvrant, tantôt fermant les yeux.

Cette petite main troublait Kitty. Elle voulait l'embrasser mais elle craignait d'éveiller l'enfant. Enfin la petite main cessa de se mouvoir et ses yeux se fermèrent; mais de temps en temps, tout

en continuant à téter, l'enfant soulevant ses longs cils regardait sa mère avec des yeux qui, dans le demi-jour, paraissaient noirs et humides. La bonne avait cessé d'agiter la branche et somnolait. D'en haut, arrivaient les éclats de voix du vieux prince et le rire sonore de Katavassov.

« Ils causent sans moi, pensa Kitty. C'est tout de même dommage que Kostia ne soit pas là. Il a dû probablement retourner voir ses abeilles. C'est ennuyeux qu'il y aille si souvent, cependant j'en suis contente, cela le distrait. Il est maintenant plus gai, meilleur, qu'au printemps. Il était si sombre, si triste que je craignais pour lui. Et qu'il est drôle ! » fit-elle en souriant.

Elle savait que ce qui tourmentait son mari, c'était son manque de foi. Si quelqu'un lui avait demandé ce qu'il adviendrait de son mari dans la vie future, s'il ne croyait pas, elle n'aurait pu convenir qu'il serait damné, malgré sa conviction qu'en dehors de la foi, il n'y a pas de salut ; mais comme elle aimait au-dessus de tout la personne morale de son mari, c'était en souriant qu'elle pensait à son incrédulité, trouvant au fond qu'il était drôle.

« Pourquoi lit-il sans cesse toute cette philosophie ? pensa-t-elle. Si tout cela est écrit dans les livres, il peut lui-même le comprendre, et s'il n'y a là que des mensonges, à quoi bon les lire ? Il dit lui-même qu'il voudrait croire. Alors pourquoi ne croit-il pas ? Probablement parce qu'il réfléchit

trop; et il réfléchit trop à cause de son isolement. Toujours seul, seul. Avec nous il ne peut causer de tout. Je crois que ces hôtes lui seront agréables, surtout Katavassov. Il aime à discuter avec lui ». Aussitôt elle se demanda ce qui serait le mieux : de faire coucher Katavassov et Serge Ivanovitch dans la même chambre ou séparément. Et soudain, il lui vint en tête une idée qui la fit trembler d'émotion, Mitia en fut même dérangé et de ce fait la regarda sévèrement : « Je crois que la blanchisseuse n'a pas rapporté le linge et il n'y a plus de linge de lit. Si je n'y veille pas, Agafia Mikhaïlovna donnera à Serge Ivanovitch des draps qui ont servi. » A cette seule pensée, le sang monta au visage de Kitty.

« Oui, je donnerai des ordres », décida-t-elle ; puis revenant à ses premières pensées, elle se rappela qu'elle n'avait pas achevé quelque chose et se mit à chercher quoi. « Oui... Kostia incrédule », se rappela-t-elle avec un sourire... « Eh bien, incrédule ! Mieux vaut qu'il soit tel que comme madame Sthal, ou telle que je voulais être à l'étranger. Non, du moins il ne mentira pas. »

Soudain elle se remémora un trait récent de sa bonté. Deux semaines auparavant, ils avaient reçu de Stépan Arkadiévitch une lettre repentante adressée à Dolly. Il l'implorait de lui sauver l'honneur, de vendre sa propriété pour liquider leurs dettes. Dolly était au désespoir ; elle haïssait son mari, le

méprisait et le plaignait, elle avait décidé de divorcer, mais y renonçait ; elle consentait enfin à vendre une partie de sa propriété. Kitty se rappelait avec un sourire d'attendrissement la gêne de son mari, ses gaucheries, ses hésitations, quand enfin il eut trouvé le seul moyen de venir en aide à Dolly et proposa à sa femme de donner à sa sœur une partie de son domaine, ce à quoi elle-même n'avait pas pensé.

« Est-ce donc là un incrédule ? Avec son cœur, avec cette peur d'attrister même un enfant? Tout pour les autres, rien pour lui... Serge Ivanovitch pense qu'il est du devoir de Kostia d'être son intendant. La même chose avec sa sœur... Et maintenant Dolly avec ses enfants est sous sa tutelle... Puis tous ces paysans qui viennent chaque jour chez lui comme s'il était obligé de les secourir... Oui, oui, sois seulement comme ton père », dit-elle en donnant Mitia à la bonne et lui baisant les joues.

VIII

Depuis qu'à la vue de son frère aimé agonisant Lévine avait envisagé pour la première fois les questions de la vie et de la mort à travers ce qu'il appelait ses nouvelles convictions, qui, imperceptiblement pour lui, dans la période de vingt à trente-quatre ans, avaient remplacé ses croyances d'enfant et d'adolescent, il était horrifié moins devant la mort que devant la vie. En effet, il ignorait d'où elle vient, quel est son but et ce qu'elle est. L'organisme, sa destruction, l'éternité de la matière, la loi de la conservation de l'énergie, le développement, tels étaient les mots qui remplaçaient sa foi ancienne. Ces mots et les idées qui s'y rattachaient étaient excellents pour un but intellectuel mais pour la vie ils ne donnaient rien. Lévine se sentait donc dans la situation d'un homme qui a changé sa pelisse chaude contre un vêtement de mousseline et qui, à la première gelée, s'aperçoit,

non par le raisonnement mais par tout son être, qu'il est nu et qu'infailliblement il mourra de froid.

Depuis ce moment, bien que ne s'en rendant pas compte et continuant à vivre comme auparavant, Lévine ne cessait de ressentir cette crainte de son ignorance. En outre, il percevait vaguement que ce qu'il appelait ses convictions était non seulement de l'ignorance mais une orientation de la pensée telle qu'elle lui rendait impossible l'acquisition des connaissances qui lui étaient nécessaires.

Les premiers temps de son mariage, les nouvelles joies et les nouveaux devoirs étouffèrent complètement ces pensées. Mais après les couches de sa femme, quand il vécut à Moscou dans l'oisiveté, une pensée, résolvant la question, se présentait à Lévine de plus en plus fréquemment et avec une ténacité de plus en plus grande.

C'était celle-ci : « Si je n'admets pas la réponse que donne le christianisme aux questions de ma vie, quelles réponses admettrai-je? » Et dans tout l'arsenal de ses convictions, il ne trouvait pas même un semblant de réponse.

Il était dans la situation d'un homme qui viendrait chercher de quoi manger dans un magasin de jouets ou d'armes.

Malgré lui, inconsciemment, dans chaque livre, dans chaque conversation, dans chaque individu, il cherchait maintenant un rapport quelconque avec ces questions et leur solution.

Ce qui le surprenait et le troublait le plus, c'était que la plupart des hommes de son milieu et de son âge, après avoir remplacé, comme lui, leur ancienne croyance par de nouvelles convictions, ne considéraient nullement cela comme un malheur et paraissaient parfaitement contents et tranquilles. De sorte que, en dehors de la question principale, d'autres encore tourmentaient Lévine : Ces gens étaient-ils sincères? Mentaient-ils? Ou peut-être comprenaient-ils autrement que lui, plus clairement, les réponses que la science donne aux questions qui le préoccupaient? Et il étudiait soigneusement les opinions de ces hommes et les livres qui donnent ces réponses.

La seule certitude qu'il eût acquise depuis que ces questions l'occupaient, c'était qu'il se trompait en supposant, d'après ses souvenirs du milieu universitaire, que la religion avait déjà fini son temps et qu'elle n'existait plus. Tous les honnêtes gens, tous ses proches, croyaient : le vieux prince, Lvov qui lui plaisait tant, Serge Ivanovitch, et toutes les femmes. Sa femme croyait; lui, dans son enfance, croyait comme les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du peuple russe, tout ce peuple dont la vie lui imposait le plus grand respect.

Un autre résultat était qu'après avoir lu beaucoup de livres il s'était convaincu que les hommes partageant les mêmes convictions que lui, ne pensaient rien d'autre. Sans rien s'expliquer, ils lais-

saient de côté les questions, sans les réponses desquelles il sentait qu'ils ne pouvaient vivre, et ils tâchaient d'en résoudre qui ne pouvaient nullement les intéresser, celles, par exemple, du développement des organismes, de l'explication mécanique de l'âme, etc.

En outre, pendant les couches de sa femme, il s'était produit quelque chose d'extraordinaire pour lui. Lui, l'incroyant, s'était mis à prier, et tandis qu'il priait il croyait. Mais ces instants passés il n'avait pu revivre le sentiment éprouvé alors.

Il ne pouvait admettre qu'à ce moment il était dans le vrai et que maintenant il se trompait, car dès qu'il commençait à y penser avec calme tout tombait en poussière et il ne pouvait admettre que c'était présentement qu'il était dans l'erreur, car il tenait à son état d'alors, et s'il l'eût reconnu comme un gage de faiblesse, il l'eût certainement flétri. Il était en désaccord douloureux avec lui-même et tendait toutes ses forces morales pour sortir de cet état.

IX

Ces idées le tourmentaient tantôt plus, tantôt moins, mais ne l'abandonnaient jamais. Il lisait et pensait, et plus il lisait et pensait, plus il se sentait loin du but.

Les derniers temps, à Moscou et à la campagne, se convainquant qu'il ne trouverait pas de réponses chez les matérialistes, il s'était mis à lire et relire Platon, Spinosa, Kant, Schelling, Hegel, Schopenhauer, et les philosophes qui n'expliquent pas la vie au point de vue matériel.

Ces pensées lui paraissaient fertiles quand il lisait ou inventait des objections contre d'autres doctrines, surtout contre les doctrines matérialistes, mais dès qu'il lisait ou inventait les solutions des questions, alors il se produisait toujours la même chose : suivant la définition admise des termes vagues comme *l'esprit*, *la volonté*, *la liberté*,

la substance, tombant dans ce piège des mots que lui posaient les philosophes ou qu'il se posait lui-même, il commençait à comprendre quelque chose. Mais il suffisait d'oublier la marche artificielle de la pensée et, de la vie, retourner à ce qui le satisfaisait quand il suivait une certaine pensée, pour que soudain toute cette construction artificielle s'écroulât comme un château de cartes ; il apparaissait clairement que tout n'était basé que sur des mots entremêlés, sans lien avec ce quelque chose de plus important dans la vie que la raison.

Un moment, en lisant Schopenhauer, il remplaça son mot *la volonté* par *l'amour*, et cette nouvelle philosophie, pour deux jours, tant qu'il ne s'en écartait pas, le consola. Mais elle croula aussi quand il la regarda de la vie. C'était aussi un vêtement de mousseline qui ne réchauffait pas.

Serge Ivanovitch lui avait conseillé de lire les œuvres théologiques de Komiakov. Lévine lut le deuxième volume de ces œuvres. Malgré l'élégance et l'esprit du ton polémiste, qui d'abord le repoussa, il fut frappé de l'exposé de la doctrine du Christ. Ce fut d'abord l'idée que la compréhension des vérités divines n'est pas donnée à l'homme mais à la réunion des hommes unis par l'amour, à l'Église, qui le frappa. Il se réjouissait à la pensée qu'il était plus facile de croire en l'Église existante, qui embrasse toutes les croyances des hommes, qui a Dieu à sa tête, et qui, par cela, est sainte et infaillible, et

d'accepter d'elle la croyance en Dieu, en la création, en la chute, la rédemption, que de commencer par ce Dieu lointain, mystérieux, Dieu créateur, etc.

Mais après avoir lu une histoire de l'Église d'un écrivain catholique et une histoire de l'Église d'un écrivain orthodoxe, il remarqua que les deux Églises infaillibles par essence, se niaient ; aussitôt il fut désappointé de la doctrine de Komiakov sur l'Église, et cette construction tomba en poussière comme la construction philosophique.

Tout ce printemps Lévine vécut dans le trouble moral et traversa des moments terribles. « Si j'ignore ce que je suis, et pourquoi je suis, je ne peux pas vivre ; si je ne puis pas le savoir, alors je ne peux pas vivre », se disait-il.

« Dans un temps infini, dans l'infinité de la matière, dans l'espace infini, paraît une petite bulle organique. Cette bulle se soutient, éclate... cette bulle c'est moi. »

C'était l'erreur torturante, mais c'était l'unique, le dernier résultat du travail séculaire de la pensée humaine dans cette direction.

C'était cette dernière croyance sur laquelle étaient bâties, presque dans toutes les branches, toutes les recherches de la pensée humaine. C'était la conviction dominante, et Lévine, entre toutes les autres explications, l'avait adoptée, comme la plus claire, sans même s'apercevoir quand ni comment.

Or, non seulement ce n'était pas la vérité, c'était

la moquerie cruelle d'une force quelconque, d'une force méchante, repoussante, à laquelle on ne pouvait ne point se soumettre. Il fallait se débarrasser de cette force et la délivrance était entre les mains de chacun. Il fallait briser cette dépendance du mal et il n'y avait qu'un moyen : la mort. Et plusieurs fois, Lévine, chef de famille heureux, bien portant, avait été si près du suicide, qu'il cachait la corde pour ne pas se pendre, et avait peur de se promener avec un fusil pour ne pas s'en servir contre lui.

Mais il ne se suicida pas et continua de vivre.

X

Quand Lévine se demandait ce qu'il était et pourquoi il vivait, il ne trouvait pas de réponse et s'en désespérait. Au contraire, quand il cessait de s'interroger, il paraissait savoir ce qu'il était, pourquoi il vivait, parce qu'il agissait, vivait résolument et d'une façon précise. Même les derniers temps il vivait d'une vie beaucoup plus intense et plus réglée qu'auparavant.

Au commencement de juin, dès son retour à la campagne, il reprit ses occupations habituelles. L'exploitation du domaine, ses relations avec les paysans et les voisins, les affaires de sa sœur et de son frère, qui étaient entre ses mains, ses rapports avec sa femme et ses parents, les soucis de l'enfant, une nouvelle passion pour les abeilles, qui l'entraînait depuis ce printemps, occupaient tout son temps.

Il s'adonnait à ces occupations non qu'il les justifiât comme autrefois par des considérations générales ; au contraire, maintenant, désenchanté d'un côté, par l'insuccès de ses anciennes entreprises en vue de l'utilité générale, trop absorbé de l'autre par ses idées et le grand nombre des obligations qui l'accablaient de toutes parts, il avait abandonné complètement ses considérations sur l'utilité générale et il s'adonnait à toutes ces occupations uniquement parce qu'il ne pouvait faire autrement.

Autrefois (cela avait commencé presque dans l'enfance et avait augmenté sans cesse jusqu'à l'âge mûr), quand il essayait de faire quelque chose qui fût un bien pour tous, pour l'humanité, pour la Russie, pour tout le village, il remarquait que la pensée lui en était agréable, mais que l'acte même était toujours bizarre. Il n'avait jamais la certitude que l'acte fût vraiment nécessaire, et son utilité qui lui apparaissait d'abord si grande, diminuait peu à peu et se réduisait à zéro.

Depuis son mariage, il vivait d'une façon beaucoup plus égoïste, et s'il n'éprouvait plus aucune joie à la pensée de son activité, par contre il la sentait nécessaire, il constatait que tout allait bien mieux et devenait de plus en plus parfait.

Maintenant, malgré lui, il s'attachait de plus en plus à la terre, comme la herse, de sorte qu'il ne pouvait en sortir sans renverser la terre. Pour la

famille il était nécessaire de vivre comme avaient vécu son père et son grand'père; les enfants devaient être dans les mêmes conditions d'instruction, d'éducation. C'était aussi nécessaire que de dîner quand on a faim; pour ce faire, il fallait préparer le dîner; il fallait donc faire valoir Pokrovskoié de façon a en tirer un revenu. De même qu'il était indiscutable qu'il fallût payer les dettes, il fallait conserver le patrimoine dans le même état pour que son fils, en le recevant en héritage, pût dire merci à son père, comme Lévine l'avait dit à son grand père pour tout ce qu'il avait planté et bâti. Pour obtenir ce résultat, il ne fallait pas louer la terre, mais la faire valoir soi-même, s'occuper du bétail, fumer les champs, semer les forêts.

Il ne pouvait pas ne point s'occuper des affaires de Serge Ivanovitch, de sa sœur, de tous les paysans qui venaient lui demander conseil, de même qu'on ne peut jeter l'enfant qu'on tient sur ses bras.

Il lui fallait songer au confort de sa belle-sœur et des enfants, de sa femme et de son fils, et il ne pouvait se dispenser de rester avec eux au moins une petite partie de la journée.

Tout cela, avec la chasse et sa nouvelle passion pour les abeilles, remplissait la vie de Lévine, cette vie à laquelle il ne trouvait aucun sens dès qu'il y réfléchissait. Mais outre que Lévine savait indubitablement *ce* qu'il lui fallait faire, il savait

également comment le faire et quelle occupation était plus importante que les autres.

Il savait qu'il fallait louer les ouvriers le moins cher possible, mais qu'il ne fallait pas les lier par des avances d'argent, afin de les payer moins cher qu'ils ne valaient, bien que ce fût très avantageux. Pendant la disette, on pouvait vendre le blé aux paysans, bien qu'on eût pitié d'eux, mais il fallait fermer l'auberge et le débit, malgré le gain qu'on en tirait. Il fallait être impitoyable pour la coupe de bois, mais on ne pouvait exiger une amende pour le bétail venu sur la terre du maître; les gardes étaient mécontents, la crainte disparaissait, néanmoins on ne pouvait retenir le bétail capturé.

A Pierre, qui payait à un usurier dix pour cent par mois, il fallait prêter de l'argent pour le tirer de cet engrenage, mais on ne pouvait faire grâce de la redevance, ou l'ajourner, aux paysans mauvais payeurs. On ne pouvait passer à l'intendant le fait que le champ n'était pas fauché et que l'herbe était perdue, mais on ne pouvait aussi faucher quatre-vingts *déciatines*, sur lesquelles était planté un jeune bois. On ne pouvait pas admettre qu'un ouvrier abandonnât le travail pour aller chez lui voir son père mort — quelque part qu'on prît à sa peine, — et il fallait tenir compte de la valeur de la main-d'œuvre au moment de son absence, mais il était impossible de ne pas payer le vieux domestique qui n'était plus bon à rien.

Lévine savait aussi qu'en rentrant à la maison, il fallait avant tout aller près de sa femme mal disposée, tandis que les paysans qui l'attendaient depuis trois heures pouvaient l'attendre encore ; mais, malgré tout le plaisir qu'il aurait eu à arranger l'essaim, il savait qu'il devait se priver de ce plaisir, laisser le vieux le faire sans lui, et aller aux paysans qui se trouvaient là.

Agissait-il bien ou mal, il l'ignorait, et non seulement il n'essayait pas de se le prouver mais il évitait toute conversation ou discussion sur ce sujet. Les raisonnements l'amenaient au doute et l'empêchaient de voir ce qu'il fallait ou non. Au contraire, quand il ne pensait pas mais vivait, il sentait en son âme la présence d'un juge infaillible qui décidait lequel des deux actes était possible et meilleur, et aussitôt qu'il agissait comme il fallait, il le sentait.

Il vivait ainsi, ne sachant pas, ne voyant pas la possibilité de savoir ce qu'il était, pourquoi il vivait, et souffrant à un tel point de cette ignorance, qu'il craignait le suicide, ce qui ne l'empêchait pas de régler très nettement sa vie.

XI

Le jour de l'arrivée de Serge Ivanovitch à Pokrovskoié, Lévine était dans un de ses jours particulièrement tourmentés.

C'était l'époque où il y avait le plus à faire, quand chez tous les travailleurs, chez tout le peuple, se manifeste une suractivité qui ne se présente dans aucune autre condition de la vie et qui serait hautement appréciée si les hommes qui tendent ainsi leurs forces, l'appréciaient eux-mêmes, si elle ne se renouvelait pas chaque année et si les conséquences n'en étaient pas si simples. Faucher et couper le blé et le seigle, faire les semailles d'automne, paraît simple et ordinaire, mais pour le faire, il faut que du plus vieux au plus jeune, tous les gens de la campagne, pendant trois ou quatre semaines, travaillent sans répit, trois fois plus que de coutume, en se nourrissant de *kvass*, d'ail et de pain noir ; il faut battre le blé et transporter les gerbes

souvent pendant toute la nuit et ne dormir que deux ou trois heures par jour. Et chaque année cela se fait dans toute la Russie.

Vivant la plupart du temps à la campagne et en intimité avec le peuple, Lévine, à l'époque du travail, se sentait toujours gagné par cette suractivité.

Dès le matin, il partait à la première semaille de seigle, d'avoine ; il rentrait à la maison pour le lever de sa femme et de sa belle-sœur, il prenait avec elles son café et s'en allait à pied au village où on devait mettre en marche la nouvelle machine à battre.

Tout ce jour, Lévine, bien que causant avec l'intendant et les paysans, et, à la maison, avec sa femme, Dolly, les enfants, son beau-père, ne pensait qu'à la chose qui, malgré les soucis de l'exploitation, le préoccupait sans cesse ; il cherchait une réponse à ses questions : « Que suis-je? Où suis-je? Pourquoi suis-je? »

Debout au milieu de la grange nouvellement construite, Lévine regardait par la porte ouverte, tantôt la poussière sèche et amère du blé qu'on battait, qui s'élevait et retombait sur l'herbe éclairée par le soleil chaud et sur la paille fraîche qu'on venait de sortir de la grange, tantôt les hirondelles au ventre blanc qui, en sifflant, s'installaient sous le toit, tantôt les paysans qui travaillaient dans la grange sombre et pleine de poussière ; et ses idées étaient étranges.

« Pourquoi tout cela se fait-il? pensait-il. Pourquoi suis-je ici et les fais-je travailler? Pourquoi tous se remuent-ils et tâchent-ils de montrer devant moi leur zèle? Pourquoi s'éreinte-elle ainsi, cette vieille Matrionia, que je connais bien (je l'ai soignée en effet; pendant l'incendie, une machine était tombée sur elle), » pensa-t-il en regardant une femme maigre, les pieds nus et noircis qui allait et venait en remuant les grains avec un râteau.

« Elle s'est guérie, mais demain ou dans dix ans on l'ensevelira et il ne restera rien d'elle, pas plus que de cette jolie fille en jupe rouge qui, d'un mouvement si gracieux, sépare le grain de la paille. On l'ensevelira aussi... et ce hongre bai,.. et ce sera très prochainement, pensa-t-il en regardant une jument pleine qui reniflait fréquemment en faisant tourner la grande roue de la machine... On l'ensevelira ainsi que Feodor, l'ouvrier, avec sa barbe pleine de balle et sa chemise déchirée sur l'épaule, tandis que lui s'esquinte sur la machine, commande aux femmes et d'une main leste arrange la courroie sur le volant... Et, le principal, c'est que ce n'est pas eux seuls qu'on ensevelira, mais moi aussi, et il ne restera rien. Alors, pourquoi ? »

En même temps qu'il pensait cela, il regardait sa montre pour se rendre compte de la quantité de grain battue en une heure. Il avait besoin de le savoir, afin de pouvoir, d'après cela, fixer la tâche du lendemain.

« Bientôt une heure et on n'a commencé que la troisième meule », pensa Lévine. Il s'approcha de l'ouvrier et, criant fort pour surmonter le bruit de la machine, il lui ordonna de régulariser le mouvement.

— C'est trop à la fois, Feodor ! Tu vois, il y a des arrêts. Il faut régulariser.

Feodor, noir de la poussière collée à son visage en sueur, cria quelque chose en réponse, sans faire ce que Lévine demandait.

Lévine s'approcha de la machine, écarta Feodor, et se mit à introduire le blé lui-même.

Après avoir travaillé avec l'ouvrier jusqu'à l'heure du repas, il sortit de la grange et, s'arrêtant près d'une meule jaune de seigle, se mit à lui parler.

L'ouvrier était d'un village lointain, où Lévine, autrefois, avait distribué sa terre sur le principe de l'artel. Maintenant, il l'affermait.

Lévine causa avec Feodor de cette terre et lui demanda si pour l'année prochaine, Platon, un paysan riche et honnête, de ce même village, ne la prendrait pas.

— C'est trop cher. Platon n'y trouverait pas son compte, Constantin Dmitritch, répondit le paysan en arrachant des brindilles d'herbes accrochées à sa poitrine en sueur.

— Mais comment Kirilov s'arrange-t-il ?

— Mituka ? (Feodor désigna ainsi avec mépris le paysan qui affermait la terre), lui, Constantin Dmi-

tritch, il s'arrangera toujours. Il pressera, mais il aura son compte. Il n'aura pas pitié d'un chrétien. Mais l'oncle Focanitch (il appelait ainsi le vieux Platon), est-ce qu'il ôtera la peau d'un homme? Tantôt, il prête, tantôt il fait grâce d'une dette. C'est un homme!

— Mais pourquoi fait-il grâce des dettes?

— Voyez-vous, ce sont des hommes différents: l'un ne vit que pour son ventre, et Focanitch est un vieillard juste, il vit pour son âme; il craint Dieu.

— Comment il craint Dieu! Comment il vit pour son âme! s'écria Lévine.

— C'est connu, selon la vérité, selon Dieu. Tous les hommes ne sont pas pareils. Ainsi vous, par exemple, vous non plus, vous ne ferez pas de mal à un homme...

— Oui, oui, au revoir, prononça Lévine, suffocant d'émotion; et se détournant, il prit son bâton et se dirigea rapidement vers la maison.

En entendant le paysan dire que Focanitch vivait pour son âme, selon la vérité et selon Dieu, des pensées vagues mais importantes surgirent en foule dans l'âme de Lévine; toutes, tendant au même but, tourbillonnaient dans son esprit, l'aveuglant de leur clarté!

XII

Lévine marchait à grands pas sur la grand'route, suivant ses pensées (il ne pouvait encore les bien analyser) et dans un état d'âme qui, jusqu'alors, n'avait jamais été le sien.

Les paroles prononcées par le paysan avaient été pour son âme l'étincelle électrique transformant et unissant d'un coup la série des pensées faibles et détachées qui toujours l'avaient préoccupé, et qui, inconsciemment pour lui, le tourmentaient au moment même où il parlait de l'affermage de la terre. Il ressentait dans son âme quelque chose de nouveau et il l'examinait avec plaisir, ne sachant pas encore ce que c'était.

« Il ne faut pas vivre pour ses propres besoins, mais pour Dieu... Pour quel Dieu! Et que peut-on dire de plus stupide que ce qu'il dit? Il dit qu'il ne faut pas vivre pour ses besoins, c'est-à-dire qu'il

ne faut pas vivre pour ce que nous comprenons, ce qui nous attire, ce que nous désirons, qu'il faut vivre pour quelque chose d'incompréhensible, pour Dieu que personne ne peut ni comprendre, ni définir. Eh quoi ! N'ai-je point compris ces paroles stupides de Feodor? Les ayant comprises, ai-je douté de leur vérité ? Les ai-je trouvées stupides, vagues, imprécises ?

« Non, je les ai comprises. Je les ai comprises exactement comme lui. Rien dans la vie ne m'a jamais paru aussi clair. Je n'en ai jamais douté et n'en puis douter. Et je ne suis pas le seul à le comprendre, tous le comprennent, et tous sont d'accord.

« Moi j'ai cherché des miracles ; j'ai regretté de ne pas en voir pour me convaincre. Le miracle matériel me séduisait. Or voilà le miracle, le seul possible, qui toujours exista, qui m'entoure de toutes parts et que je ne remarque pas ! Feodor dit que Kirilov vit pour son ventre. C'est compréhensible et raisonnable. Nous tous, tous les êtres raisonnables, ne pouvons vivre pour autre chose. Mais, tout d'un coup, ce même Feodor dit que c'est mal de vivre pour son ventre, qu'il faut vivre pour la vérité, pour Dieu, et à la première allusion, je le comprends ! Moi et des millions de gens qui ont vécu depuis des siècles, qui vivent maintenant, les paysans, les pauvres d'esprit et les sages, ceux qui ont pensé et écrit sur cette question, tous, dans leur langue vague, disent la même chose, tous sont

d'accord sur ce seul point : pourquoi il faut vivre et ce qui est bien. Avec tous les hommes, je n'ai qu'une seule connaissance ferme, indiscutable et claire, qui ne peut être expliquée par la raison, qui est en dehors d'elle, qui n'a aucune cause et ne peut avoir aucune conséquence.

« Si le bien a une raison, il cesse d'être le bien. S'il a pour conséquence la récompense, ce n'est également plus le bien. Alors le bien n'existe qu'en dehors de la chaîne des causes et des conséquences.

« Je le sais, et nous tous le savons.

« Que peut-il y avoir de plus miraculeux ?

« Ai-je trouvé la solution de tout ? Est-ce que maintenant sont terminées toutes mes souffrances ? » pensait Lévine en marchant sur la route poudreuse, ne remarquant ni la chaleur ni la fatigue, et éprouvant une sorte de soulagement comme après une longue souffrance.

Ce sentiment était si joyeux qu'il lui paraissait incroyable. Il étouffait d'émotion, et n'ayant pas la force d'aller plus loin, il quitta la route pour entrer dans le bois et s'assit à l'ombre des ormes sur l'herbe non fauchée. Il découvrit sa tête en sueur et s'allongea, accoudé sur les bras, sur l'herbe grasse de la forêt.

« Oui, il faut s'expliquer et comprendre », pensa-t-il en regardant attentivement l'herbe non froissée qui s'étalait devant lui et suivant les mouvements d'un petit insecte vert qui montait sur la tige d'une

herbe et que gênait dans sa marche une petite feuille.

« Qu'ai-je découvert ? » se demanda-t-il en enlevant la petite feuille qui gênait l'insecte et approchant une autre tige d'herbe pour que la bestiole pût y passer : « Qu'est-ce qui me réjouit? Qu'ai-je découvert ? Rien. Je n'ai appris que ce que je connaissais. J'ai compris cette force qui n'est pas dans le passé seul, qui m'a donné la vie. Je me suis délivré de la tromperie et j'ai reconnu le maître.

« Auparavant, je disais que dans mon corps, dans le corps de cette herbe, de cet insecte (il n'a pas voulu aller sur l'autre herbe, a déployé ses élytres et s'est envolé), se font, d'après les lois chimiques, physiques, physiologiques, des échanges de matière. Mais chez nous tous, comme chez les ormes et les nuages, etc., se produit le développement. Le développement de quoi? Pourquoi? Le développement infini et la lutte?... Comme s'il pouvait être une direction quelconque et la lutte dans l'infini! Et moi qui m'étonnais que malgré la grande tension de la pensée dans cette voie, le sens de la vie ne me soit pas révélé, non plus que le sens de mes mobiles et de mes aspirations. Maintenant je sais que je connais le sens de ma vie : Vivre pour Dieu, pour l'âme. Ce sens, malgré toute sa clarté, est mystérieux, miraculeux. Tel est aussi le sens de tout ce qui existe... Oui, l'orgueil! » se dit-il en se couchant sur le ventre et se met-

tant à nouer des tiges d'herbe, en prenant garde de ne pas les casser. « Non seulement l'orgueil de la raison mais sa stupidité! et principalement sa ruse... la tromperie de la raison », répéta-t-il.

Rapidement il revit la marche de sa pensée pendant ces deux dernières années. Le point de départ était évidemment la pensée de la mort qu'avait fait naître en lui la vue de son frère préféré, désespérément frappé.

Pour la première fois il avait alors compris que pour chacun, comme pour lui, il n'y avait dans l'avenir que la souffrance, le mal, et l'oubli éternel, et il avait décidé qu'on ne pouvait vivre ainsi et qu'il fallait ou s'expliquer sa vie de façon qu'elle n'apparaisse plus comme la cruelle ironie d'un démon quelconque, ou se tuer.

Cependant il n'avait fait ni l'un ni l'autre et continuait à vivre, à penser, à sentir. Même à cette époque il se maria, éprouva beaucoup de joies; et il était heureux dès qu'il ne pensait plus au sens de la vie.

Que signifiait donc cela? Cela signifiait qu'il vivait bien et pensait mal. Il vivait (sans même le savoir) par ces vérités morales sucées avec le lait de sa mère, et il pensait sans admettre ces vérités, les évitant soigneusement.

Maintenant, il était clair pour lui qu'il ne pouvait vivre que grâce aux croyances dans lesquelles il avait été élevé.

« Que sais-je, et comment vivrais-je, si je n'avais ces croyances, si je ne savais pas qu'il faut vivre pour Dieu, et non pour ses besoins? Je pillerais, je mentirais, je tuerais. Rien de ce qui fait la joie principale de ma vie n'existerait pour moi. »

Malgré les plus grands efforts d'imagination, il ne pouvait se représenter la créature bestiale qu'il serait s'il ne savait pas pourquoi il vivait.

« J'ai cherché la réponse à ma question, tandis que ma pensée n'en pouvait donner. Elle n'est pas compatible avec la question. C'est la vie elle-même qui m'a donné la réponse dans ma connaissance de ce qui est bien et de ce qui est mal. Cette connaissance je ne l'ai acquise par rien, elle me fut donnée comme à tout le monde. Elle me fut donnée, car il m'était impossible de l'acquérir.

« D'où l'ai-je prise? Est-ce par la raison que je suis arrivé à la pensée qu'il faut aimer son prochain, ne pas le tuer? On me l'a dit dans l'enfance, je l'ai cru joyeusement parce qu'on m'a dit que c'était dans mon âme. Et qui l'a découvert? Pas la raison. La raison a découvert la lutte pour l'existence, elle commande au contraire d'écraser tout ce qui entrave la satisfaction de mes désirs. Telle est la conclusion de la raison. Mais la raison ne pouvait découvrir la pensée d'aimer son prochain parce que c'est déraisonnable.

XIII

Lévine se souvint alors d'une scène récente entre Dolly et ses enfants. Les enfants, restés seuls, s'étaient amusés à faire cuire des framboises sur une bougie et à se lancer du lait, comme d'une fontaine, dans la bouche. La mère les surprit. En présence de Lévine, elle se mit à leur exposer quel grand travail coûtait aux grandes personnes ce qu'ils détruisaient ainsi, leur disant que s'ils cassaient les tasses ils n'en auraient plus pour prendre le thé, et que s'ils gaspillaient le lait ils n'auraient plus rien à manger et mourraient de faim.

Lévine fut frappé de la méfiante réserve avec laquelle les enfants accueillirent les paroles de leur mère. Ils étaient seulement attristés de voir interrompre un jeu intéressant et ne croyaient pas un mot de ce que leur disait leur mère. En effet, ils ne pouvaient la croire parce qu'ils ne pouvaient esti-

mer la valeur des choses dont ils jouissaient ; il leur était impossible d'établir un rapport entre ce qu'ils détruisaient et ce dont ils vivaient. « Tout cela c'est pareil, ont-ils pensé ; il n'y a rien d'intéressant ni d'important dans tout cela ; c'était et sera toujours ainsi. Nous n'avons pas pensé à cela ; c'est fait ; nous voulions inventer quelque chose de nouveau. Voilà : nous avons inventé de mettre des framboises dans une tasse et de les cuire sur la bougie, de nous verser du lait comme d'une fontaine dans la bouche. Cela, c'est amusant et nouveau, ce n'est pas plus mal que de boire dans la tasse. »

« Est-ce que je ne fais pas la même chose en cherchant par la raison le sens des forces de la nature et de la vie de l'homme ? » se reprit-il à penser.

« Et n'est-ce pas la même chose que font toutes les théories philosophiques, par une voie de la pensée, étrange, impropre à l'homme, en l'amenant à la connaissance de ce qu'il sait depuis longtemps et qu'il sait si sûrement qu'il ne pourrait vivre sans cela. Est-ce qu'on ne voit pas clairement, dans le développement de la théorie de chaque philosophe qu'il connait d'avance, aussi indiscutablement que le paysan Feodor, le sens principal de la vie, et ce n'est que par la voie spirituelle qu'il veut retourner à ce qui est connu de tous ?

« Eh bien, si on laissait les enfants seuls, se pourvoir à eux-mêmes, faire la vaisselle, traire le

lait, etc., est-ce qu'ils s'amuseraient ? Ils mourraient de faim. Laissez-nous avec nos passions, nos pensées, sans la conception d'un Dieu unique et créateur, ou sans l'idée de ce qui est bien, sans explication du mal. Construisez quelque chose sans ces conceptions... Nous ne faisons que détruire parce que, moralement, nous sommes rassasiés, précisément comme les enfants !

« D'où me vient cette connaissance joyeuse qui m'est commune avec les paysans, qui seule me donne le calme de l'âme ?

« D'où me vient-elle ?

« Moi, qui ai été élevé dans l'idée de Dieu, élevé en chrétien, moi dont la vie est pleine de ces biens moraux que le christianisme m'a donnés, qui vis de ces biens, comme les enfants, sans le comprendre, je les détruis, c'est-à-dire que je veux détruire ce qui fait ma vie. Et aussitôt qu'arrive un moment important de la vie, comme les enfants quand ils ont froid et faim, je vais à lui, et encore, comme les enfants que les mères réprimandent pour leur méfaits, je sens que mes tentatives d'enfant ne me comptent pas.

« Oui, ce que je sais, je ne le sais pas par la raison. Cela m'est donné, révélé ; je le sais par le cœur, par la foi en ces vérités essentielles que l'Eglise enseigne.

« L'Eglise ! l'Eglise ! » se répéta Lévine. Il se retourna de l'autre côté et, appuyé sur les bras, se

mit à regarder au loin le troupeau qui descendait de l'autre côté de la rivière.

« Mais puis-je croire en tout ce que l'Eglise enseigne ? » pensa-t-il, cherchant et inventant tout ce qui pouvait détruire son calme actuel. Il se mit à se remémorer les dogmes de l'Eglise qui toujours lui avaient paru les plus étranges et les plus séduisants.

« La création ? Par quoi expliquerais-je son existence ? Par rien... Le diable et le péché ? Et le mal, par quoi l'expliquerais-je ? Le rédempteur ? Mais je ne sais et ne puis savoir rien, rien, sauf ce qui a été révélé à moi et à tous. »

Il lui sembla qu'il n'y avait pas un seul dogme de l'Eglise, violant le principal : la foi en Dieu, au bien, comme l'unique destination de l'homme.

Avec chaque croyance de l'Eglise, on pouvait remplacer ses besoins par le service de la vérité, et chacune de ces croyances, non-seulement ne la violait pas, mais était nécessaire pour que s'accomplit ce miracle essentiel, qui se manifeste toujours sur la terre et qui consiste en ce qu'il est possible à chacun — à des millions de gens les plus divers, sages ou innocents, enfants ou vieillards, à tous, au paysan, à Lvov, à Kitty, aux mendiants et aux rois, — de comprendre indiscutablement la même chose, de former cette vie de l'âme pour laquelle seule il faut vivre et que seule nous apprécions.

Couché sur le dos il regardait maintenant le ciel haut, sans nuages.

« Est-ce que je ne sais pas que c'est un espace infini et non point une voûte ronde? Mais j'aurai beau cligner les yeux et tendre ma vue, je ne puis le voir autrement que sphérique et limité, et malgré ma connaissance de l'espace infini, j'ai indiscutablement raison quand je vois la voûte bleue limitée, j'ai davantage raison que lorsque j'aspire à voir au-delà. »

Lévine avait cessé de penser et semblait écouter des voix mystérieuses causant entre elles joyeusement et avec intérêt.

« Est-ce la foi ? » pensa-t-il, ayant peur de croire à son bonheur.

« Mon Dieu, je te remercie ! » prononça-t-il en refoulant les sanglots qui se soulevaient dans sa poitrine et essuyant les larmes qui remplissaient ses yeux.

XIV

Lévine regarda devant lui et aperçut le troupeau, puis il vit son cabriolet attelé de Veronoï, et le cocher, qui, s'approchant du troupeau, disait quelque chose au berger. Ensuite, déjà tout près de lui, il entendit le bruit des roues et l'ébrouement du cheval. Mais absorbé dans ses pensées, il ne se demandait pas pourquoi le cocher venait le trouver...

Il ne s'en rendit compte que quand le cocher, arrivé tout près de lui, lui dit :

— Madame m'a envoyé. Votre frère est arrivé avec un monsieur.

Lévine s'assit dans le cabriolet et prit les guides. Comme s'il sortait du sommeil, il mit longtemps à se ressaisir. Il regardait tantôt le cheval, le cou blanc d'écume, tantôt le cocher Ivan assis près de lui, et il se rappelait qu'il attendait son frère, que sa femme s'inquiétait sans doute de sa longue ab-

sence, et il tâchait de deviner quel était l'ami qui accompagnait son frère.

Son frère, sa femme, l'ami inconnu, maintenant se présentaient à lui autrement qu'auparavant. Il lui semblait que désormais ses rapports avec tous seraient autres.

« Avec mon frère, il n y aura plus cette indifférence qui exista toujours entre nous, il n'y aura plus de discussions. Avec Kitty, il n'y aura plus de querelles ; avec l'ami, quel qu'il soit, je serai doux et bon ; avec tous les autres, avec Ivan, tout sera autrement. »

Serrant les guides du cheval qui reniflait d'impatience et voulait partir, Lévine se tourna vers Ivan. Celui-ci assis près de lui, et ne sachant que faire de ses mains inoccupées, tirait sans cesse sa blouse gonflée. Lévine cherchait un prétexte pour entamer la conversation. Il voulut lui dire qu'il avait eu tort de serrer ainsi les harnais, mais c'eût été un reproche et il voulait converser amicalement avec lui. Pourtant rien d'autre ne lui venait en tête.

— Veuillez prendre à droite, monsieur, c'est un tronc, dit le cocher, en tirant sur les guides que tenait Lévine.

— Je t'en prie, ne touche pas et ne me donne pas de leçons, dit-il agacé par cette intervention du cocher.

Comme toujours en pareil cas, il fut pris d'un vif

dépit ; et aussitôt, avec tristesse, il constata combien était erronée sa supposition que son nouvel état d'âme resterait inaltéré au contact de la réalité.

A un quart de *verste* de la maison, Lévine aperçut Gricha et Tania qui couraient à sa rencontre.

— Oncle Kostia ! voilà maman qui vient et grand-père et Serge Ivanovitch et encore quelqu'un, dirent-ils, en montant dans le cabriolet.

— Qui ?

— Un monsieur terrible, qui remue tout le temps les bras, tiens, comme ça ! répondit Tania, imitant Katavassov.

— Est-il vieux ou jeune ? demanda en riant Lévine, à qui l'imitation de Tania rappelait quelqu'un.

« Si c'est lui, ce n'est pas un homme désagréable ? » pensa Lévine.

Au tournant de la route, Lévine aperçut ceux qui venaient à sa rencontre et reconnut Katavassov, en chapeau de paille, qui marchait vraiment en agitant les bras comme l'avait représenté Tania.

Katavassov aimait beaucoup à parler philosophie, il en parlait en naturaliste qui ne s'en est jamais occupé, et à Moscou, à son dernier séjour, Lévine avait souvent discuté avec lui. La première chose que se rappela Lévine, après l'avoir reconnu, ce fut une de ces conversations dans laquelle Katavassov se croyait sûr d'avoir remporté la victoire.

« Non, désormais je ne discuterai pas, et pour

rien au monde je n'exposerai mes idées à la légère », pensa-t-il.

Lévine descendit de cabriolet, salua son frère et Katavassov, puis demanda où était sa femme.

— Elle est allée avec Mitia à Kolok (c'était le bois attenant à la maison). Elle a voulu l'installer là-bas, car dans la maison il fait trop chaud, dit Dolly.

Lévine avait toujours déconseillé à sa femme de porter l'enfant dans le bois, trouvant cela dangereux ; cette nouvelle lui était donc désagréable.

— Elle se déplace avec lui d'un endroit à l'autre, dit en souriant le vieux prince. Je lui ai conseillé de le porter à la cave.

— Elle voulait aller au rucher. Elle te croyait là. Nous y allions, dit Dolly.

— Eh bien, que fais-tu ? lui demanda Serge Ivanovitch qui, s'écartant des autres, marchait à côté de son frère.

— Bah ! rien de particulier... comme toujours... Je m'occupe à faire valoir, répondit Lévine. Et toi ! Es-tu venu pour longtemps ? Il y a si longtemps que nous t'attendons.

— Pour deux semaines. Il y a trop à faire à Moscou !

A ces mots les regards des deux frères se rencontrèrent, et malgré son désir, en ce moment particulièrement fort, d'être en relations amicales et surtout simples avec son frère, il se sentit gêné de

le regarder en face. Il baissa les yeux. Il ne savait que dire. Voulant être agréable à Serge Ivanovitch et le distraire de la conversation sur la guerre serbe et la question slave, à quoi il faisait allusion en parlant de ses occupations à Moscou, Lévine se mit à lui parler de son livre.

— Eh bien ! il y a eu des critiques sur ton ouvrage ? lui demanda-t-il.

Serge Ivanovitch sourit à l'intention de la question.

— Personne ne s'occupe de cela et moi moins que les autres, dit-il Regardez, Daria Alexandrovna, il va pleuvoir, ajouta-t-il en désignant les nuages blancs qui se montraient au-dessus des cimes des arbres.

Ces paroles suffirent pour que reparût ce sentiment, non pas d'hostilité, mais de froideur, qui existait entre les deux frères et que Lévine eût tant désiré voir disparaître.

Lévine s'approcha de Katavassov.

— Comme vous avez bien fait de venir, lui dit-il.

— Il y a longtemps que j'en avais le désir. Maintenant nous causerons, nous nous verrons. Avez-vous terminé Spencer ?

— Non, répondit Lévine. D'ailleurs je n'en ai plus besoin.

— Comment cela ? C'est intéressant. Pourquoi ?

— J'ai acquis la certitude que je ne trouverai ni chez lui, ni chez ses semblables, la solution des questions qui m'intéressent. Maintenant...

Mais l'expression froide et gênée du visage de Katavassov soudain le frappa, il eut tellement pitié de son humeur, qu'évidemment ses paroles troublaient, que, se rappelant ses intentions, il s'arrêta.

— D'ailleurs nous causerons après, ajouta-t-il. Si vous voulez aller au rucher, par ici, par ce sentier, dit-il s'adressant à tous.

Arrivés par un sentier étroit jusqu'à une clairière non fauchée couverte d'un côté d'herbe claire parmi laquelle poussait, de ci, de là, un buisson d'aubépine, Lévine fit asseoir ses hôtes dans l'ombre épaisse et fraîche des jeunes arbustes, sur un banc installé pour les visiteurs qui avaient peur des abeilles, et lui-même partit chercher, pour les enfants et pour les grandes personnes, du pain, des concombres et du miel frais.

En tâchant de faire le moins possible de mouvements brusques, et écartant les abeilles qui volaient devant lui de plus en plus fréquemment, il arriva par le sentier jusqu'à l'izba. A l'entrée même une abeille bourdonnante s'empêtra dans sa barbe, avec précaution il l'en délivra.

Dans le vestibule sombre il prit le long du mur son masque accroché à un clou, le mit, et, les mains dans les poches, il pénétra dans l'enclos où, en rangées régulières, se trouvaient toutes les vieilles ruches qu'il connaissait si bien, chacune avec son histoire, et à côté, des nouvelles, installées seulement

cette année. Devant les ruches bourdonnaient des abeilles, des mâles qui tournoyaient sur place et, parmi eux, des ouvrières, qui allaient et venaient, apportant du miel.

A l'oreille résonnaient sans cesse divers sons émis tantôt par les abeilles occupées de quelque chose et volant rapidement, tantôt par les mâles oisifs, tantôt par les abeilles gardiennes troublées, qui défendaient leur fortune contre l'ennemi, prêtes à piquer.

De l'autre côté de l'enclos, un vieillard menuisait. Il n'avait pas vu Lévine. Celui-ci sans l'appeler s'arrêta au milieu des ruches.

Il était content de l'occasion de rester seul pour se remettre de la réalité qui déjà avait eu le temps d'obscurcir son état d'âme. Il se rappela qu'il avait réussi à se fâcher contre Ivan, à battre froid à son frère, à causer légèrement avec Katavassov.

« N'était-ce que l'impression d'une minute destinée à passer sans laisser de trace ? » Mais au même moment, il retrouva son état d'âme et sentit avec joie qu'en lui s'accomplissait quelque chose de nouveau, d'important. La réalité n'avait voilé cette quiétude d'âme que momentanément et elle était intacte en lui.

De même que les abeilles qui tournoyaient autour de lui, le menaçant et le distrayant, le privaient du calme physique, le forçaient de se garder, de même les soucis, l'assaillant au moment où il

s'installait dans le cabriolet, le privaient du calme moral, mais ce n'était également que momentané. De même, que malgré les abeilles, la force corporelle était intacte en lui, de même restait intacte la force morale de nouveau créée par lui.

XV

— Sais-tu, Kostia, avec qui Serge Ivanovitch a fait le voyage en venant ici ? dit Dolly après avoir donné aux enfants des concombres et du miel — avec Vronskï. Il part en Serbie.

— Et pas tout seul même. Il conduit à son compte un escadron, ajouta Katavassov.

— Ça lui va, dit Lévine. Est-ce que les volontaires partent toujours? demanda-t-il, en jetant un regard sur Serge Ivanovitch.

Celui-ci ne répondit point; avec son couteau, doucement il essayait de faire sortir de la tasse de miel une abeille vivante qui s'y trouvait prise.

— Et comment ! Si vous aviez vu ce qui se passait hier à la gare ! dit Katavassov en croquant un morceau de concombre.

— Comment faut-il comprendre cela ? Expliquez-le moi au nom du Christ ! Serge Ivanovitch, où vont tous ces volontaires, contre qui se battent-ils ? de-

manda le vieux prince, continuant une conversation commencée en l'absence de Lévine.

— Contre les Turcs, répondit Serge Ivanovitch avec un sourire tranquille, en délivrant l'abeille noire de miel et la mettant avec son couteau sur une feuille d'arbuste.

— Qui donc a déclaré la guerre aux Turcs ? Ragozov, la comtesse Lydie Ivanovna avec madame Sthal ?

— Personne n'a déclaré la guerre, mais les hommes compatissent aux souffrances de leur prochain et désirent leur porter secours, dit Serge Ivanovitch.

— Mais le prince ne parle pas de secours, intervint Lévine, défendant son beau-père, il parle de la guerre. Le prince dit que les particuliers ne peuvent prendre part à la guerre sans l'autorisation du gouvernement.

— Kostia, regarde, une abeille; vraiment nous serons piqués, dit Dolly, chassant une guêpe.

— Ce n'est pas une abeille, c'est une guêpe, dit Lévine.

— Eh bien, quelle est votre théorie? demanda Katavassov avec un sourire à Lévine, le provoquant à la discussion. Pourquoi les particuliers n'ont-ils pas le droit de partir?

— Ma théorie est la suivante : la guerre, d'une part, est une œuvre si bestiale, si cruelle, si terrible, que pas un seul individu, je ne dis pas même un

seul chrétien, ne doit prendre sur soi la responsabilité de la commencer. Le gouvernement seul le peut, s'il y est provoqué, s'il y est amené inévitablement. D'autre part, d'après la science et le bon sens, dans les affaires d'État, surtout dans la guerre, les citoyens abdiquent leur volonté personnelle...

Serge Ivanovitch et Katavassov, ayant des objections toutes prêtes, se mirent à parler en même temps.

— C'est précisément là le hic, mon cher. Que faire quand le gouvernement ne remplit pas la volonté des citoyens, alors c'est la société qui déclare sa volonté? dit Katavassov.

Serge Ivanovitch, évidemment, n'approuvait pas cette objection. Aux paroles de Katavassov il fronça les sourcils et prit la question d'un autre côté.

— C'est en vain que tu poses la question ainsi. Ici il n'y a pas déclaration de guerre mais tout simplement l'expression du sentiment humain, chrétien. On tue nos frères, nos coreligionnaires. Eh bien, admettons même que ce ne soient pas des frères, pas des coreligionnaires, mais tout simplement des enfants, des femmes, des vieillards, le sentiment se révolte, les Russes accourent pour leur venir en aide et faire cesser ces horreurs. Imagine-toi que dans la rue tu voies un homme ivre frapper une femme ou un enfant, je pense que tu ne demanderas pas si la guerre est déclarée ou non, tu te jetteras sur lui et défendras la victime.

— Mais je ne le tuerais pas, objecta Lévine.

— Si, tu le tuerais.

— Je ne sais pas. Si je voyais cela je m'abandonnerais sans doute à un mouvement impulsif, cela je ne puis le savoir d'avance. Mais il n'y a pas, il ne peut y avoir un pareil sentiment impulsif pour l'oppression des Slaves.

— Pour toi, peut-être, mais pour les autres il existe, dit Serge Ivanovitch, mécontent et fronçant les sourcils. Dans le peuple vivent les traditions sur les orthodoxes souffrant du joug des impies. Le peuple a appris les souffrances de ses frères, et il commence à se faire entendre.

— Peut-être, répondit évasivement Lévine, mais je ne le vois pas. Je suis peuple moi-même et ne le sens pas.

— Ainsi moi, dit le prince, j'ai vécu à l'étranger, j'ai lu les journaux, et j'avoue qu'avant les horreurs bulgares je ne comprenais nullement pourquoi soudain tous les Russes s'étaient mis à aimer les frères slaves, tandis que moi je n'éprouvais pour eux aucun amour. J'étais très triste. Je me croyais un monstre ou j'attribuais à Carlsbad cette mauvaise influence. Mais en rentrant en Russie, je me suis tranquillisé, j'ai vu qu'il y a beaucoup de gens comme moi qui s'intéressent à la Russie mais non aux frères slaves. Ainsi Constantin.

— Les opinions personnelles ne signifient rien ici, dit Serge Ivanovitch. Il n'y a pas d'opinions

personnelles quand toute la Russie, tout le peuple, a exprimé sa volonté.

— Excusez-moi, mais je ne le vois pas. Le peuple ignore tout, dit le prince.

— Non, père; il sait. Et le dimanche, à l'église? intervint Dolly... Donne-moi la serviette, dit-elle à un vieux paysan qui, en souriant, regardait les enfants. Ce n'est pas possible que tous...

— Quoi, dimanche, à l'église?... On a ordonné au prêtre de lire: il a lu. Ils n'ont rien compris; ils soupiraient comme à chaque sermon, continua le prince. Ensuite on leur a dit qu'on allait faire une quête pour une œuvre sainte et ils ont tiré leur kopek et l'ont donné. Mais pourquoi? ils l'ignorent.

— Le peuple ne peut l'ignorer. La conscience de ses destinées vit toujours dans le peuple, et, à certaines occasions, comme aujourd'hui, elle se révèle à lui, prononça affirmativement Serge Ivanovitch en regardant le vieux paysan.

Celui-ci, un beau vieillard à la barbe et à l'épaisse chevelure argentées se tenait immobile, une tasse de miel à la main, et regardant ses maîtres affectueusement, tranquillement, du haut de sa grande taille, ne comprenait évidemment rien et ne désirait pas comprendre.

— C'est ça en effet, répondit-il aux paroles de Serge Ivanovitch en hochant gravement la tête.

— Mais voilà, interroge-le. Il ne sait et ne pense rien, dit Lévine. Mikhailitch, as-tu entendu parler

de la guerre?... Tu sais, ce qu'on a lu dans l'église?... Qu'en penses-tu? Devons-nous faire la guerre pour les chrétiens?

— Que pouvons-nous penser? Alexandre Nicolaievitch, notre empereur, a pensé pour nous, comme il pensera dans toutes les affaires. Il sait mieux... Faut-il apporter encore du pain pour les enfants? dit-il s'adressant à Daria Alexandrovitch et regardant Gricha qui terminait sa croûte.

— Je n'ai pas besoin d'interroger, dit Serge Ivanovitch; nous avons vu et voyons des centaines et des centaines d'hommes quitter tout pour collaborer à l'œuvre de justice; ils arrivent de tous les côtés de la Russie et expriment clairement leur but et leur pensée. Ils nous apportent leur obole ou partent eux-mêmes, disant nettement pourquoi. Que signifie cela?

— Selon moi, cela signifie, dit Lévine qui commençait à s'échauffer, que parmi quatre-vingt millions d'individus il s'en trouve toujours des centaines, même des dizaines de mille qui ont perdu leur situation, ne sont bons à rien et sont prêts à se joindre à la bande de Pougatchev, à Kiva, en Serbie...

— Moi je te dis que ce ne sont pas des centaines de propres à rien, mais les meilleurs représentants du peuple, repartit Serge Ivanovitch avec une violente irritation, comme s'il dépensait ses derniers arguments. Et les quêtes? Là c'est déjà tout le

peuple, c'est une façon claire d'exprimer sa volonté...

— Le mot peuple est si vague, dit Lévine. Les scribes de village, les maîtres d'école et parmi les paysan un sur mille peut-être, savent de quoi il s'agit. Les autres, quatre-vingt millions, comme Mikhaïlitch, non seulement n'expriment pas leur volonté, mais ne savent même pas à quel propos il leur faut exprimer leur volonté. Quel droit avons-nous donc de dire que c'est la volonté du peuple?

XVI

Très expert en dialectique, Serge Ivanovitch, sans répondre directement, transporta la conversation sur un autre sujet.

— Oui, si tu veux par la voie mathématique connaître l'esprit du peuple, c'est évidemment très difficile. Le suffrage universel n'est pas encore introduit chez nous et ne peut y être introduit, parce qu'il n'exprime pas la volonté du peuple. Mais pour connaître cet esprit il y a d'autres voies. On le sent dans l'atmosphère, on le sent par le cœur. Je ne parle pas de ces courants souterrains qui se sont formés dans la mer stagnante du peuple et que chaque homme non prévenu voit clairement. Regarde la société au sens étroit du mot. Les groupes les plus divers du monde intellectuel, si hostiles auparavant, tous se sont fondus en un seul. Toute divergence disparaît, tous les organes de la presse

disent la même chose, tous se sentent pris par une force élémentaire qui les pousse dans la même direction.

— Ça c'est vrai, tous les journaux disent la même chose, dit le prince, et ils disent à tel point la même chose qu'ils ressemblent aux grenouilles avant l'orage. C'est à cause d'eux qu'on n'entend rien.

— Grenouilles ou pas grenouilles, moi je n'édite pas de journaux et ne veux pas les défendre, mais je parle de l'unité de la pensée dans le monde intellectuel, dit Serge Ivanovitch s'adressant à son frère.

Lévine voulut répondre, mais le vieux prince l'interrompit.

— Sur cette unité de pensée on peut dire encore autre chose, commença-t-il. Voilà, j'ai un gendre, Stépan Arkadievitch, vous le connaissez. Il vient d'obtenir une place de membre du comité de la commission de... je ne me rappelle plus bien. Il n'y a rien à faire là-bas — peuh! Dolly, ce n'est pas un secret — mais il y a 8.000 roubles d'appointements. Essayez de lui demander si c'est une administration utile, il vous prouvera que c'est tout ce qu'il y a de plus nécessaire. Et c'est un homme sincère; mais il est difficile de ne pas croire en l'utilité de 8.000 roubles.

— Oui, Daria Alexandrovna, il m'a demandé de vous dire qu'il a obtenu cette place, dit Serge Ivanovitch d'un ton mécontent, supposant que le prince parlait mal à propos.

— L'unité de pensée des journaux, c'est la même chose. On me l'a expliqué : aussitôt la guerre, leurs revenus doublent. Comment alors ne considéreraient-ils pas que la destinée du peuple, des Slaves, et... et tout le reste!

— Je n'aime pas beaucoup les journaux, mais ce n'est pas juste, dit Serge Ivanovitch.

— Je ne ferai qu'une objection, continua le prince : Alphonse Karr l'a très bien expliqué avant la guerre avec la Prusse. « Vous trouvez que le guerre est nécessaire? Très bien. Que celui qui est pour la guerre entre dans une légion spéciale, de front, à l'attaque, devant tous! »

— Les directeurs de journaux seront bons dans cet emploi! fit Katavassov avec un gros rire, se représentant les directeurs connus dans cette légion de choix.

— Eux s'enfuiront, dit Dolly; ils ne feront que gêner.

— S'ils s'enfuient, alors par derrière avec la mitraille, on lancera les Cosaques avec le fouet, dit le prince.

— Oui, mais c'est une plaisanterie, et une mauvaise plaisanterie, objecta Serge Ivanovitch.

— Je ne vois pas que ce soit une plaisanterie..., commença Lévine.

Mais Serge Ivanovitch l'interrompit.

— Chaque membre de la société est appelé à une certaine besogne, suivant ses moyens. Les

hommes de la pensée remplissent leur tâche en exprimant l'opinion publique. L'expression unanime et complète de l'opinion publique fait le mérite de la presse, et cela, en notre temps, constitue un phénomène très heureux. Il y a vingt ans nous nous haïssions, et maintenant on entend la voix du peuple russe. Il est prêt à se lever comme un seul homme, à se sacrifier pour ses frères opprimés. C'est un grand pas et un gage de force.

— Non seulement à se sacrifier, mais, à tuer les Turcs? demanda timidement Lévine. Le peuple fait des sacrifices, il est prêt à en faire pour son âme, non pour le meurtre, ajouta-t-il, liant malgré lui la conversation aux idées qui l'occupaient tant.

— Comment, pour son âme? Pour un naturaliste c'est une expression très difficile à comprendre. Qu'est-ce que c'est que l'âme? fit Katavassov en souriant.

— Ah! Vous le savez bien.

— Je vous jure que je n'en ai pas la moindre idée, dit Katavassov riant bruyamment.

— » Ce n'est pas la paix que je vous ai apportée, mais la guerre, » a dit Christ, objecta de son côté Serge Ivanovitch, citant ce passage de l'évangile, qui embarrassait tant Lévine, comme la chose la plus simple, la plus compréhensible.

— C'est ça, c'est vrai! prononça le vieillard qui se trouvait près d'eux, répondant à un regard jeté par hasard sur lui.

— Non, mon cher, vous êtes battu, battu à plate couture ! s'écria gaiement Katavassov.

Lévine rougit de dépit, non parce qu'il était battu mais parce qu'il n'avait pas su se retenir, et s'était laissé aller à discuter.

« Non, je ne puis discuter avec eux, pensa-t-il. Ils ont un bouclier impénétrable, et moi, je suis nu. »

Il voyait qu'il lui était impossible de convaincre son frère et Katavassov, et encore moins de se rendre à leurs raisons. Ce qu'ils soutenaient, c'était ce même orgueil de l'esprit qui avait failli le perdre. Il ne pouvait admettre que des dizaines d'hommes, parmi lesquels était son frère, aient le droit, se basant sur les racontars de quelques centaines de volontaires bavards venus de la capitale, de dire qu'eux et les journaux expriment la volonté et la pensée du peuple, pensée qui se manifestait par la vengeance et le meurtre. Il ne pouvait en convenir, car il ne voyait point de telles idées parmi le peuple au milieu duquel il vivait et ne les trouvait pas en soi (il ne pouvait se considérer autrement que partie du peuple russe) ; et, le principal, il ne savait pas et ne pouvait savoir en quoi consistait le bien général, mais il savait indubitablement que ce bien ne pouvait s'atteindre qu'en accomplissant strictement la loi du bien qui est révélée à chacun. C'est pourquoi il ne pouvait désirer la guerre ni la prôner pour n'importe quel but général. Il disait

avec Mikhaïlitch et le peuple, qui exprimait sa pensée dans la tradition de l'appel des Variag : « Possédez et gouvernez-nous, avec joie nous vous promettons soumission entière. Tout le travail, toutes les humiliations, tous les sacrifices, nous incomberont, mais nous n'aurons pas à juger ni à décider. »

« Et maintenant, s'il faut en croire Serge Ivanovitch, le peuple renoncerait à ce droit acheté si cher? » pensa Lévine.

Il voulait encore objecter que si l'opinion publique est un juge infaillible, il faut admettre que la révolution, la commune, sont aussi légitimes que le mouvement en faveur des Slaves. Mais c'étaient des idées qui ne pouvaient rien trancher. Une seule chose paraissait indiscutable, c'était qu'en ce moment la discussion irritait Serge Ivanovitch et que, par conséquent, il était mauvais de discuter. Lévine se tut, et, attirant l'attention de ses amis sur les nuages qui s'étaient amoncelés, il déclara qu'il serait prudent d'aller à la maison.

XVII

Le prince et Serge Ivanovitch partirent en cabriolet. Le reste de la compagnie à pied, accélérant le pas.

Le nuage, tantôt plus clair, tantôt plus sombre, s'avançait si rapidement qu'il fallait presque courir pour arriver avant la pluie. D'autres nuages, noirs comme une fumée charbonneuse, couraient dans le ciel avec une rapidité extraordinaire. Il restait encore deux cents pas à faire pour atteindre la maison, le vent se soulevait déjà et d'une seconde à l'autre l'averse pouvait tomber.

Les enfants, avec des cris aigus, effarés et joyeux, couraient devant. Daria Alexandrovna s'était mise aussi à courir, sans perdre des yeux les enfants. Les hommes marchaient à grands pas, retenant leurs chapeaux. Ils étaient arrivés près du perron quand une large goutte de pluie frappa le bord de

la gouttière. Les enfants, et derrière eux les grandes personnes, en causant gaîment, allèrent se mettre à l'abri sous l'avant-toit.

— Où est Catherine Alexandrovna? demanda Lévine à Agafia Mikhaïlovna qu'il rencontra dans l'antichambre, comme elle partait au-devant d'eux avec un plaid et des châles.

— Nous pensions qu'elle était avec vous, répondit-elle.

— Et Mitia?

— Probablement à Kolok, et la bonne est avec eux.

Lévine saisit le plaid et courut à Kolok. Pendant ce court espace de temps, les nuages avaient déjà recouvert le soleil et il faisait sombre comme pendant une éclipse. Le vent semblait y mettre de l'acharnement, arrêtant Lévine, arrachant les inflorescences et les feuilles des tilleuls et dénudant les branches claires des bouleaux qu'il inclinait d'un seul côté. Des femmes poussaient des cris aigus, traversaient le jardin et couraient s'abriter sous l'auvent du pavillon des domestiques. Au loin, le voile blanc de l'averse couvrait déjà la forêt et la moitié des champs et s'avançait rapidement vers Kolok. L'air était imprégné de l'odeur de la pluie qui s'écrasait en petites gouttes.

La tête penchée en avant, luttant contre le vent qui accrochait son plaid, Lévine s'approchait en courant vers Kolok. Déjà il apercevait quelque

chose blanchissant derrière le chêne, quand soudain, tout s'empourpra ; la terre s'enflamma et au-dessus de sa tête, craqua la voûte du ciel.

Entr'ouvrant ses yeux aveuglés, Lévine, à travers le rideau épais de la pluie qui le séparait maintenant de Kolok, remarqua tout d'abord avec horreur, au milieu du bois, le sommet vert d'un chêne, dont l'aspect était tout changé. « A-t-il été foudroyé ? » A peine avait-il eu le temps de le penser que le sommet du chêne disparaissait tandis que le craquement d'un grand arbre retentissait dans la forêt.

La lumière de l'éclair, le bruit du tonnerre, la sensation de son corps devenant froid, soudain, se confondirent pour Lévine en une seule impression d'horreur.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourvu que ce ne soit pas sur eux ! prononça-t-il.

Sa prière, qu'il faisait pour qu'ils ne soient pas tués par le chêne déjà tombé, avait beau être insensée, il ne pouvait faire rien de mieux que de la répéter.

A l'endroit où elles avaient l'habitude de se tenir, il ne les trouva pas. Elles étaient à l'autre bout du bois, sous un vieux tilleul, et l'appelaient. Deux personnes en robes sombres (auparavant claires) se penchaient sur quelque chose. C'étaient Kitty et la bonne. La pluie avait cessé, le temps commençait à s'éclaircir quand Lévine arriva près d'elles. Le

bas de la jupe de la bonne était sec, mais la robe de Kitty, toute trempée, lui collait au corps. Bien que la pluie eût cessé, elles se tenaient toujours dans la position qu'elles avaient au moment où avait éclaté l'orage. Toutes deux étaient debout, inclinées sur la petite voiture à capote verte.

— Vous êtes vivantes! Saines et sauves! Dieu soit loué! prononça-t-il accourant vers elles, en clapotant dans l'eau qui emplissait ses bottes.

Le visage rouge et mouillé de Kitty était tourné vers lui, et souriait timidement sous son chapeau tout déformé.

— Comment n'as-tu pas honte? Je ne comprends pas qu'on puisse être si imprudente, dit-il avec dépit à sa femme.

— Je te jure que je ne suis pas coupable. Nous voulions nous en aller, quand il s'est mis à pleurer; il fallait le changer. Nous allions justement... s'excusait Kitty.

Mitia était sain et sauf et dormait.

— Eh bien! Dieu soit loué! Je ne sais pas ce que je dis.

On ramassa les langes mouillés, la bonne retira l'enfant de la voiture et le prit dans ses bras. Lévine marchait près de sa femme, lui serrant tendrement la main et s'excusant de son emportement.

XVIII

Pendant toute la journée, Lévine, distrait par les conversations les plus diverses auxquelles il ne prenait part qu'extérieurement, malgré le désenchantement qu'il venait d'éprouver, ne cessait d'écouter joyeusement le débordement de son cœur.

Après la pluie, il faisait trop humide pour aller se promener. En outre, des nuages d'orage ne quittaient pas l'horizon, allant tantôt ici, tantôt là, accompagnés de tonnerre, et s'obscurcissant sous les bords du ciel. Toute la société passa le reste de la journée à la maison. On ne discutait plus, au contraire. Après le dîner tous étaient d'excellente humeur. Katavassov d'abord égaya les dames par ses plaisanteries originales qui plaisaient toujours beaucoup la première fois qu'on se rencontrait avec lui. Mais ensuite, poussé par Serge Ivanovitch, il raconta les observations très intéressantes qu'il

avait faites sur la diversité des caractères et même des physionomies chez les mâles et les femelles des mouches, et sur leur genre de vie.

Serge Ivanovitch était également très gai, et, pendant le thé, provoqué par son frère, il exposa son opinion sur l'avenir de la question d'Orient, et il le fit d'une façon si simple et si charmante, que tous s'oubliaient à l'écouter. Seule Kitty ne put l'écouter jusqu'au bout. On l'appela pour baigner Mitia.

Quelques minutes après le départ de Kitty, on appela aussi Lévine dans la chambre d'enfants.

Il laissa son thé, regrettant de manquer une conversation intéressante et inquiet en même temps de savoir pourquoi on l'appelait dans la chambre d'enfants, ce qui n'arrivait que dans les cas très importants.

Bien qu'il n'eût pas entendu jusqu'au bout comment Serge Ivanovitch expliquait que les quarante millions de Slaves, enfin délivrés, devaient, unis à la Russie, commencer une nouvelle période de l'histoire, il s'y intéressait vivement et y pensait, malgré qu'il fût inquiet de savoir pourquoi on le demandait.

Aussitôt qu'il sortit du salon et se trouva seul, il se rappela ses pensées du matin, et toutes ces considérations sur l'importance de l'élément slave dans l'histoire universelle lui parurent si minimes en comparaison de ce qui se passait dans son âme,

qu'il oublia tout cela momentanément et se transporta dans son état d'esprit du matin. Il ne se rappelait plus, comme auparavant, toute la marche de sa pensée (ce n'était pas nécessaire). Il se transporta d'un coup dans ce sentiment qui le guidait, qui était lié avec ses pensées, et il trouvait dans son âme ce sentiment encore plus fort et plus net qu'auparavant. Maintenant, il ne ressentait plus ce qu'il avait éprouvé jadis, quand il inventait des consolations pour trouver le vrai sentiment. Maintenant, au contraire, le sentiment de la joie et de la tranquillité était plus vivant qu'auparavant, et la pensée ne parvenait pas à le suivre.

Il traversa la terrasse et regarda deux étoiles qui paraissaient sur le ciel déjà sombre. Soudain, il se souvint : « Oui, en regardant le ciel, j'ai pensé que la voûte que je vois n'est pas le mensonge, et je n'ai pas achevé ma pensée; je me suis caché quelque chose... », pensa-t-il. « Mais quoiqu'il en soit, il ne peut y avoir d'objection. Il faut réfléchir et tout s'expliquera ! »

Comme il entrait dans la chambre d'enfants, il se rappela ce qu'il cachait de lui-même. C'était cette pensée : si la preuve principale de la divinité réside dans la révélation de ce qui est bien, alors pourquoi cette révélation se borne-t-elle à l'église chrétienne seule ? Quel rapport cette révélation a-t-elle avec les croyances des Bouddhistes, des Mahométans, qui confessent et font aussi le bien ?

Il crut posséder la réponse à cette question, mais il n'eut pas le temps de la formuler.

Kitty, les manches retroussées, se trouvait près de la baignoire, dans laquelle barbotait l'enfant. Aux pas de son mari, elle tourna vers lui son visage et l'appela d'un sourire. D'une main, elle soutenait le corps grassouillet de l'enfant, allongé sur le dos, et de l'autre pressait sur lui une éponge.

— Regarde, regarde! dit-elle, quand son mari s'approcha d'elle. Agafia Mikhaïlovna a raison. Il reconnaît.

L'événement, c'était que Mitia, depuis ce jour, paraissait reconnaître les siens. Aussitôt que Lévine fut là, on recommença l'expérience qui réussit complètement. La cuisinière appelée exprès se pencha vers l'enfant. Il fronça les sourcils et secoua la tête d'un air mécontent. Kitty à son tour se pencha vers lui. Il s'éclaira d'un sourire, appuya ses petites mains contre l'éponge, fit des lèvres un claquement si joyeux que non seulement Kitty et la bonne, mais Lévine, étaient dans l'admiration.

On retira l'enfant du bain; on lui versa de l'eau, l'enveloppa d'une serviette, l'essuya, puis après des cris perçants, on le donna à sa mère.

— Enfin, je suis heureuse que tu commences à l'aimer, dit Kitty à son mari, quand elle se fut assise à sa place habituelle, tranquillement, l'enfant contre sa poitrine. Je suis très heureuse, je com-

mençais à en être triste. Tu disais que tu ne sentais rien pour lui...

— Ai-je dit cela? j'ai dit seulement que j'étais désenchanté.

— Comment? En quoi?

— Pas désenchanté de lui, mais du sentiment. Je m'attendais à plus. J'attendais l'éclosion en moi d'un sentiment nouveau, agréable, une sorte de surprise, et tout d'un coup, au lieu de cela, le dégoût, la pitié...

Elle l'écoutait attentivement, le regardant pardessus l'enfant, en remettant à ses doigts fins ses bagues qu'elle avait enlevées pour laver Mitia.

— Et surtout, c'était de la peur, de la pitié, plutôt que du plaisir. C'est d'aujourd'hui, après ma frayeur pendant l'orage, que j'ai compris combien je l'aime.

Kitty s'éclaira d'un sourire.

— Tu as eu très peur? dit-elle. Moi aussi, mais je m'en rends mieux compte maintenant que c'est passé. J'irai voir le chêne... Comme il est charmant, Katavassov! Et en général, toute cette journée a été si agréable! Tu es si gentil avec Serge Ivanovitch quand tu veux... Eh bien, va les retrouver. Après le bain, il fait toujours très chaud ici, toute cette vapeur...

XIX

En sortant de la chambre, quand il se retrouva seul, de nouveau Lévine se rappela la pensée qui, lui semblait-il, renfermait quelque chose de vague.

Au lieu d'aller au salon, d'où arrivaient des voix, il s'arrêta sur la terrasse et, accoudé à la rampe, regarda le ciel. Au midi, où il regardait, il faisait tout à fait sombre et il n'y avait pas de nuages. Ils étaient du côté opposé. Des éclairs brillaient et on entendait le grondement lointain du tonnerre.

Lévine écoutait la chute des gouttes d'eau qui tombaient des tilleuls du jardin à intervalles réguliers et regardait le triangle d'étoiles qu'il connaissait, et la voie lactée, branchue, qui le traversait. A chaque éclair, non seulement la voie lactée, mais les étoiles, disparaissaient momentanément pour reparaître aux mêmes endroits, comme jetées par une main habile.

« Qu'est-ce qui m'arrête ? » dit Lévine sentant

d'avance que la solution encore inconnue de ce doute était prête dans son âme. « Oui, la seule manifestation évidemment indiscutable de la divinité, réside dans les lois du bien, données au monde par la révélation, que je sens en moi, que je reconnais, m'unissant ainsi, bon gré, mal gré, aux autres hommes, dans cette société de croyants qu'on appelle l'Église. Eh bien, et les juifs? les mahométans, les confucianistes, les bouddhistes? Que sont-ils? » C'était la question dangereuse. « Est-ce que ces centaines, ces millions d'hommes, sont privés de ce bonheur suprême sans lequel la vie n'a pas de sens? »

Il devint pensif, mais aussitôt se ressaisit.

« Mais qu'est-ce que je demande? Je m'occupe du rapport de toutes les croyances, les plus variées de l'humanité, envers la divinité. Je m'occupe de la manifestation générale de Dieu, pour tout le monde, avec toutes ses taches nébuleuses. Que fais-je? A moi personnellement, à mon cœur, est révélée indiscutablement une connaissance incompréhensible par la raison, et moi je veux la connaître par la raison et l'exprimer par des paroles. »

« Est-ce que je ne sais pas que les étoiles ne se déplacent pas? » se demanda-t-il en regardant un astre clair, brillant, qui déjà avait changé de place, relativement à la branche la plus élevée d'un bouleau. « Mais, en observant le mouvement des étoiles, je ne puis me représenter la rotation de

la terre et j'ai raison en disant que les étoiles se déplacent.

« Est-ce que les astronomes pourraient comprendre et calculer quelque chose s'ils tenaient compte de tous les divers mouvements compliqués de la terre? Toutes leurs conclusions extraordinaires sur la distance, la pesanteur, le mouvement, les perturbations terrestres, ne sont basées que sur le mouvement invisible des astres autour de la terre immobile, c'est ce même mouvement qui est maintenant devant moi, qui fut tel pour des millions de gens, durant des siècles, qui fut et sera toujours le même et peut toujours être contrôlé. De même que sont stériles et incertaines les conclusions des astronomes qui ne sont pas basées sur l'observation du ciel visible envers un méridien et un parallèle, de même seraient stériles et incertaines mes conclusions qui ne seraient point basées sur cette compréhension du bien qui fut, et sera toujours le même pour tous, qui m'a été révélée par le christianisme et qui toujours peut être contrôlée dans mon âme. Tant qu'à la question des autres croyances et de leur rapport envers la divinité, je n'ai le droit ni de la poser, ni de la résoudre. »

— Ah! tu es encore là? dit tout à coup Kitty qui, par le même chemin, se rendait au salon. — Quoi? Es-tu contrarié par quelque chose? lui demanda-t-elle, le regardant attentivement à la clarté des étoiles.

Mais elle n'aurait pu le bien voir si un éclair, qui de nouveau éteignit les étoiles, n'eût éclairé son visage.

Elle l'examina alors attentivement, et le voyant calme et joyeux, elle lui sourit.

« Elle comprend, pensa-t-il. Elle sait à quoi je pense. Faut-il lui dire ou non? Oui, je lui dirai. » Mais au même moment elle se mit à parler.

— Tiens, Kostia, rends-moi un service, dit-elle. Va dans la chambre du coin, et regarde si on a tout préparé pour Serge Ivanovitch ; si on a mis le nouveau lavabo.

— Bien, j'irai, dit Lévine, se redressant et l'embrassant.

« Non, il ne faut rien dire, pensa-t-il quand elle se fut éloignée. C'est un mystère nécessaire, important pour moi seul et inexprimable par des paroles.

« Ce nouveau sentiment, de même que le sentiment paternel, ne m'a pas changé, ne m'a pas fait heureux, ne m'a pas éclairé d'un coup, ainsi que je l'avais cru ; il n'y eut aussi aucune surprise. La foi, le manque de foi, je ne sais ce que c'est, mais ce sentiment est entré imperceptiblement dans mon âme, par la souffrance, et s'y est installé solidement.

« Je me fâcherai encore contre le cocher Ivan ; je continuerai à discuter bien ou mal à propos ; il y aura toujours le même mur entre le sacro-saint de mon âme et les autres, même ma femme ; je l'accu-

serai de la même façon pour une crainte, et le regretterai ; je continuerai à ne pas comprendre par la raison pourquoi je prie, mais je prierai quand même. Cependant, maintenant, ma vie, toute ma vie, indépendamment de tout ce qui peut m'arriver à n'importe quel moment, non seulement n'est plus dénuée de sens comme autrefois, mais a un sens indiscutable, celui du bien que j'y puis faire entrer.

APPENDICE

I

En 1872, L. Tolstoï achevait son *Syllabaire*. Le laborieux travail, purement mécanique, qu'avait exigé cet ouvrage, avait beaucoup fatigué Tolstoï, qui déjà avait conçu le plan d'une nouvelle grande œuvre.

A la fin de 1872, dans une lettre à son ami, le poète Fet, on trouve des allusions à ce nouveau travail, et le 25 septembre 1873, il lui écrit enfin : « Je commence à écrire, ou plutôt je termine un roman commencé. »

Voici comment nous comprenons cette phrase : Tout le plan du roman, les idées, les images, les types, l'action, existaient tout formés dans l'esprit de l'artiste, il ne lui restait plus que ce travail

demi-mécanique, si difficile pour défunt son frère, Nicolas, de transporter par la plume, sur le papier, l'œuvre créée.

C'est de ce travail qu'il s'agit quand il écrit dans sa lettre : « Je commence. » Chez tous les vrais artistes, ce travail ne commence qu'après que le travail intérieur, mystérieux, créateur, touche à sa fin.

Le début du roman fut écrit dans les circonstances suivantes :

Dans la famille Tolstoï, on lisait à haute voix les nouvelles de Pouschkine. L. Tolstoï s'approcha du lecteur. Il s'arrêta. Alors Tolstoï prit le livre pour voir ce qu'on avait lu et ses yeux tombèrent sur le commencement d'une nouvelle intitulée : *Feuilles détachées* : « La veille de la fête, les invités commencèrent à se réunir... » Ce commencement plut beaucoup à Tolstoï.

« Voilà comment il faut commencer ! dit-il. Le lecteur est ainsi transporté d'un coup dans l'action même. Un autre écrivain aurait commencé par la description des invités, des chambres, et Pouschkine, lui, va droit au but. »

Quelqu'un des assistants proposa à Tolstoï, en plaisantant, de s'approprier ce commencement et d'écrire un roman. Tolstoï se retira dans sa chambre, et jeta immédiatement sur le papier le commencement d'*Anna Karénine*, qui, dans la première version, débutait ainsi : « Tout était bouleversé dans la maison des Oblonskï... » Par la suite Tolstoï ajouta

les premières lignes du roman qui expriment une remarque psychologique qu'il avait faite : « Toutes les familles heureuses se ressemblent, chaque famille malheureuse est malheureuse à sa façon. »

La trame du roman fut donnée à l'auteur par un événement réel, la mort tragique d'une femme qui se jeta sous un train. Tolstoï avait vu le cadavre mutilé de cette femme et en avait ressenti une impression poignante. Le contraste de cette tragédie lui fut fourni par les souvenirs de l'histoire poétique de son mariage et des premières années de sa vie de famille. Enfin, tous les événements décrits dans *Anna Karénine* sont liés à l'histoire de la vie intérieure de Lévine, c'est-à-dire à celle de Tolstoï lui-même.

Anna Karénine, malgré des pages brillantes qui ne le cèdent point à celles de *Guerre et Paix*, fut loin d'avoir le même succès que le premier grand roman de Tolstoï. Voici par exemple ce qu'en dit Tourgueniev. Dans une lettre à A.-S. Souvorine, du 14 mars 1875, il écrit : « J'attends avec impatience la première livraison de vos études. Votre « Portrait littéraire » de L.-N. Tolstoï sera certainement très bien. C'est un talent hors ligne, mais dans *Anna Karénine*, comme on dit ici, il a fait fausse route. C'est l'influence de Moscou, de la noblesse slavophile, des vieilles filles orthodoxes, de son isolement et du manque de véritable travail artistique. »

Dans la lettre au poète Polonski, Tourgueniev écrit de même : « *Anna Karénine* ne me plaît pas, bien qu'il y ait des pages vraiment très belles (les courses, la fenaison, la chasse). Mais tout cela est aigre, sent Moscou, l'encens, les vieilles filles, le slavophilisme, les idées étroites de la noblesse. »

Mais, naturellement, il y avait aussi des critiques enthousiastes. Parmi ceux-ci, le premier, son ami Fet. L. Tolstoï le remercie de ses éloges et en même temps exprime sa complète indifférence pour le succès. Les événements de sa vie de famille et le nouveau travail intérieur déjà absorbent tout son être. Il l'exprime ainsi dans la lettre à Fet : « Vous louez *Anna Karénine*, cela me fait plaisir, et d'après ce que j'entends, on en fait partout des éloges. Mais je suis sûr qu'il n'existe pas d'écrivain aussi indifférent au succès, que moi. D'une part le travail de l'école, d'autre part une chose étrange : le sujet d'un nouvel ouvrage qui me tourmente, précisément dans un moment très pénible pour moi ; la maladie de l'enfant, et cette maladie elle-même, et la mort... »

Mais à mesure que se développe le roman, l'intérêt du public augmente, et aujourd'hui, la critique littéraire de cette œuvre forme déjà plusieurs volumes.

Anna Karénine fut publié dans la revue de Katkov, *Le Messager russe* (Rousski Viestnik), où avait paru précédemment *Guerre et Paix*. Cette revue était

l'organe du parti réactionnaire, la publication dans cette revue du nouveau roman de Tolstoï, contribua pour beaucoup à l'indifférence des critiques aveugles du camp opposé.

Toutefois Tolstoï, essentiellement indépendant, n'avait aucun lien avec ce parti réactionnaire, ce qu'on vit bien lorsque parut la huitième partie du roman.

Dans la dernière partie d'*Anna Karénine*, Tolstoï, en effet, sauf la peinture de la transformation intérieure qui s'accomplit en Lévine, raconte aussi le sort du malheureux Vronskï, qui, de désespoir, part en Serbie, comme volontaire, conduisant un détachement de cavalerie qu'il a équipé.

Pour la société d'alors, c'était là un acte héroïque, noble, mais dans le roman de Tolstoï, Lévine, le héros principal, critique avec peu de bienveillance et raille même ce mouvement des volontaires, comme un de ces engouements à la mode, qui se succèdent dans la société oisive, soi-disant supérieure.

Katkov, le directeur du *Rousski Viestnik* et de *Moscovskia Viedomosti*, au contraire usait de tous les moyens dont il pouvait disposer pour exciter l'opinion et entraîner la Russie à la guerre contre la Turquie.

Sur cette question Tolstoï et Katkov ne pouvaient s'entendre et se séparèrent définitivement. Katkov exigeait des modifications, l'adoucissement de cer-

tains passages de la huitième partie d'*Anna Karénine*. Tolstoï n'y voulut point consentir, défendant son droit d'auteur, d'exprimer librement, entièrement, ses idées. Katkov refusa de publier la fin sans les changements, et Tolstoï, qui ne voulut pas céder, fit paraître la dernière partie de son roman en une brochure à part. Dans le *Messager russe*, pour la satisfaction des abonnés, il ne fut publié qu'un récit succinct de la fin d'*Anna Karénine*. Bientôt après le roman parut intégralement, en trois volumes. Il a eu, en Russie, de nombreuses éditions et a été traduit dans toutes les langues européennes.

II

En français, *Anna Karénine* parut chez Hachette, deux volumes (quinze éditions), sans nom de traducteur. La traduction est incomplète, en divers endroits des phrases ou des passages entiers ont été supprimés ; l'ensemble de ces omissions représente environ une centaine de pages du texte.

Certains passages d'*Anna Karénine* (traduction R. Candiani) sont entrés dans l'édition d'Armand Colin : *Pages choisies des auteurs contemporains*, dans le volume consacré à Tolstoï.

Ajoutons enfin que du roman *Anna Karénine*, M. E. Guiraud a tiré une pièce en cinq actes et huit tableaux, jouée en 1907, avec un grand succès, au théâtre Antoine-Gémier.

P. B.

FIN DE LA HUITIÈME PARTIE ET DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME DE *Anna Karénine*.

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME
DES ŒUVRES COMPLÈTES DU CTE LÉON TOLSTOÏ.

TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

Première partie 1
Deuxième partie 245

TOME II

Troisième partie 1
Quatrième partie 257

TOME III

Cinquième partie 1
Sixième partie 231

TOME IV

Septième partie 1
Huitième partie 203
APPENDICE 305

VERIFICAT 2007

ÉMILE COLIN ET Cie — Imprimerie de Lagny.
E. GREVIN, Succr.

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ